

Le lycée unidimensionnel

PAR
HENRI GUNSBERG

MERCURE DE FRANCE

MCMLXX

© MERCURE DE FRANCE, 1970.

AVERTISSEMENT

Cet essai ne traite rigoureusement que de l'enseignement secondaire, mais quelques rares exemples puisés dans l'enseignement supérieur et l'enseignement primaire servent à mieux faire comprendre quel type de lycée et de collège va lentement être construit dans les prochaines années.

INTRODUCTION

On va par la ville en criant à la grande trahison de l'enseignement, et, contesté, l'enseignement se fait contesteur. Des professeurs courent ici et là, animant des Comités professeurs-élèves, des assemblées tripartites, des groupes d'action pédagogique. On discute, on claboude, on applaudit et on dénigre. En mai 1968, les plans ont fait fureur; on a dressé des organigrammes où les flèches étaient quelquefois si nombreuses que le tableau ressemblait à quelque guerrier cubique et médiéval hérissé de traits. On continue de réformer allégrement et sur le papier sans se soucier beaucoup des réalités et de la société dans laquelle ces réformes s'inséreront. Esprit de mai 1968, où es-tu ? murmurent des spiritistes en culottes courtes et des enseignants tout vibrant d'idées.

Le mois de mai 1968 est loin, mais la presse continue de fleurir d'articles sur les enseignants et les enseignés. Les sirènes de nos hebdomadaires et de nos quotidiens aguichent de leur voix mielleuse une jeunesse qu'ils comptent récupérer par tous les moyens, même les plus démagogiques. Ces futurs électeurs ont quelquefois mauvais caractère, mais l'avenir est là, et ces turbulents garçons et filles sont plus conservateurs qu'ils n'osent l'avouer. Quant à l'enseignement, chacun sait qu'il se porte mal depuis si longtemps et que tout y est si vermoulu qu'on ne risque pas grand-chose à détruire, et que la destruction est facile; la réforme de M. Fouchet – ce tigre de papier et sans cervelle qui passa de la toge au boudier avec ravissement – est depuis bien longtemps par terre, fort heureusement; or on la croyait autrefois en béton armé.

Par quoi se remplace ce grand vide ? Que met-on à la place de cet enseignement malade, chaotique, névrosé ? Et pourquoi certains de ses serviteurs l'ont-ils contesté et le contestent-ils encore avec tant de passion ? D'où vient cette véhémence de ces professeurs ? Commençons donc par répondre à la dernière question puisque raisonner la tête en bas est si prisé de nos jours et que les chauve-souris de la dialectique peuplent l'univers de l'information.

I

“ Puisque vous êtes si intelligents, vous les Européens, comment se fait-il que vous ne soyez pas riches ? ” disent les Américains. Il serait grand temps de se poser la question. ”

G. SUFFERT. *L'Express* du 24-7-67.

Rien de plus facile que de culpabiliser un professeur. Petit consommateur, mais consommateur bourgeois, possesseur d'une culture fermée à la majorité de la classe ouvrière, enfant lui-même de la petite ou de la moyenne bourgeoisie, coupé du monde ouvrier par ses goûts, ses habitudes et ses désirs, mais également du reste des classes moyennes tantôt par la supériorité de sa culture, tantôt par l'infériorité de ses revenus, le professeur s'intègre mal à la société. Fils d'une famille riche, le professeur s'intègre certes fort bien à la bourgeoisie et devient un bourgeois plus qu'un enseignant; sa chaire n'est plus qu'un ornement, son travail un don généreux de sa personne à la société, ses leçons véhiculent son message culturel et moral. Mais le professeur moyen; le professeur modèle courant est souvent isolé dans la société; son métier le met en porte-à-faux: travailleur intellectuel, fonctionnaire très indépendant, il dispose de trop de vacances et trop de liberté dans l'organisation de son travail pour ne pas passer pour un dilettante, pour un jouisseur aux yeux des travailleurs et de ceux qui se croient tels. Gagne-petit aligné sur les fonctionnaires de même rang, plus riche de bonnes manières et de bons sentiments que de pièces d'or et de valeurs en bourse, définitivement engagé dans une profession à revenus fixes et sans surprises, il ne reçoit qu'indifférence et vague mépris, souvent inconscient, de la part de ceux qui perçoivent des gains élevés et déploient toutes leurs ressources et tout leur art à vendre des objets ou leurs talents.

Mal à l'aise à l'intérieur des classes sociales, le professeur se sent encore plus gêné dans ses rapports avec la société en tant que professionnel, en tant que formateur des futurs travailleurs, cadres ou prolétaires, de cette société. Détenteur d'un savoir qu'il distribue sans idée de rentabilité immédiate, mesurant chacun de ses élèves à sa propre toise et encourageant l'émulation individuelle entre eux par son système de notation et les valeurs que son enseignement propose, maître absolu de ses décisions et de ses options morales, politiques, religieuses et artistiques, libre enfin intellectuellement et moralement plus que quiconque dans notre société, le tout à l'intérieur d'un cadre fixé par d'autres, mais très souple, le professeur est un anachronisme dans l'univers des monstres industriels et commerciaux qui vivent, prospèrent ou commencent à se créer sous nos yeux. Tout dans sa tâche, sa vie et les valeurs qu'il poursuit, fait songer à l'entrepreneur libre du XIXe siècle, aux idéaux du petit capitaliste d'une époque révolue et qui se désagrège.

Isolés socialement et professionnellement, se nourrissant d'une éthique et d'un idéal empruntés à la bourgeoisie du siècle passé, de nombreux professeurs ressentent vivement – mais confusément et sans tenter la moindre analyse – l'aspect archaïque de leur labeur et de leur rôle. Le professeur est hors la nation. L'ironie de tel ministre sur “ les chers professeurs n, pendant la guerre d'Algérie, n'était pas une nouveauté, mais elle avait une singulière résonance dans la France de la deuxième moitié du xxe siècle. On ne cherchait plus alors, comme au temps de l'affaire Dreyfus, à écraser le professeur sous la supériorité indiscutable de l'officier; on lui donnait simplement le conseil sarcastique et menaçant de demeurer dans son université ou son lycée en tête à tête avec Racine, Spinoza ou Shakespeare. La conclusion, le ton et la morale du discours pouvaient déplaire, mais ce ministre visait juste et ses mots faisaient mouche.

Artisan à l'époque de l'atome, des regroupements industriels et des collectivités ouvrières, le professeur n'est pas même cet entrepreneur libre dont il semble valoriser les idéaux par ses exigences et ses méthodes : c'est un fonctionnaire dont la carrière se déroule généralement sans imprévu jusqu'à une grise retraite. Il peut bien vanter, indirectement surtout, la liberté, l'imagination, la découverte,

l'émulation et l'audace, il est lié pour la vie à la monotonie d'une carrière découpée à l'avance, et les qualités qu'il prise si fort ne trouvent leur récompense qu'en de dérisoires notations sur les copies des futurs cadres moyens de l'entreprise Pêchiney ou de l'usine Michelin.

Le professeur vit quotidiennement ses contradictions : bourgeois sans richesse, travailleur improductif, artisan dans l'univers des machines et des bureaux, fonctionnaire des professions libérales, Socrate dans le meilleur des mondes, il ressent vivement ou sourdement l'inadaptation de sa profession et de sa personne aux nécessités du monde moderne. Des questions se posent à lui : est-il vraiment besoin d'initier aux beautés du vers racinien ce futur chef de rayon d'un grand magasin ? Pourquoi ne pas axer tout le travail des linguistes sur un vocabulaire de base et des mécanismes simplement répétés ? A quoi bon décrire cet enchaînement de faits et de guerres vite appris et vite oublié ? Qu'importe à ce cadre commercial en puissance les mésaventures de l'idéalisme au xx^e siècle ? Les questions se résument rapidement en une seule : à quoi sert d'enseigner tout cela ? Et voilà l'enseignant qui se met lui-même en question.

Gallo, dans un court essai (*Gauchisme, réformisme et révolution*, éd. Laffont), a souligné la situation explosive que crée la survivance d'éléments archaïques dans une société moderne. Laissons-le parler : “ Pour nous le déclenchement des révolutions s'éclaire si l'on fait appel, d'une part, à la notion d'accumulation, *d'entassement des contradictions et*, d'autre part, à la conséquence de cette accumulation, c'est-à-dire à la fonction de blocage du fonctionnement social. ” “ Il y a, dit-il, des contradictions *archaïques et* des contradictions *contemporaines*... dans la révolution contre le capitalisme, l'archaïsme joue un rôle décisif. ” Et, un peu plus loin, il ajoute : “ Les contradictions contemporaines... affaiblissent tout l'ensemble, exigent une solution globale et interdisent les solutions partielles'.”

En gros, c'est ce type de contradictions qui, dans le contexte de mai 1968 et sous la pression d'activistes de l'enseignement, a transformé la grève coléreuse des professeurs du second degré en une contestation de l'enseignement lui-même, et ces contradictions n'ont pas été sans influence (si nous laissons de côté les éléments gauchistes, peu nombreux et uniquement soucieux de relancer la lutte politique grâce à l'apport d'une nouvelle clientèle) sur les revendications présentées par les lycéens.

Depuis mai 1968, un certain nombre de professeurs cherchent à se déculpabiliser et à entraîner toute la profession dans leur contestation globale de l'enseignement. Producteurs invisibles à un bout lointain de la chaîne, ils veulent retrouver dans le système industriel actuel le rang qui leur est dû et qui sera reconnu par tous. Autrefois, ils formaient les rares cadres du pays, les enfants de la bourgeoisie et les fils de prolétaires exceptionnellement doués; ils en recueillaient un prestige que la classe dirigeante leur marchandait d'autant moins qu'une fraction importante d'entre eux en provenait ou s'y infiltrait. Certes, le petit professeur de collège ne roulait pas sur l'or et menait une vie de fourmi, mais il bénéficiait de la part des masses d'un respect peu commun : l'intellectuel ne courait pas les rues et lui seul semblait devoir à son mérite, et non à la naissance et au hasard, sa place dans la société. On se gargarisait de ce sophisme-là, et les bourses semblaient être la clef d'une démocratisation totale de l'enseignement. On accordait aux professeurs la fonction de détenteurs et de dispensateurs de la culture, et, aux yeux de toute une population de gras bourgeois et de demi-analphabètes, la France était la mère des arts et des sciences. On saluait bien bas les chétifs héros qui en étaient les chevaliers.

Vinrent la démocratisation et le rajeunissement du pays, l'entrée massive dans les lycées d'enfants de plombiers, d'employés de bureau, de petits commerçants. Les professeurs furent plus nombreux, recrutés à la hâte et dans tous les milieux, en particulier dans la petite bourgeoisie proche de la classe ouvrière. Le professeur se transforma en travailleur – un fonctionnaire parmi tant d'autres. Il forma pêle-mêle des cadres, des techniciens, des employés, des ouvriers, des ratés. Il était moins rare, moins riche, mieux connu. On le jugea, on le jugea, on le soupesa.. Le sanctuaire réservé aux enfants de la richesse devint un moyen de promotion et un véritable service public; derrière son bureau, le professeur n'était plus qu'un fonctionnaire derrière son guichet, et on trouva parfois qu'il ressemblait au Père Soupe. On comptabilisa sévèrement les erreurs 'commises par des gens sans

diplômes, ou sans préparation pédagogique, ou sans cervelle que le ministère, croulant sous le poids des générations montantes, employait souvent à des salaires de famine et pouvait remercier à sa guise et sur-le-champ. On blâma sans indulgence une machine universitaire qui s'essouffait et se grippait, et ses agents furent englobés dans le blâme. On en rajouta souvent, la fiction dépassant tout de même la réalité malgré bien des réalités étranges, et certains professeurs n'hésitaient pas à participer à l'élaboration de certaines légendes en faisant passer l'exceptionnel pour l'habituel, l'anecdote pour la règle; ils pensaient ainsi se revaloriser. Des gens que l'énorme différence des revenus, l'injuste distribution des richesses, l'existence même de la propriété et du capital privés laissaient quotidiennement dans l'hébétude politique la plus complète, des gens qui acceptaient bovinement les structures de la société telles qu'elles étaient et telles qu'elles sont, s'indignaient à l'idée que les examens ne sanctionnaient pas avec une précision toute mathématique la qualité et le savoir des enfants.

Tombé de son piédestal de précepteur de luxe pour les masses squelettiques de la bourgeoisie, le professeur devenait celui qui ouvrait les portes de l'avenir aux enfants de tous, mais les portes n'ouvraient souvent que sur des labyrinthes sans fin, des culs-de-sac vides, ou encore la porte restait-elle parfois fermée, le professeur se refusant opiniâtrement même à l'entrebâiller à tels ou tels élèves. Les enfants des prolétaires se pressaient, muets et silencieux, devant des grilles inexorablement baissées. Fort heureusement, le professeur était là, être proche et concret; il était le responsable immédiat exposé à la vue de tous, et l'on pouvait ainsi crier haro sur quelque chose, sur quelqu'un. C'était plus facile, plus commode que de s'attacher à analyser le lien entre les résultats scolaires et le manque de logements et d'investissements collectifs, le bas niveau des salaires, les longs horaires de travail, et bien d'autres évidences qui tiraient de sages larmes de notre gauche un peu folle et de notre gauche bonhomme.

L'enseignant servit donc de cible, une cible que nul n'épargna, de la gent gaulliste aux dames patronnesses du *Nouvel Observateur* en passant par les marchands de soupe culturelle de *l'Express*.

Les structures économiques du monde changeaient; le petit entrepreneur libre et son éthique disparaissaient ou allaient disparaître; les États-Unis nous présentaient le modèle d'une société capitaliste pleinement épanouie où la production est telle que l'objet coûte davantage à commercialiser qu'à fabriquer; les firmes et les nations se groupaient pour résister à la concurrence de la puissance américaine. Et les professeurs restaient là sur leurs chaises, imperturbables, à seriner de longs monologues sur des textes sans lien avec les besoins du pays. Ils offraient à leurs élèves un bagage culturel lourd d'ornements, riche d'exemples ciselés et de chefs-d'œuvre exquis. Maigre viatique pour celui qui va tenter dans le monde de la production et de la distribution le voyage difficile au bout duquel se trouveront sa place, ses revenus, son rang. Ils dressaient chaque enfant et chaque adolescent à lutter isolément pour lui-même afin d'acquérir des résultats. que, tel Charlemagne sur les gravures des vieux livres d'histoire, ils dispensaient à chacun et qu'ils graduaient à leur guise. Ils encourageaient l'émulation, la bataille en franc-tireur, le travail de Robinson, et se félicitaient de sombres duels où s'embrochaient des disciples préférés à l'aide de demi-points – voire de quarts de point – acérés. Singulière préparation au travail en équipe de l'industrie et du commerce modernes, à la consommation de masse, à la vie quotidienne dans les grands ensembles, à la conduite sur des routes encombrées, à ces mille gestes de l'existence de tous les jours où l'homme doit accepter, connaître et apprécier la règle des groupes dans lesquels sa vie s'articule sans cesse. Ils poussaient à la recherche du perfectionnisme, à l'amour des beautés figées du passé, à la construction inlassable et infinie du chef-d'œuvre sans cesse recréé, à l'encyclopédisme de l'honnête homme, et raisonnaient comme si la lecture, la méditation et l'intellectualisme étaient le pain et l'eau d'une jeunesse affamée. Étranges fantaisies de l'esprit à l'époque de la consommation rapide de films vite oubliés, de disques à bas prix, de vedettes filantes et de journaux à gros titres et sans articles – à l'époque où le temps s'use plus vite que l'argent et où les biens de consommation, ceux que vous possédez et ceux que vous convoitez, vous laissent à peine le temps de souffler un peu la nuit.

Bref, non contents de ne point préparer leurs élèves à leur future existence de producteurs ou de distributeurs, ils ne les préparaient pas non plus à devenir des consommateurs attentifs et de bons ani-

maux sociaux. Mieux encore, ils leur enseignaient – par le jeu de méthodes, de programmes et de buts surannés ou apparemment tels – à être autres qu'il ne fallait être; ils les déformaient par avance et livraient à la société un matériel forgé dans des courbes qu'on devait ensuite redresser péniblement; la société en souffrait, le matériel humain aussi quelquefois. Ne leur enseignant pas le monde moderne, ils les lâchaient dans le monde moderne hébétés d'une connaissance inutile qui ne leur permettait pas de démêler les signes nouveaux et perpétuellement renouvelés d'une société qui n'était plus celle de leurs maîtres. Va-t'en donc réciter le songe d'Athalie pour obtenir un poste d'animateur des ventes chez Machin, pour saisir les subtilités de l'achat à crédit et des formules de la circulaire confidentielle aux abonnés du service d'entretien. Même lire le journal devenait un exercice périlleux dès qu'on quittait les faits divers : pourquoi diable le franc a-t-il été dévalué en 1969 et court-il en permanence des risques malgré une production somme toute réconfortante jusqu'ici ? Le bas de laine français, symbole de la mesquinerie et de la couardise de notre peuple dans le domaine des affaires, terrible barrière au développement de notre économie, ne serait-il pas finalement l'épilogue dramatique et bouffon de notre enseignement individualiste dans son esprit, prudent dans sa démarche, replié sur lui-même dans sa nature ? L'ouverture au monde moderne donnerait aux jeunes les clefs permettant de déchiffrer la grande aventure de la seconde révolution industrielle, préparerait les adolescents à plus d'initiative, d'assurance, de confiance en soi et dans les autres, et créerait enfin les conditions de la réussite collective et individuelle à la fois.

L'adolescent qui sait coopérer avec les hommes et utiliser les choses grâce à son expérience scolaire dans le travail de groupe, les enquêtes techniques et les préparations d'exposés sur les rouages sociaux actuels, cet adolescent-là a acquis un réseau de références et un système d'attitudes qui lui permettent de trier facilement les informations en provenance d'un monde en perpétuelle et rapide évolution et de comprendre rapidement quelle réponse (attitude, dialogue, action, etc.) doit être donnée aux nouveaux stimuli. Prenons un exemple : un élève qui sait ce qu'est une action en bourse pour en avoir vu négocier, s'en être fait expliquer les mystérieuses fluctuations de valeur et s'être inquiété de ce qu'elle représentait au juste, cet élève-là a toutes les chances de comprendre mieux que le misérable hanneton de pupitre condamné à l'analyse de *la Mort du loup* les mécanismes du monde moderne. Et non seulement il les connaîtra mieux, mais il les utilisera mieux. L'information prépare à l'utilisation et au plein emploi des mécanismes; l'information, c'est l'expansion – diraient nos jeunes vieux renards du Centre. L'élève ainsi entraîné à découvrir, étudier et expliquer la société de son temps en sera un meilleur utilisateur, un meilleur participant et un meilleur exécutant aussi. Habitué également à travailler en groupe, à diviser les tâches, à les distribuer et à en regrouper les résultats, il saura jauger les caractères, adapter le sien aux désirs de chacun et perdra toute agressivité et toute timidité, défauts qui stérilisent bien des intelligences et empêchent leur épanouissement. Non seulement cet élève sera plus profitable à la société, mais encore il est plus gai, plus ouvert, plus sûr de lui.

Bien entendu, les partisans des méthodes nouvelles trouveront mon bilan trop mince, car ils peuvent – avec un désordre souvent surprenant de la part d'esprits qui se veulent plus rigoureux que les autres – aligner des centaines de pages sur les qualités que leurs fameuses méthodes développent chez leurs heureux élèves. Mais nous reviendrons là-dessus. Je n'ai parlé ici que des résultats *indiscutables* obtenus par ces méthodes, et de ceux-là seulement. On peut aimer ou ne pas aimer ma description en la décrétant incomplète, du moins a-t-elle le mérite d'être fidèle et de ne pas ressembler à ces soupes de sorcières où chacun peut plonger l'animal qu'il veut pourvu que la formule magique “ abracadabra ” soit bredouillée dans les formes. Trop souvent, nos partisans de l'école nouvelle nous donnent l'impression de recourir à l'incantation et à la superstition, et je parle ici des partisans qui connaissent leur sujet, tous les autres – suiveurs ou nouveaux leaders de mai 1968, découvreurs de lune au printemps – vaticinent en ignorant totalement les pourquoi et les comment de leurs options pédagogiques. Passons.

On comprend mal, lorsqu'on étudie les résultats obtenus par les méthodes nouvelles, pourquoi les attaques de la gauche et de la droite convergeaient (et convergent) sur les professeurs. Après, tout, sclérosé ou pas, le professeur accomplissait et accomplit son travail, consciencieusement le plus souvent (son honnêteté n'est guère discutée par ces détracteurs-là), à l'intérieur d'un système qu'il n'a

pas créé et dont il n'est nullement responsable. Si, par contre, la corporation dans son ensemble freinait et freine la mise en place de nouvelles structures qui marqueraient un progrès pour l'homme et pour la société, alors ces attaques sont plus aisément explicables. Reste à savoir alors pourquoi les agressions viennent de droite et de gauche, car cette conjonction est incompréhensible dans ce cas, l'idée de progrès n'étant pas la même de part et d'autre. Mais peut-être une analyse plus fine de cette idée de progrès social et humain à travers un nouveau type d'enseignement ainsi qu'une définition plus précise de cette droite – car il ne s'agit que d'une partie de la droite – nous apporteront-elles quelques éclaircissements.

Si la gauche a toujours été déchirée, ou divisée, ou atomisée en chapelles, la droite se partage grossièrement en deux groupes : d'une part, les conservateurs figés qui ne voient dans l'avenir que la continuation sereine du présent, ou un retour au passé, ou encore une sorte de lent cheminement de choses déjà connues qui ne changent qu'à peine leurs formes au fil des ans; d'autre part, les américanolâtres désireux de transformer la France en un pays moderne et compétitif selon des recettes de droite – leur Mecque est Washington, un de leurs prophètes Jean-Jacques Servan-Schreiber, et leur credo politico-moral ce curieux mélange de banalités ébouriffantes et de boyscoutisme lyrique que Galbraith, Bloch-Lainé et autres Louis Armand répandent dans ces milieux peuplés de voyageurs de commerce bondissants et de PDG dynamiques. Les étiquettes ne recouvrent pas toujours les mêmes options à droite, et un Fanton, par exemple, atroce image du petit Français moyen, miteux et étriqué, s'oppose farouchement à certains UDR lorsqu'il est question de l'enseignement. La frontière entre nos deux groupes passe à l'intérieur des mouvements politiques, et cette ambiguïté force parfois les leaders des partis à adopter une démarche incertaine. Un Giscard d'Estaing, un Duhamel, un Lecanuet dosent prudemment leurs idées et leurs conclusions pour plaire aux uns sans pour autant déplaire aux autres, pour s'attirer les sympathies de tous les bords. Cette droite américanolâtre est en gros celle qui a participé ou approuvé (même en lui étant, politiquement, formellement étrangère) la tentative de Defferre (création d'une Grande Fédération regroupant la gauche non communiste et une partie de la droite), jusqu'à l'échec du célèbre duelliste marseillais. Pour cette droite que j'appellerai moderniste, le progrès signifie d'abord progrès dans la production globale, progrès dans l'accord entre les classes sociales – dans le consensus –, progrès enfin dans l'intégration de chaque être humain à l'intérieur de la société.

On saisit mieux alors ce qui sépare la droite moderniste de la droite sclérosée, arriérée, ce qui sépare la droite de Jean-Jacques Servan-Schreiber de la droite d'un Fanton, d'un Sanguinetti, ou d'un Tixier-Vignancour. Pour les uns, la pacification des esprits et des classes s'accomplit à travers un progrès constant, un changement incessant, un équilibre toujours remis en question et rétabli grâce à un processus permanent d'amélioration de l'effort économique et grâce aussi à l'intégration des esprits par le jeu du dialogue. Pour les autres, l'équilibre est atteint depuis longtemps ou l'est presque, et la pacification sociale est une simple question de répression et de propagande; une lente évolution peut permettre le changement de statut, d'objectif ou de classe à quelques individus, mais elle ne remet pas en cause la structure de la société, même superficiellement, même légèrement, même formellement. Aussi peut-on dire des premiers qu'ils sont, en un sens, des progressistes.

Les événements de mai 1968 ont d'ailleurs montré, même si l'électoratisme était fort ou la volonté de récupérer le mouvement de contestation très visible chez certains, que la bourgeoisie et ses représentants se sont partagés en deux masses dont les désaccords éclataient parfois brièvement mais avec véhémence. Cette division est naturelle et reflète parfaitement cette image de la France réelle où les archaïsmes sont très nombreux, mais où, du coup, le désir de moderniser le pays se trouve d'autant plus profond; car dès qu'il est question de l'appareil de distribution, de l'équilibre paysans-ouvriers, de la taille des entreprises agricoles et industrielles, de la répartition des revenus, de la pyramide des classes sociales et de leur écart, etc., on s'aperçoit avec surprise que la France est un pays arriéré dont bien des structures freinent la progression. A ce monde périmé correspondent toute une manière de penser et tout un pan de la droite la plus réactionnaire, la plus figée, cette droite prête au moindre frisson à se jeter dans les bras de l'homme fort – et peu importe que cet homme fort soit aussi un homme féroce pourvu qu'il protège le passé et refoule l'avenir de ses poings de fer. Au contraire, la droite moderniste réclame le renouvellement des structures mortes, un progrès

économique continu et elle se croit et se veut moderne, porteuse d'avenir. Son slogan est un peu : l'efficacité dans la liberté. Bien entendu, les mots *efficacité* et *liberté* ont un sens très particulier dans la bouche des admirateurs de la machine américaine. Par exemple, le petit exploitant agricole qui peine pour joindre les deux bouts est considéré comme un archaïsme à éliminer alors que le cadre commercial d'une usine produisant des vases de nuit à musique bénéficie de la sympathie active des modernistes – c'est un homme de progrès. Dans un monde où la population crève de faim et où une poignée d'êtres humains consomme par contre trop d'objets inutiles et abêtissants qui droguent leurs esprits et empêchent la production d'objets nécessaires, condamner le producteur – même dépassé dans ses méthodes – de nourriture et vanter un spécialiste de gadgets peut sembler irrationnel, mais le rationalisme des modernistes s'exerce à l'intérieur d'un certain cadre : le cadre existant ². Ces modernistes sont donc finalement non pas des progressistes mais des conservateurs, seulement ce sont des conservateurs d'une certaine sorte. Bien sûr, leur critique du monde actuel peut faire illusion; un Jean-Jacques Servan-Schreiber ici, un Galbraith là-bas ne refusent jamais de reconnaître loyalement les défauts de la société, et *l'Express*, par exemple, n'hésitera pas à ouvrir ses colonnes à Marcuse ou à Sartre. Mais les défauts critiqués le sont d'un point de vue moral et conservateur beaucoup plus que politique et novateur; on estime qu'il suffit de colmater telle ou telle brèche, de réduire telle ou telle injustice, sans jamais s'attaquer au système qui porte pourtant ces brèches et ces injustices comme la nuée porte l'orage. On ne cache pas d'ailleurs que le système ne peut se passer d'injustices, mais on compte précisément sur son efficacité pour résorber les plus choquantes d'entre elles. On se trouve alors enfermé dans un cercle vicieux. On verse une larme attendrie sur les 25 ou 50 % de laissés pour compte de la société d'abondance, on se lamente sur le sort des pays sous-développés, on se désole du laminage de l'être humain par sa propre production, on propose des mesures très limitées et fractionnées pour soulager la misère des victimes les plus embarrassantes, mais, dans le même moment, on appuie sur l'accélérateur d'un système qui ne tourne rond que grâce à une compétition impitoyable, ou à une structure étouffante, et grâce à l'élimination ou à l'écrasement des vaincus. De même, on parle politique des revenus, mais le système réclame justement la liberté des revenus, un éventail assez large et anarchique des rétributions et une pyramide économique et sociale aussi irrationnelle que l'est le système. On critique la société de consommation pour ses résultats sur l'homme, mais on en approuve finalement tous les ressorts, et la critique reste au niveau des bonnes intentions. En bref, ces longues discussions moralisantes sur le système capitaliste remplacent simplement les bonnes oeuvres du XIXe siècle : elles jouent ce même rôle réconfortant auprès de la bourgeoisie; elles vous donnent chaud au cœur et confiance en votre clairvoyance, votre droiture et votre générosité. On ferme le ban et on passe à autre chose, à l'efficacité et aux sacrifices qu'elle nécessite.

Car la droite moderniste n'hésite pas à réclamer l'écrasement ou la disparition de telle ou telle catégorie professionnelle dans la mesure où elle estime nuisible pour la productivité l'existence de cette catégorie – ou tout au moins les habitudes prises par celle-ci. C'est parfaitement logique, et tous les partis politiques progressistes n'agissent pas autrement lorsqu'ils le peuvent. La droite moderniste ne s'appuyant généralement pas sur la clientèle des métiers en perte de vitesse est beaucoup moins gênée que les autres pour dénoncer les archaïsmes qui freinent les progrès de la production. En principe, elle souhaite toujours une application humaine des réformes qu'elle préconise – humaine mais ferme, car l'amour de la production a remplacé toute idéologie, toute idée de finalité chez ces modernistes – la Production en soi, quantitative et non qualitative. Et, ainsi, la droite moderniste, sous prétexte d'aider l'homme, en arrive finalement à subordonner l'homme à sa production, car, toute idéologie étant absente, le but unique devient l'amélioration des capacités de production, et tout ce qui concourt à cette amélioration-là est décrété bon, quelle que soit l'amélioration en question et quels que soient les dégâts opérés sur l'être humain.

Et dès qu'on aborde le terrain brûlant de l'enseignement, le dieu Production amorce une grimace effroyable.

La Production étant promue au rang d'idéologie chez les modernistes, le heurt avec un enseignement qui se veut gratuit, sans but pratique, réflexion désintéressée et art du style, ce heurt, dis-je, est fracassant. La droite moderniste ne vise nullement à former un certain type d'homme ni un certain

type de société, mais, visant à produire plus et toujours davantage, à relever tous les défis des autres sociétés industrielles au niveau des objets commercialisés, elle exige, sans parfois s'en rendre compte, une certaine formation de l'homme et un certain modèle de société. Elle s'illusionne souvent jusqu'à croire qu'elle accorde tout son intérêt à la Production quantitative afin de se donner les moyens de changer l'homme et la société, mais elle ne fait là que renverser le véritable raisonnement qui sous-tend son action politique. Certains brusques accès de franchise sont bien révélateurs. Et si les cadres de la droite moderniste goûtent tant les œuvres d'un Galbraith par exemple, c'est que la lecture de telles oeuvres entretient son illusion.

Un enseignement secondaire qui tente – très mal d'ailleurs mais là n'est pas la question pour le moment – de donner aux enfants et aux adolescents des connaissances encyclopédiques, d'améliorer leurs moyens d'expression, de les habituer aux idées abstraites et à l'effort individuel gratuit, de les convaincre de la supériorité de l'intelligence et de la culture sur les autres qualités, un enseignement qui pousse à l'aventure individuelle au siècle des industries géantes et rejette les techniques au bénéfice des idées générales, un enseignement qui cherche à découvrir et développer les dons mais ne se soucie guère du futur producteur, du futur consommateur et de l'animal social, cet enseignement-là résume pour nos furieux modernistes les sept plaies d'Égypte dont souffre la France du XX^e siècle. Non pas que nos modernistes soient des anti-intellectuels, au contraire diront-ils. Voilà en effet beau temps que Gérard et Marie-Chantal sont des abonnés de *l'Express*, et si le public de cet hebdomadaire comprend un nombre impressionnant de demi-idiot de la petite et moyenne bourgeoisie (qui n'a vu à la télévision cette émission sur les cadres où, entre autres déclarations savoureuses, un des interviewés nous apprend modestement qu'il était “ sorti grand des événements de mai 1968 ” ? Il voulait dire par là qu'il avait été augmenté et promu par sa direction. On ne pouvait, en l'écoutant, s'empêcher de songer à *l'Express*, car la clientèle de la droite moderniste est constituée de pantins de cette sorte : bourgeois vides de matière grise qui répètent inlassablement les nouveaux clichés de leur petit monde, de leurs magazines, de leurs quotidiens), nos cadres de la droite moderniste se veulent grands amateurs de la nouveauté intellectuelle, de la dernière mode philosophique ou scientifique, des fruits de l'intelligence et de l'originalité. Seulement, leurs hommages s'adressent non aux professions ni aux qualités purement intellectuelles, mais aux travaux de gens connus ou qu'ils se chargent de faire connaître – c'est-à-dire à une poignée d'isolés ne représentant qu'eux-mêmes. Ce ne sont que flatteries de snobs et modes de coterie, démonstrations de gens désireux de prouver leur qualité de beaux esprits appréciant les arts et les lettres. Un point, c'est tout. Quant à la clientèle de la droite moderniste, elle ne se sépare guère en la matière de la bourgeoisie du XIX^e siècle et vous laisserait crever de faim un artiste dans son grenier pour peu que ses prêtres en goût le dédaignent. La véritable admiration va à celui qui prétend unir le vernis de l'intellectuel à la solidité de l'homme d'action, qu'il soit industriel, commerçant, banquier, etc., peu importe, car celui-là travaille pour (accroissement de la production et la modernisation de l'appareil ainsi que pour sa plus grande efficacité. Les sourires aux autres – artistes, romanciers, philosophes, historiens, etc. – ne sont qu'un leurre, car une société n'est pas faite de quelques noms célèbres; la place qu'y tient l'intellectuel, le type d'homme qu'on y forme et les buts qu'on s'y fixe dépendent non pas de quelques courbettes à quelques individus, mais du rang qu'on assigne à l'ensemble des professions intellectuelles – dont les enseignants forment une large masse – et de ce que l'enseignement propose dans ses lycées.

Au terme de l'analyse, on découvre le pourquoi de cette animosité sarcastique à l'égard des professeurs et de cette condamnation de l'enseignement traditionnel. Le travail du professeur, tel qu'il a été conçu jusqu'à présent, s'ajuste fort mal à la société que prônent les modernistes. Le professeur lui-même est dans sa vie quotidienne la négation de l'idéologie nouvelle : il ne s'insère pas dans la société, travaille en artisan et jouit d'une indépendance peu conciliable avec les dures contraintes de la machine sociale. Indépendant, il rejette les nouvelles sujétions à la société dans son travail; artisan, il conteste les règles modernes de la production et de la consommation; intellectuel libre, il place au sommet des valeurs qui ne sont pas celles de la société de consommation; éducateur, il donne par son exemple et les vertus qu'il exalte la plus fâcheuse des leçons et n'apprend pas aux esprits à s'intégrer mécaniquement dans la société; enseignant, il se moque de la rentabilité du produit qu'il façonne et ne se soucie guère de sa propre contribution à la production.

Comment ne pas comprendre l'indignation des modernistes ? Le professeur, dans son travail, sabote délibérément, ou par négligence, ou avec désinvolture la société que veulent construire les chevaliers croisés de la droite moderniste.

Formé par de tels enseignants, l'élève, à la sortie du lycée, n'est nullement préparé à l'insertion dans le monde moderne: le disciple partage l'inadaptation de ses maîtres. Car, au lieu de créer une nouvelle race d'hommes parfaitement aptes à participer à la construction d'une certaine société et à s'y trouver à l'aise, le professeur ne s'est jusqu'ici intéressé qu'à une sorte d'homme presque intemporelle. Nous voilà parvenus au cœur du sujet. Car si l'amour du Produit Intérieur Brut tient lieu d'idéologie aux modernistes, ces derniers – nous l'avons dit – renversent le raisonnement et feignent de croire qu'ils courent en fait après un certain type de société, une société apaisante, humaine, efficace. Il est difficile de se passer de morale, d'idéologie, au moins au niveau de l'action de masse et de la propagande politique. On ne peut recruter des adeptes sans proposer une éthique, un but jugé élevé, une civilisation supérieure ou du moins estimée telle. Même un Pierre Poujade, aux plus beaux jours de son débraillé et sous l'ordure de ses discours, ne négligeait pas les valeurs d'un certain idéal – idéal de boutiquiers, mais idéal tout de même.

La droite moderniste s'affaire à bâtir une certaine société, à fabriquer un certain type d'homme – une société apaisante en surface où régnerait la démocratie formelle et le souci de l'efficacité, où l'homme serait dressé à savourer les joies et les plaisirs du travail collectif, des objets produits par milliers et millions d'exemplaires, des divertissements de masse, des idées confortables confectionnées pour tous et, semble-t-il, par tous. Elle veut socialiser l'élève pour le préparer à cette société jugée supérieure à la nôtre, mais elle veut le socialiser comme la Général Motors socialise le travailleur et comme Bleustein-Blanchet socialise le consommateur, car sous le prétexte des progrès que doit accomplir la société, prétexte qui sert de drapeau à nos réformateurs pédagogues de ce plumage, c'est la véritable idéologie qu'on désire favoriser : le sacrifice de l'homme au dieu Production. Idéologie honteuse, idéologie cachée, idéologie qu'on camoufle sous des étiquettes disparates qui, prétend-on, recouvriraient un nouvel humanisme; car notre droite moderniste, semblable aux héros d'Orwell, n'hésite pas à utiliser des mots qui signifient leur contraire. L'aliénation devient dialogue, concertation; le cannibalisme capitaliste se nommera libéralisme, liberté, liberté d'entreprise; l'aplatissement du travailleur, du consommateur, de l'homme enfin sera appelé socialisation, puis socialisme moderne. Animé de cette idéologie qui fleure bon le progressisme grâce à un ingénieux renversement du raisonnement (c'est la société et l'homme qu'on prétend servir, non la production quantitative) et à un judicieux emploi du vocabulaire (la socialisation du monde néo-capitaliste devient un néo-socialisme), le moderniste est sûr de son effet : il possède les armes de la droite comme celles de la gauche puisqu'il parle d'efficacité à celle-ci et de progressisme à celle-là. Enfin, il tient l'enseignant en posture d'accusé. Culpabilisé, le professeur rend les armes et se prosterne devant celui-là même qui, au fond, le méprise. C'est vrai, son enseignement bloque le progrès, traumatise l'élève et détruit ses capacités de coopération à l'intérieur de la société. Mieux encore, par son attitude individualiste, le professeur sent qu'il est non seulement la croix et le boulet de la marche en avant de la production, mais qu'il s'est retranché volontairement du reste des producteurs. Il bat son mea culpa et jure à haute voix qu'on ne l'y reprendra plus; à moins que; refusant ce qui lui semble un hara-kiri inadmissible, il ne s'enferme dans un corporatisme intransigeant il s'accroche alors de toutes ses forces aux vestiges du passé et, la plupart du temps, ne comprend point les raisons profondes des réformes exigées par certains de ses pairs et par les modernistes, mais celui-là est un vaincu d'avance.

En mai et juin 1968, toute une foule de professeurs aux options politiques, morales et religieuses très variées ont acclamé des leaders réformistes en agitant des petits drapeaux rose bonbon, symboles de l'union dans le quiproquo et de l'unité dans la divergence. Ils se déculpabilisaient ainsi et croyaient sortir de leur ghetto. Comprendre les réactions des modernistes est aisé, mais la gauche ? Qu'y a-t-il de commun entre la droite moderniste et les véritables progressistes ? Entre les amis politiques de Jean Jacques Servan-Schreiber, son journal, son équipe, ses partisans, ses sympathisants et les hommes de gauche qui veulent changer le monde ? Qu'y a-t-il sinon un quiproquo qui risque de coûter cher aux enseignants, à la gauche et enfin à la société entière ?

II

“ Bien entendu, la maîtresse veillera à ce que les enfants pratiquent la coopération dans les domaines secondaires. Ils décideront s'ils veulent parler des Péruviens ou des Colombiens, ils éliront les chefs de classe – faisant ainsi l'apprentissage précoce de ces grands rituels d'aujourd'hui que sont les élections et les travaux parlementaires –, ils organiseront des collectes pour la Croix-Rouge... Ainsi, ils apprendront, espère-t-on, les principes de la démocratie en sous-estimant les capacités intellectuelles, et en surestimant les talents de sociabilité. En fait, un champ “ démocratiquement ” ouvert au talent, c'est-à-dire fondé sur le respect de l'aptitude à faire quelque chose, ne se trouve plus que dans le domaine sportif. ”

DAVID RIESMAN. *La Foule solitaire.*

La gauche actuelle ressemble de plus en plus au couteau de Lichtenberg, couteau qui n'avait point de manche et avait perdu sa lame. Depuis des années, la gauche est devenue l'homme invisible de la politique. Remercions M. Mitterrand, cible de la gauche et de la droite unies cordialement dans la même haine, remerçons-le – quels que soient ses défauts, quelles qu'aient été ses erreurs et en dépit de tous nos lanceurs de première pierre – pour avoir tenté de reconstruire une gauche nombreuse et militante.

Hélas! Pouvait-on sérieusement militer dans cette fédération hétéroclite ? Pouvait-on faire plus – et encore avec prudence et selon les circonscriptions et les hommes – qu'apporter sa voix à cet étrange assemblage ? Ne voyait-on pas un des leaders du mouvement éviter tout au long de sa campagne électorale de mentionner son appartenance à la défunte Fédération de la Gauche ? Se faire élire à la tête d'une municipalité grâce aux voix de droite, puis à l'Assemblée législative grâce aux voix communistes ? Tel autre, retournant précipitamment sa veste entre les deux tours, mendier les voix du PC qu'il prétendait honnir au premier scrutin ? Un troisième, enfin, être désigné pour les instances supérieures de tel composant de la Fédération. alors que son nom n'évoque que répression et tortures en Algérie ? Les dirigeants tiraient à hue et à dia le méchant carrosse selon leurs goûts, leurs ambitions électorales, leurs vues politiques lointaines ou à court terme, et chaque élection de type front populaire ressemblait davantage à un baiser Lamourette qu'à une alliance solide. Ce puzzle politique, sans idéologie, sans programme, sans unité, ne séduisait guère, et s'il raflait les suffrages de ceux qui détestaient la droite et son expression provisoire – les gaullistes –, il vivotait avec peu de militants. Pourquoi diable militer dans un parti qui ne vous propose rien sinon de le créer, mais a pris au préalable la sage précaution de choisir ses cadres parmi les leaders politiques les plus rances et les plus ondoyants de la gauche passée – celle de la guerre d'Algérie et des coffres à sec ? Emménage-t-on dans une maison sans toit, sans portes ni fenêtres, aux murs vermoulus et vide de meubles par-dessus le marché ? Et une gauche sans militants, ou plutôt avec un nombre dérisoire de militants pour chaque élu, est-ce encore la gauche ou un parti radical-socialiste rénové ? Entre-t-on dans un mouvement où ne se rencontrent guère que des grands sachems et des notables locaux ?

Pendant des années, les discussions avec le PC ont donné l'impression que le sexe des anges pourrait enfin être déterminé d'ici un siècle ou deux. De temps à autre, un Guy Mollet quelconque se montrait à la fenêtre et s'écriait : “ Nous avançons ! ” Et le bon peuple attendait et n'y croyait plus. Cette Fédération de la Gauche n'avait ni squelette, ni chair, ni pensée. C'était un ectoplasme décervelé. Aucune alternative n'apparaissait; le vote en faveur de la Fédération était un rituel de gauche, sans plus. Un certain monolithisme, un programme précis, une alliance sans ambiguïté, des dirigeants

renouvelés, tout cela aurait, certes, créé une autre force et sérieusement menacé les hommes au pouvoir. Mais ce spectre!...

Quant au PC, accusé de stalinisme, de poujadisme et d'opportunisme par les uns, soupçonné de se résigner à un rôle purement réformiste par les autres, dénoncé pour la lourdeur de son appareil et la vétusté de ses méthodes par tous, il ne semblait pas plus appétissant aux classes sociales qui autrefois soutenaient la SFIO. Même pour ses propres militants, la prise du pouvoir ou la participation à un gouvernement était un lointain espoir perdu dans les brumes du futur.

Les enseignants ont toujours fourni à la gauche une bonne partie de ses cadres, de ses militants et de ses sympathisants, et le gaullisme – avec son mépris pour la démocratie, son respect pour l'argent et son dédain des intellectuels – inspirait à la majorité d'entre eux hostilité ou répugnance. Corps professionnel traditionnellement beaucoup plus à gauche que le reste de la nation, les enseignants – ou plus exactement leur grande majorité – ressentaient plus vivement que les autres catégories cet échec, cette inexistence des partis du progrès; plus que les autres – et par leur formation et par leur métier – ils souffraient du blocage du système, du gaullisme figé ou réactionnaire qui semblait avoir conquis le pays. Peut-on être enseignant et gaulliste sans quelque ridicule ? Peut-on aiguïser de jeunes intelligences, puis acclamer un Debré, un Sanguinetti, un Fouchet ? Peut-on rechercher l'amélioration des qualités des hommes de demain, puis remettre leur destin entre les mains d'un autocrate ou de ploutocrates ? Applaudit-on Napoléon III et ses amis au XX^e siècle lorsqu'on a pour outils sa pensée et ses connaissances, pour matière des êtres humains ? Le métier forme souvent, s'il déforme quelquefois.

Certains professeurs, las du régime, dégoûtés d'une gauche incolore ou étouffante et de toute manière inefficace, peu décidés à la résignation, s'inscrivirent au PSU. Parmi eux se trouvaient des réformistes modérés, des socialistes, des chrétiens et des extrémistes. Ils avaient en commun un vif désir de changer la société, de créer les conditions d'une prise du pouvoir par la gauche en rénovant son aile socialiste. Les autres professeurs progressistes, nombreux mais moins résolus ou plus méfiants, se contentèrent de soupirer et d'attendre.

Vint mai 1968, l'explosion dans les lycées – et je parle ici des enseignants et pas encore des lycéens – serait incompréhensible si l'on ne se souvenait de deux choses : le sentiment de culpabilité éprouvé par bien des professeurs et le fait que, parmi ces professeurs, une nombreuse clientèle de gauche se sentait frustrée de toute ouverture politique pour l'avenir. Mai 1968 fut un immense défoulement, un espoir subit et fou que ne canalisait nul parti, une parade gigantesque où des milliers de professeurs tentèrent de se déculpabiliser et de se persuader que tout était possible, qu'un pouvoir progressiste allait, d'une manière ou d'une autre, succéder à ce régime usé ou qu'une nouvelle école allait surgir et accoucher d'une société meilleure. C'était – on l'entend encore dans certaines bouches – une “révolution”, du moins l'affirmait-on, mais une révolution sans cadres, sans buts précis, sans stratégie et sans programme. On n'en souffrait point. Habitué à refuser le gaullisme, à soupirer après une gauche introuvable, à rejeter le stalinisme ou le ghetto du PC, livrés à eux-mêmes et fort peu au courant des contraintes politiques – puisque détachés d'un monde politique où ils ne découvraient qu'un théâtre d'ombres –, nos enseignants de gauche s'enfoncèrent avec délice dans l'anarchie la plus aimable. Petits bourgeois libéraux, réformistes déçus, socialistes sans parti, modernistes piaffant d'impatience, chrétiens en mal de don de soi, pédagogues d'avant-garde, communistes anxieux, et j'en passe, se pressèrent sous la bannière du renouveau et du changement. Les délégués syndicaux qui ailleurs se souciaient de freiner l'aspect libertaire du mouvement, ici se préoccupaient de l'élargir : ne vivaient-ils pas les mêmes problèmes que leurs collègues et avec plus d'acuité encore ? Dans le monde politique en marge, des extrémistes aux modérés de gauche jusqu'aux modernistes de droite, on admirait cet anarchisme universitaire.

M. Raymond Aron a parlé de révolution introuvable. On peut contester l'homme et ses options politiques, mais peut-on découvrir une révolution là où l'anarchisme s'épuise en émeutes et en palabres ? Et si tant de petits bourgeois anticommunistes acceptèrent avec un tel enthousiasme de participer aux “événements” de mai 1968 dans les lycées et ailleurs et ne les évoquent aujourd'hui

qu'avec des frissons de volupté, n'était-ce pas surtout parce que cette révolution était introuvable et n'apportait – semblait-il – rien d'autre qu'une petite secousse de plaisir ? On se paie les émotions qu'on peut; à chacun selon ses moyens; et dans l'univers politique de 1968, les moyens étaient maigres. Le mal dont souffrait la gauche française – le dépérissement de ses forces politiques, leur sclérose et leur inefficacité – est à la racine de l'anarchisme de mai 1968. Les partis de gauche n'offraient aucune vision d'avenir; ils n'étaient que la momification de leur passé et semblaient incapables de transfigurer le monde. Ils ne représentaient plus aucune révolution – même pacifique. Et devant le vide de la révolution, on se précipita vers la révolution du vide³.

A gauche, des gens intelligents, sensés et probes crurent pourtant réellement à l'efficacité de la stratégie libertaire et crièrent bien fort qu'il fallait la continuer. On peut lire dans *les Temps Modernes* de mai-juin 1968 : “ ... Le conflit a accédé à la pureté politique de sa signification : conflit purement politique et idéologique, sans aucune attache matérielle précise, intérêt partiel à défendre, particularité à faire reconnaître... Pas d'objectifs précis: ils donnent toujours prétexte au désamorçage, aux rhétoriques du compromis et des concessions, aux démobilisations conciliatrices. Cette fois-ci, on refuse et on récuse, pour être sûr de n'avoir rien à recevoir, donc pour éviter tout élément susceptible d'étouffer le mouvement de révolution et de transformation radicale... Soyons tranquille : les objectifs concrets ne manquent pas, mais leur irréalisme doit demeurer silencieux tant qu'ils n'auront pas acquis le réalisme que leur confèrera la mise à bas du régime existant *.” Un peu plus haut, l'éditorial des *Temps Modernes* décrit le type d'action capable de mener une crise révolutionnaire au succès : “ La prise du pouvoir ne peut résulter que d'un processus révolutionnaire se développant de la périphérie vers le centre. ”

Une révolution sans objectifs précis, avec la croyance absurde que les masses suivront et créeront, une fois le régime par terre, leur propre programme et l'organisation nouvelle de la société, une révolution de la base encadrée localement par des leaders spontanés, voilà le modèle de stratégie révolutionnaire que proposèrent des écrivains et des journalistes quelquefois plus avisés et à qui les événements de mai 1968 tournèrent complètement la tête. Mais, dans les lycées, un tel processus a été suivi presque à la lettre, non que nos enseignants aient écouté les conseils de tel ou tel leader politique – ceux-ci étaient muets, sans prise sur l'événement –, mais précisément parce que aucune force politique n'était là pour guider leur action, l'insérer dans un vaste plan d'ensemble, proposer l'éventualité d'un changement gouvernemental ardemment désiré par beaucoup, les enseignants se sont jetés sur les seuls changements qui semblaient possibles, réalisables dans leur vie quotidienne. Privés d'idéologie, ils adoptèrent rapidement les arguments des modernistes, des gauchistes et des tenants de l'école nouvelle; privés de leaders, ils suivirent ces activistes – car le suivisme fut effrayant : ne pouvant transformer la société et les hommes par l'action politique, ils s'enthousiasmèrent à l'idée de changer le lycée et les adolescents. On leur décrivait la future organisation de l'Éducation nationale comme un paradis de liberté et de libéralisme, d'amicale coopération et de démocratie réelle où des rapports confiants naîtraient entre tous. On allait forger des êtres doués d'un esprit critique exceptionnel et capables de créer, sans passer par le décevant intermédiaire de partis politiques qui se corrompent dans l'action, une nouvelle société, meilleure, plus juste, baignant dans l'amour et la fraternité. Parmi les professeurs, les activistes avaient été sans grande influence jusque-là; l'effervescence de mai 1968 allait les mettre au premier plan, et ils y sont restés.

Ces troupes sans cadres étaient aussi des cadres sans troupes. Ils en trouvèrent. Modernistes, gauchistes, chrétiens et pédagogues de choc étaient devenus leurs cadres; les lycéens devinrent leurs troupes.

Lorsque les esprits se seront calmés et que des études sans démagogie seront entreprises – mais cela arrivera-t-il un jour ? –, il faudra bien parler honnêtement et de la manipulation des professeurs par certains de leurs collègues et de la manipulation des lycéens par de nombreux professeurs

* Cet éditorial est celui d'un journal étudiant belge, *le Point*, que les *TM* trouvèrent si “ admirable ” qu'ils le publièrent.

enrégimentés (souvent sans qu'ils aient une idée très nette de ce qu'ils réclamaient) dans le mouvement pour la rénovation pédagogique et administrative dans les établissements du second degré *. Les éléments de cette manipulation ne datent pas d'hier. La gauche désespérée, sans avenir et sans force dans le cadre parlementaire, a brossé de la jeunesse un tableau intéressant bien avant les événements de mai 1968. Des reporters, des enquêteurs, des apprentis sociologues – et quelquefois des maîtres – rejetaient sur les futures générations tous les espoirs qu'ils ne pouvaient investir dans aucun parti. Optimistes, ils préféraient croire à la prochaine mutation de la société dans le sens voulu grâce à l'irruption d'une jeunesse sur laquelle ils ne tarissaient pas d'éloges. Comme les jeunes sont nombreux, plus excessifs dans leurs propos et leurs attitudes que les adultes, il est extrêmement aisé de s'extasier sur leurs incroyables qualités de cœur et d'esprit et sur la merveilleuse société qu'ils nous promettent. Seulement, d'une part, la jeunesse vieillit mal; d'autre part, comme ces jeunes gens sont dénués – en raison de leur âge, mais aussi de la faillite des partis progressistes – de culture politique, leurs jugements ressortissent à une morale primaire et leurs révoltes se traduisent en signes. Qu'à cela ne tienne, on va conférer au signe la valeur de l'action et de l'idéologie. Le signe se substituant à la chose, une idéologie du vide s'est créée où l'attitude, le geste, le mot tiennent. lieu de philosophie et de pensée politique. Quant à la stratégie, puisqu'elle reposait sur la croyance que la mutation sociale s'accomplirait à travers les individus et non à travers des organisations, pouvait-elle être autrement que libertaire ? Je me bornerai à quelques exemples, mais ceux-ci ont été si abondants ces dernières années, si répandus, qu'on pourrait dresser un catalogue énorme d'articles, d'enquêtes, de livres, etc., dans lesquels les jeunes gens, glorifiés comme une sorte de super-race nouvelle appelée à bâtir une société fraternelle, montrent par leurs attitudes, leurs modes et leurs idées – si vagues et si banales soient-elles – qu'ils vont au-delà du socialisme et du capitalisme. Dans ces travaux, il suffit aux jeunes d'exhiber les naïfs fétiches en vogue de leur génération, d'exprimer deux ou trois idées bien plates mais marquées par le sceau d'un socialisme sans doctrine et confus, pour que l'auteur explose d'une joie sans bornes. Pourvu que ces fétiches symbolisent un refus de l'univers des adultes et pour peu que les déclarations des jeunes manifestent le désir d'un monde meilleur (le pourquoi et le comment sont inutiles dans ce genre de couplet), on deviendra lyrique. Finalement, le refus purement symbolique du monde tel qu'il est s'est substitué à la réflexion, à l'idéologie et au militantisme, et l'admiration de nos commentateurs va à cette débauche de refus que nos jeunes gens exhibent fièrement. C'est le temps du refus-gadget.

Dans *Enquête sur la Jeunesse* (Gallimard, collection “ Idées actuelles ”), Fouchard et Davranche écrivent : “ De cette logique, qui vous paraît curieuse, vous trouverez des traces dans certaines chansons dont le succès vous paraît curieux, dans certains cheveux longs qui ne sont que des pieds-de-nez à certains poncifs et dont vous trouverez curieux que la mode se répande, dans certaines remarques, certains comportements, dans cette atmosphère de copains, de bandes, etc. ” Et voici la conclusion : “ C'est la réalité sociologique de la jeunesse : la conscience de la nouveauté du monde qui se renouvelle. La jeunesse, c'est une conscience collective qui vit déjà dans l'avenir... Le monde est là, avec ses lois, avec son ordre, avec ses conflits, avec ses valeurs, avec ses activités, et ce monde ils le voient, non pas en juges, mais déjà en producteurs, en innovateurs, en inventeurs... Cette jeunesse bâtira-t-elle un monde nouveau, intuitif, sans expérience et sans histoire ? Ou bien un monde concerté et dynamiquement humain où l'exercice de toutes les facultés et de tous les sens sera ouvert à l'homme ? Aux adultes de répondre, non par des justifications, mais par des actes. ” L'idée n'effleure même pas les auteurs que ces jeunes gens peuvent fort bien nous promettre un univers conventionnel, stéréotypé, sans relief. C'est pourtant ce qu'on peut parfaitement conclure d'une étude sur la jeunesse, et l'homme unidimensionnel de Marcuse a souvent la tête de ces jeunes gens aux cheveux longs. Ces longues chevelures sont considérées, avec un rien de complicité amicale, comme des “ pieds-de-nez à certains poncifs ”, mais les nouveaux poncifs sont précisément ces longues chevelures qui doivent davantage aux apparitions à la télévision de chanteurs minces du gilet et courts de souffle qu'aux lectures de Marx ou de Marcuse. Les cheveux longs pouvaient être au début

* Une telle phrase suffira pour m'attirer bien des haines. A gauche et chez les modernistes, on veut absolument que cette révolution ait été une révolution spontanée des esprits, sans rime ni raison, faite de créativité, de liberté et d'intelligence. A droite, on croit trop souvent à la manipulation froide et raisonnée de marxistes astucieux. Sottises! D'autre part, les élèves des classes préparatoires ont joué un grand rôle dans les lycées, mais le mouvement aurait déperlé sans l'appui d'une partie des enseignants.

le signe d'un refus de la société, ils ne sont plus depuis longtemps qu'un signe à la mode. Le signe à la mode – cet anticonformisme conventionnel qui n'est qu'un nouveau conformisme – suffit pour gagner la sympathie des auteurs, puisque c'est un signe révolutionnaire. Faut-il donc parler à présent de modes révolutionnaires ? C'est là un langage de couturier parisien. Il est surprenant de voir tirer d'une mode toute une philosophie révolutionnaire et volontariste alors que la mode est le contraire d'une révolution : elle ampute des idées en conservant les apparences et lamine la volonté au bénéfice de l'esprit moutonnier. Non seulement le signe, vidé de toute signification profonde, est pris très au sérieux, mais la jeunesse, la masse de la jeunesse, sans structures, sans éducation politique et divisée en classes sociales “jouera un rôle spécifique : celui d'accélérateur de l'Histoire, comme masse prête à accepter immédiatement et assumer le progrès”. Autrement dit, le changement se ferait dans le sens du progrès grâce à l'addition d'individus n'ayant en commun que leur jeune âge. On ne peut avancer une philosophie plus libertaire et plus irréaliste. Quant au progrès, on ne sait, encore une fois, ce qu'il est dans la pensée des auteurs. Le progrès économique est certain, a de solides références dans le passé et des espérances fondées pour l'avenir, et la jeunesse n'y est pour rien. Mais ce n'est certainement pas de ce progrès-là qu'il s'agit. Il s'agit d'un progrès mystérieux, dans les âmes et dans les esprits sans doute, dû à l'addition des bonnes volontés du fils de smigard et du fils de l'industriel unis dans la même révolte et la même coupe de cheveux. Même le succès de chansons fabriquées pour être massivement vendues aux jeunes et, par conséquent, élaborées avec le nécessaire infantilisme comme principal ingrédient de la recette, est vanté parce que ces chansons contiennent quelquefois le thème de cette révolte vague et permanente de la jeunesse, thème très rentable et que les moyens de communication de masse permettent de répandre très largement; ce thème vaut une fortune pour les marchands de disques. Le signe, vous dis-je, le signe, tout est là. Et la manipulation des jeunes gens comme consommateurs de ces disques prétentieux ou indigents et de chanteurs falots – signe autrement important de ce qui se prépare – est tranquillement passée sous silence.

La récupération de la jeunesse ? Voilà beau temps qu'on s'en préoccupe et que se penchent sur l'avenir des Diogène de pouponnières. Ils ont attendu fort longtemps leur heure, mais, après mai 1968, ils purent enfin tenter d'élargir leur clientèle. Après le printemps des “événements”, la mode d'acclamer tout symbole, tout signe de défi à la société fit fureur. On lança sur le marché du livre des quantités de reproductions de graffiti, d'affiches, de dessins, etc., production du mois de mai 1968. Les intellectuels de la petite et moyenne bourgeoisie s'en régalerent. L'imagination, disait-on, prend le pouvoir; elle prit, en effet, un grand pouvoir sur les esprits au détriment de l'action et de la réflexion politiques; et les hallucinations du mangeur d'opium remplacèrent la stratégie du militant. On avait les mots du socialisme révolutionnaire; n'était-ce point suffisant ? Les jeunes nous promettaient un avenir merveilleux; ne fallait-il point s'en féliciter et condamner ces adultes qui ne comprenaient pas cette libération par l'esprit ?

Dans *l'Express* du 1er juillet 1968, G. Bonnot rapporte ainsi l'anecdote suivante : “*Paradoxe* : un journaliste de gauche, entièrement acquis au mouvement, s'indigne de la désinvolture de son propre fils, militant révolutionnaire, qui, une nuit, vers trois heures du matin, rentre à la maison avec quelques camarades, pille le contenu du réfrigérateur familial, puis repart sans laisser un mot d'explication.”

Fermons les yeux. Imaginons un instant que les troubles de mai 1968 aient été l'œuvre de mouvements d'extrême droite et que, dans un hebdomadaire réactionnaire, un journaliste ait écrit : “*Paradoxe* : un journaliste de droite, entièrement acquis au mouvement, s'indigne de la désinvolture de son propre grand-père, ancien combattant et militant fasciste, qui, un jour, vers trois heures de l'après-midi, rentre à la maison avec quelques camarades de la dernière guerre, pille le réfrigérateur familial, puis repart sans laisser un mot d'explication.”

Grotesque, n'est-ce pas ? Mais le premier article ne l'est pas moins; simplement, nous avons été conditionnés à ne pas nous en apercevoir.

De nombreux intellectuels s'indignèrent également parce que le public avait fini par réagir avec hostilité à l'incendie de voitures privées par les étudiants; ce même public aurait finalement voté pour la droite parce que les étudiants auraient un beau jour brûlé une voiture de trop et perdu ainsi la sympathie de l'opinion. Et de déplorer que ces gens-là soient devenus les esclaves des produits de la société de consommation, et de l'automobile en particulier. On doit, c'est entendu, regretter ce développement de l'industrie de l'automobile au détriment de biens beaucoup plus nécessaires et du cadre de la nature; on doit aussi condamner ce type de société où l'homme perd ses forces à acquérir une voiture inutile et loge dans un clapier de plâtre. Fort bien. Mais enfin, une fois l'automobile acquise, son incendie signifie le départ en fumée de nombreuses heures de travail c'est-à-dire d'un peu de la vie d'un homme. Quel que soit le bien incendié et dans le cadre de la société capitaliste dans lequel nous vivons tous, mal ou bien, c'est un peu de l'existence du propriétaire qu'on détruit par le feu. Celui-ci acceptera peut-être ce sacrifice pour assurer le triomphe d'une révolution qu'il approuve, mais certainement pas pour relancer le spectacle d'émeutes inefficaces.

Enfermée dans son idolâtrie du signe et son amour de la jeunesse, la gauche marginale, nombreuse parmi les professeurs de l'enseignement secondaire, se lança à la conquête non du pouvoir, mais des autres professeurs et surtout des élèves. La philosophie du symbole se transcenda en politique du guiliguili. Ce fut un succès.

On encadra les élèves, on les poussa à militer, à structurer leurs réunions, et nos professeurs de choc s'émerveillèrent de voir ces adolescents tenir des propos qu'ils leur avaient soufflés. Ce psittacisme passa pour de la profondeur. Je n'exagère rien; lisez donc les revendications de certains groupes de jeunes lycéens : ils savent tout, ils connaissent tout des derniers travaux des pédagogues de l'école nouvelle; ils sont versés en sociologie, en politique, en pédiatrie, en docimologie, en pédagogie, en psychologie, et que sais-je encore ? A lire certains travaux, pourtant hâtifs, de ces comités d'élèves au mois de mai 1968, on doit conclure ou bien que le niveau culturel de ces élèves était étonnant, ou bien que les qualités intellectuelles de ces adolescents étaient telles qu'ils ont découvert par eux-mêmes et en quelques heures ce que de fausses sommités avaient mis de nombreuses années à enfanter. De toute façon, un système d'enseignement qui obtient de si brillants résultats doit être précieusement conservé, n'est-ce pas ? Mais alors vous n'avez rien compris, mon cher.

Dans le monde de l'enseignement, on s'agenouillait devant l'enfant-roi; on s'émerveillait de sa précocité, de son intelligence et de son " sérieux " . Ah, son sérieux! Pouvait-on garder son sérieux soi-même devant le lyrisme de certaines déclarations ? La manipulation alla parfois très loin : dans une ville, on réunit les élèves de 3^e pour les faire jaser sur l'enseignement, pour leur faire exprimer des vœux et des critiques. Malheureusement, les promoteurs de cette manifestation croyaient naïvement en leurs propres théories et laissèrent *réellement* parler les élèves sans les préparer. Ce fut un épouvantable marécage de bruits et de sottises propositions. A la fin, les adultes reprirent en main ces troupes égarées, et – surprise! – peu à peu les élèves parvinrent à des conclusions qui coïncidaient de façon étonnante avec les idées de ceux qui les avaient fait venir là. On se sépara donc content de soi et des autres. Bel exemple de pédagogie non directive, car, comme chacun sait, rien n'est plus dirigé finalement que l'enseignement non directif. Au terme de cette séance, chacun loua les élèves pour leur " sérieux ". C'était là un cas limite, mais l'impréparation de la rencontre et la jeunesse des participants révélaient bien des mécanismes.

Puisque la conquête politique s'était avérée impossible, puisque la société ne pouvait être changée à travers ses institutions parlementaires, eh bien, on allait changer le présent en manipulant les forces de l'avenir. La jeunesse allait elle-même briser tous les carcans et toutes les chaînes ; on l'y aiderait un peu, bien sûr, beaucoup même si nécessaire ; la spontanéité n'en serait que plus vantée. On se targuait de renverser l'ordre déprimant des choses en remettant entre les mains des hommes du futur – les jeunes – les moyens de remodeler leur présent. Puisque demain serait ce qu'en feraient les enfants d'aujourd'hui, il fallait que les enfants d'aujourd'hui soient une autre race, apprennent à choisir la voie menant à une société humaine, fraternelle, égalitaire. On se jeta dans le boyscoutisme sauvage. On ne pouvait guère que s'extasier devant les qualités exceptionnelles des adolescents que l'on conviait à la discussion: passés les Mitterrand et finis les Mendès-France, il ne restait plus que la

jeunesse comme sujet d'espoir. Certains professeurs semblaient découvrir leurs élèves avec de petits cris d'admiration; ils ne faisaient ainsi qu'exhiber leur candeur et leurs illusions – quand ce n'était pas leur faiblesse, et leur volontarisme n'avait pour fond, très souvent, qu'un pessimisme sans fissure et une impuissance sans remède. Ils croyaient si peu en la capacité des forces de gauche de peser un jour dans la balance du pouvoir qu'ils en étaient arrivés à ne voir qu'une issue à leurs généreuses visions : la création d'une nouvelle génération d'hommes, autres, progressistes et sûrs d'eux. On a beaucoup joué à faire semblant en mai 1968.

“ Plus rien, jamais, ne sera comme avant ” clamaient des quarts de PSU qui parcouraient les couloirs des lycées entre deux réunions où ils gaminaient consciencieusement. En effet, rien ne sera plus jamais comme avant; rien n'est jamais comme avant. Après l'OPA du groupe BSN, rien jamais ne sera non plus comme avant. “ Tout peut être pire, c'est vrai ”, ai-je rétorqué un jour, exaspéré par tant d'infantilisme. J'avais bien tort. Dans une telle ambiance, s'adresser à la raison est une erreur. Il faut coasser avec les grenouilles quand elles demandent un roi, et ne leur apprenez pas qu'elles risquent fort d'être mangées, elles n'en tiendront aucun compte. Va-t-on se préoccuper de réalités et de raisonnements quand on croit serrer le monde futur entre ses mains comme une terre glaise dont on pétrit la forme ? Peut-on même douter de la valeur par nature des générations de demain alors que ce serait là crever la bulle qui renferme les derniers espoirs ? Trahison! Trahison! Mais voyez donc, ce jeune boutonneux est génial puisqu'il répète de temps en temps des bouts d'idées que je lui ai inculqués et qu'il représente l'avenir.

Bien entendu, les choses ne sont pas si simples. Puisque ces jeunes gens représentent le futur, il faut les préparer à construire un avenir bien différent de notre odieux présent, et puisqu'ils sont notre seul espoir et qu'ils sont capables de changer le monde, il va de soi qu'ils sont étonnants : ne vont-ils pas réussir là où nous avons échoué ? D'où le mot d'ordre : débarrassez-vous de la tutelle des adultes. Les adultes ne sont-ils pas crispés dans leur échec ? Ne tiennent-ils pas les leviers de commande qui maintiennent la société dans l'état où elle se trouve ? L'autoritarisme n'est-il pas la meilleure arme de la réaction ? On voulait donc – on veut encore – à la fois libérer et manipuler la jeunesse ; d'ailleurs, le but de cette manipulation n'est-il pas la liberté ? Et la liberté, n'est-ce pas d'abord la démocratie ? On tenta d'instaurer la démocratie du biberon : les élèves auraient droit à la parole partout, pour tout, en tout, et pourraient même participer à la prise des décisions. Et puisque la démocratie marchait à grands pas, on démocratiserait également la gestion des lycées; on se débarrasserait de l'intolérable pouvoir dictatorial des proviseurs et l'on mettrait à la tête des établissements des comités parents-élèves-professeurs. Des Saint-Just du tableau noir et des Robespierre de l'estrade inventaient la république au lycée, une république dont ils seraient les rois. Encore une fois, il ne pouvait être question d'attirer l'attention de ces convulsionnaires sur les dangers de telles structures. On balayait les objections avec des “ oui, mais... ”, et le gros “ oui ” était vite oublié au bénéfice du petit “ mais ”. D'ailleurs, le mot “ démocratie ” suffisait à brouiller les idées; comme d'habitude, le mot, le signe, l'apparence recouvraient tout de leurs brumes, et nos grands prêtres en sémiologie tombaient lestement sur leurs jambes en affirmant qu'il fallait avoir confiance en la jeunesse. Inversant les évidences, ils imaginaient un univers où des professeurs, progressistes chacun à sa manière, enfin intégrés à la société, imposaient leurs options au monde moderne et contrôlaient la machine sociale à travers leur manipulation de la jeunesse; pas un seul instant ils ne songèrent que, pris entre les élèves, les parents et les autorités locales qu'ils se donnaient pour maîtres, ils seraient écrasés sans effort par la machine sociale. Poussant les élèves à contester les adultes pour qu'ils ne prennent point pour modèles les détenteurs du pouvoir dans une société ratée, ils n'envisagèrent pas l'idée que – encouragés à contester l'autorité pour son existence même et non à partir d'une idéologie et dans le cadre d'un parti – les jeunes pourraient bien les contester à leur tour et dans tous les domaines. Depuis des mois, les professeurs de gauche marchent sur les mains dès qu'ils raisonnent. Avec eux, je l'ai dit, les mots recouvrent leurs contraires. Ils ont crié bien fort que, comme les ouvriers dans leurs usines, ils luttaient pour davantage de pouvoir dans leurs établissements; en fait, ils ont renoncé à leur autonomie en ôtant le pouvoir des mains d'une autorité lointaine, prudente et peu contraignante pour le remettre entre les mains d'autorités locales qui les surveilleront et les gouverneront en permanence. Ils ont cru libérer la jeunesse; ils en seront plus simplement les serviteurs démagogues ou craintifs.

Quelle est cette démocratisation de l'administration des établissements secondaires dont on nous rebat les oreilles depuis des mois et des mois ? Un lycée n'est point un pays, une nation, un peuple. Donner le contrôle de l'établissement à des groupes d'utilisateurs de l'école et à des autorités locales est donc démocratique ? Et quel dosage de ces groupes au sein du conseil est le plus démocratique ? Et à partir de quel équilibre des pouvoirs entre l'État et le conseil l'entreprise n'est-elle pas démocratique ? Transmettre le savoir, les idées, les méthodes en étant un homme libre était donc antidémocratique, alors que l'accomplissement de la même tâche sous la tutelle ou la surveillance du charcutier du coin et du notaire du lieu est un puissant progrès vers une société sans classe ?

S'il est un exemple de démocratie formelle – système que toute la gauche promet aux poubelles de l'histoire –, c'est bien la prétendue démocratisation que le mouvement de mai 1968 a introduite dans les établissements du second degré. Quand les bienfaits de cette < démocratisation > se feront sentir dans toute leur ampleur, d'ici quelques années, les professeurs apprendront à leurs dépens ce qu'il en coûte d'être à la fois des salariés de l'État et les serviteurs garrottés des usagers, ce qu'il en coûte d'avoir pour patrons directs des gens qui s'intéresseront d'autant moins à leur sort que les faire peiner davantage et encore ne leur fera pas déboursier le moindre sou et sera tout bénéfique pour leur progéniture. Rien de plus féroce que de tels patrons.

Sartre a écrit des choses très pertinentes sur l'affaire du “ Mur⁴ ”; il n'a oublié qu'un détail : c'est que les structures mises en place favoriseront ce genre d'incident. Demain plus qu'hier, les professeurs devront marquer la plus grande prudence dans leurs cours et dans leur conduite; comme on se lasse vite d'un combat incessant, invisible, contre un ennemi à mille têtes et qui renaît sans cesse, et qu'on n'osera pas baptiser ainsi, comme l'idée déplaisante de risquer de semblables escarmouches à l'intérieur de l'établissement paralysera l'esprit, l'autocensure, la timidité intellectuelle et la prudence politique donneront aux cours la même patine conformiste. L'usure jouera seulement du côté des enseignants, salariés vivant de leur métier, et ce changement passera inaperçu, car il sera inavouable. Il est surprenant de voir tant de jeunes gauchistes parler de sur-répression, puis se pâmer de joie devant les structures qui en créent les conditions. Cet aplatissement des professeurs et ce muet interdit contre les idées – les idées de gauche, bien entendu – seront l'aboutissement logique de cette prétendue « démocratisation » dans l'administration des établissements secondaires. Le mot suffit à nos frénétiques activistes de l'enseignement. On ne cherche guère à découvrir les réalités qui se cachent derrière les formules. Le yé-yé pédagogico-administratif a remplacé l'action politique; il est action politique, et l'espoir de créer un monde meilleur grâce à une refonte révolutionnaire du système d'enseignement et à une autre formation de l'enfant dans les écoles tient lieu de doctrine, de parti et de stratégie. Ces hommes de gauche sont des prestidigitateurs maladroits qui ont perdu leur lapin et ne retrouveront bientôt plus leur propre mouchoir. C'est, en effet, en réclamant une démocratisation en trompe-l'œil de l'enseignement qu'on réussira à faire de l'enseignant un sage véhicule des idées conventionnelles du temps. L'enseignement sera alors parfaitement rénové : une fois assurés de ne point déplaire aux parents d'élèves de telle association et de telle autre, à leurs pairs des différents syndicats, au maire et à, ses conseillers municipaux, aux journalistes du lieu, aux représentants des élèves, au ministre et à ses délégués, les professeurs seront libres de dire à peu près tout ce qu'ils voudront dans les limites de la liberté de parole en France. En vérité, voilà la démocratie qui s'installe au lycée, la démocratie mère de la liberté ou engendrée par elle, on ne sait plus, on s'y perd. Il est vrai que si, comme je l'ai entendu dire bien souvent sous une forme ou une autre par des sympathisants du PSU, il vaut mieux apprendre aux enfants comment demander un permis de construire plutôt que de les bourrer de niaiseries abstraites et de littérature démodée, cette liberté-là est bien suffisante, et raboter la tendance à l'individualisme des professeurs très utile.

La gauche s'empêtré dans ses contradictions : elle voit dans l'enseignement le moyen de régler le problème des inégalités sans passer par une révolution qui se terminerait par une dictature rouge ou blanche. Le lycée, outil de la promotion, éliminerait les disparités, les injustices et les privilèges de la naissance. Seulement, comme le lycée enregistre les inégalités sociales sans les effacer, la gauche rejoint les modernistes qui réclament un enseignement axé sur les questions pratiques et allégé de ses discours ornementaux – car la bourgeoisie se trouve immédiatement avantagée dans les disciplines

relevant de la culture pure qu'elle redoit à travers les mille canaux de la vie quotidienne. Le lycée, ainsi, en finirait avec certains clivages sociaux. Mais la gauche se sépare soudain des modernistes, car, effrayée par l'être monstrueux que va fabriquer son propre programme, elle réclame aussi le maintien d'une certaine culture qui, de nouveau, va marquer les différences entre classes sociales. Tâchant de résoudre la quadrature du cercle à l'aide de bons sentiments, l'homme de gauche plongé dans les questions de l'enseignement semble danser la bourrée en déséquilibre tantôt sur son pied moderniste, tantôt sur son pied culturel.

Les seules portes de sortie sont de décider que les disciplines purement culturelles seront enseignées, mais qu'elles n'auront pratiquement aucune influence sur le passage d'une classe à l'autre et sur les examens (solution peu satisfaisante, mais que le nouveau système, et en particulier la nouvelle notation, renforcera), ou que l'enseignement rendu plus pratique, plus proche des réalités quotidiennes et adapté aux nécessités économiques et sociales, constitue " un nouvel humanisme " bien supérieur à l'ancien. Pour attirer les hommes de gauche à eux, les modernistes ont beaucoup utilisé ce dernier argument.

Quant aux communistes, si nombre d'entre eux s'intéressaient aux méthodes pédagogiques modernes, la plupart ne croyaient guère à la possibilité de changer les hommes à travers l'école au sein d'une société capitaliste; aussi, très logiquement, réclamaient-ils d'abord des moyens plus grands, des modifications de programmes et un assouplissement des structures. Bref, ils ne songeaient pas, grâce à des méthodes nouvelles et à une décentralisation poussée, à révolutionner le monde depuis les salles de classe. Vint le tourbillon de mai 1968. Soucieux de ne plus se couper et de la gauche, et des élèves, et des professeurs, les communistes participèrent au mouvement dit de rénovation dans les lycées. Il leur était difficile d'agir autrement : sensibilisés par l'attitude du PC à l'égard des étudiants gauchistes – qui fascinèrent trop d'intellectuels de la petite bourgeoisie –, la plupart des syndiqués de l'enseignement secondaire auraient carrément tourné le dos aux communistes si ces derniers n'avaient montré le désir de prendre leur place dans le mouvement. C'eût été pour un temps la fin de l'influence communiste à l'intérieur de l'université. Cette fois, il fallait être présent. D'autre part, une clientèle jeune était là qu'il s'agissait de ne pas décevoir. Le PC n'a pas l'habitude de pratiquer la politique de la chaise vide ni de lutter gratuitement à contre-courant dans le monde des salariés. Et puis, l'accusation portée contre les communistes d'appartenir à un parti figé et conservateur avait atteint une telle véhémence et une telle ampleur que les militants du PC ne pouvaient s'offrir le luxe de freiner l'action d'une masse de professeurs qui croyaient sincèrement accomplir une oeuvre révolutionnaire – même si la plupart d'entre eux ne cédaient qu'au suivisme. Enfin, l'universitaire communiste ou communistant est le plus souvent, malgré les apparences quelquefois, profondément optimiste; il est certain que l'histoire confirmera tôt ou tard ses espérances. Sa vision du futur repose sur une confiance inébranlable en son choix politique, et l'incomparable dévouement des militants du PC autour de lui ne peut que le renforcer dans sa foi dans l'homme de demain. La décentralisation et les méthodes nouvelles passent donc aux yeux de certains communistes pour d'excellents moyens de préparer les esprits à souhaiter le socialisme et d'excellents véhicules pour leur propagande. Les communistes ne sont-ils pas, à gauche, les seuls à pouvoir se réclamer d'une doctrine et d'une stratégie cohérentes ? Les seuls également qui ne lésinent pas sur l'effort, sur le temps perdu ? Un communiste s'attelle sans jamais rechigner à sa tâche politique et, à quelque niveau que ce soit, poursuit son but sans désespoir ni lassitude. La socialisation des élèves ne va-t-elle pas amener ces jeunes intelligences à apprécier, comprendre et choisir plus tard le collectivisme ? Les nouvelles structures ne favoriseront-elles pas un certain noyautage et n'ouvriront-elles pas un champ nouveau à la propagande ?

L'avenir risque fort, à long terme, de détromper bien des militants et sympathisants communistes de l'enseignement du second degré qui ont fini par investir beaucoup d'espoir en ces réformes dans les lycées. Sans doute enregistreront-ils tout d'abord quelques succès locaux, mais ce sera au prix d'un lent étouffement de l'idée socialiste – et même des idées tout court – dans la masse des adultes et des adolescents, et leur espoir se révélera. n'avoir été qu'une déraisonnable illusion. La normalisation, l'extension et la stabilisation du système créeront des esprits fermés à toute idéologie du changement (et je ne parle pas là de changements technologiques), hostiles à toute tension avec un entourage et

des institutions qui les lamineront d'autant mieux que ces dernières passeront – prostitution d'un mot – pour démocratiques à leurs yeux même.

Assez curieusement, l'anticommunisme d'un certain nombre d'hommes de gauche, ou qui se croient tels, a joué et joue encore en faveur de l'activisme dans l'enseignement. La mine réjouie de nombreux progressistes lors des diverses tribulations du PC au cours de l'année 1968 en disait long d'ailleurs sur les sentiments éprouvés. Ces progressistes-là, parmi lesquels la peau de lapin n'était pas toujours absente, admirèrent d'autant plus les slogans des étudiants gauchistes, sans forcément les faire leurs, et se lancèrent d'autant plus volontiers dans la grande aventure de la contestation avec les lycéens et une poignée de parents que l'atmosphère libertaire fleurait bon le socialisme et débordait le stalinisme réel ou apparent du parti communiste. Ceux-là même qui, dans les lycées, unissaient leur action à celle des communistes pour réclamer de profondes réformes, goûtaient le plaisir malicieux d'entraîner derrière eux les partisans du PC dans une oeuvre qui leur semblait exceptionnellement libérale, humaine et tout à fait contraire au stalinisme et au fameux centralisme démocratique. Ce socialisme superficiel, spiritualiste, verbeux, sans contenu et sans prise sur les réalités économiques et politiques qui conditionnent la vie du pays, ce socialisme fantomatique qui rejette sur la formation de l'adolescent tous les espoirs en une société meilleure, gagna une audience d'autant plus grande qu'il proposait une libération pacifique et lointaine de l'homme sans passer par l'odieux carcan bolchévique. On se régala de cette profession de foi dans toutes les gauches, même les plus floues, et il suffisait en somme d'y croire pour soulever des montagnes et bouleverser le monde. Décidément, depuis quelque temps, les hommes de gauche, et en particulier les enseignants, ressemblent beaucoup au bougnat de Brassens – celui qui avait la foi.

III

“ Dans un monde déchristianisé qui demain ne saura même plus ce que signifie le nom de chrétien., ce qui vient de se passer en France est peut-être une chance pour l'Église de Jésus--Christ. La laissera-t-elle passer comme elle l'a déjà fait à d'autres occasions ?... On a vu, ô miracle, la sacro-sainte querelle de l'École libre s'apaiser. Pour combien de temps ? Éléves et professeurs des deux enseignements se sont rencontrés, ont participé à une action commune. Lorsqu'un jour, un responsable de la Fédération de l'Éducation nationale a demandé que les élèves non lycéens se retirent d'une assemblée générale, toute la salle a menacé de quitter les lieux. Il faudra trouver autre chose pour exciter les sectaires. Il est vrai que d'après de récents sondages, 67 à 68 % des Français sont favorables à l'École libre. Qui l'eût cru ? ”

ROBERT SERROU

Dieu n'est pas conservateur.

Une foi nouvelle ayant envahi le cœur des professeurs de gauche, on oublie un peu vite, dans ces milieux, l'attitude des dépositaires de la foi ancienne et toujours présente : les chrétiens. Un des grands sujets d'étonnement, lorsqu'on parle des événements de mai 1968 dans les lycées, devrait être le surprenant silence sur la présence des prêtres dans les établissements publics. J'ai beau chercher, feuilleter les journaux, les revues et les livres, non, on ne conteste point leur présence, on n'en dit rien, il n'est nulle part question de les déloger des positions qu'ils tiennent. Curieux silence de la part de gens qui ont tout contesté à la fois, l'anecdotique comme le principal, les parents et les professeurs, les partis et les syndicats, les proviseurs et les censeurs tout pêle-mêle. Mai 1968 marque un tournant dans les rapports entre l'Église et l'École en France. La gauche française s'est enfin cléricalisée et, depuis cette date, la plupart des laïques ont une crèche sur la langue. Disons-le tout net, la laïcité est un problème dépassé. Non pas que la laïcité soit devenue une option vide de sens, mais la laïcité est un problème dépassé par les événements eux-mêmes, et cela grâce à la veulerie et à l'aveuglement de la gauche française. Voilà longtemps que, pour s'attirer la sympathie du monde chrétien, bien des leaders de gauche gardent un prudent silence – parfois entrecoupé de déclarations énergiques, mais rares et confidentielles – sur la question laïque; à présent, ce ne sont plus seulement les leaders politiques qui se désintéressent du problème, c'est tout le grand public. S'il est vrai que l'homme ne se pose jamais que des problèmes qu'il peut résoudre, il est vrai également que les hommes oublient les problèmes politiques lorsqu'on ne leur en parle pas et qu'ils n'en souffrent pas directement dans leur vie quotidienne. Pis encore, l'église et ses fidèles ne sont plus du tout jugés de la même façon par la gauche. Là-dessus, le conditionnement du public a été remarquable. Il existe, en effet, une frange de catholiques de gauche; ces hommes sont peu nombreux et leurs troupes sont peu fournies, mais ils sont actifs, dynamiques et tiennent dans l'information et au sein de la gauche non structurée ou marginale un nombre de leviers peu en rapport avec leur propre nombre. Les quotidiens et les hebdomadaires les plus lus par les membres de l'enseignement et par les hommes de gauche de tous les horizons en sont truffés ou sont dirigés par eux : le *Monde*, *l'Express*, *le Nouvel Observateur*, etc. Le PSU, qui compte une forte proportion d'universitaires dans ses rangs, compte également une masse de militants catholiques. Le bureau de l'UNEF a jusqu'ici toujours été constitué par une majorité d'anciens enfants de chœur. Enfin, les cadres de la CFDT dirigent habilement et avec honnêteté une partie du monde ouvrier; or la plupart sont des croyants dont le militantisme doit beaucoup à la foi catholique. Ces cadres CFDT peuvent d'ailleurs fort bien jouer un rôle actif en faveur de réformes profondes et même révolutionnaires, on l'a bien vu en mai 1968. Seulement, s'ils sont généralement suivis par leurs troupes dans l'action syndicale, ils ne le sont plus du tout sur le terrain politique. Des grèves, on passe aux élections, et voilà nos masses laborieuses et chrétiennes

réduites à une escouade; les cols blancs et les salopettes bleues ont d'un coup disparu : ils sont allés rejoindre leur député bien-pensant, leur représentant modéré, leur maire démoc-chrétien. Ces hommes sont nombreux; à certains signes – n'ont-ils pas été parmi les grévistes intransigeants de mai 1968 ? N'ont-ils pas autrefois donné leurs voix à PMF ? N'acceptent-ils pas avec la gauche même communiste le dialogue et l'unité d'action ? Ne souhaitent-ils pas sincèrement la paix, la justice et le bonheur pour tous ? – on peut penser que ces masses chrétiennes du prolétariat et de la petite bourgeoisie finiront par glisser à gauche; on peut le penser, mais on ne peut, loin de là, l'affirmer. On peut aussi ne pas apprécier particulièrement le type d'homme et de société que ces chrétiens, une fois classés à gauche, voudront construire. Car le terme « être de gauche » est vague, et, après tout, un chrétien de gauche peut désirer, sous couvert de ses choix moraux et politiques, un modèle humain et social sans attrait pour les autres hommes de gauche, pour les hommes de la gauche laïque. Si ces hommes se veulent chrétiens de gauche et non pas hommes de gauche, c'est qu'ils estiment qu'une différence, essentielle à leurs yeux, les distingue du reste de la gauche. Mais cette différence-là devrait rendre la gauche méfiante. Car, enfin, selon que les travailleurs chrétiens deviendront des chrétiens de gauche ou tout simplement des hommes de gauche, nous n'aurons assurément pas la même gauche. La gauche devrait-elle tenter leur conquête ou laisser les cadres chrétiens de gauche les évangéliser peu à peu ?

Les cadres chrétiens ne sont pas tous de même nuance : les uns sont de paisibles réformistes, d'autres se veulent révolutionnaires. Pourtant le lien entre eux est fort, et les points communs entre le rédacteur compassé du *Monde* et le délégué syndical CFDT sont abondants. Une certaine complicité existe entre eux tous. Qu'est-ce donc qui les unit ?

Les chrétiens de gauche, je l'ai dit, forment un groupe fort mince, peu suivi par le monde chrétien, mais comme ils possèdent les qualités militantes perdues par la gauche, leur pouvoir – en particulier dans l'information – est très grand. La gauche, louchant vers les foules chrétiennes qu'elle espère voir un jour tomber entre ses mains comme un fruit mûr, a accordé de plus en plus d'importance à ses compagnons catholiques. Aujourd'hui, c'est à des chrétiens de gauche que les hommes de gauche doivent le plus souvent d'être informés, bien ou mal, et de lire quelques analyses. Mais cette intégration de ces chrétiens à la gauche et cette situation privilégiée qu'ils y ont acquise ne sont pas sans modifier profondément le milieu dans lequel ils agissent. Déjà, la grande masse non militante des hommes de gauche – et non plus seulement les leaders et les hommes des partis – a fini par adopter bien des points de vue chrétiens et n'attache plus guère d'importance aux immixtions de l'église dans les affaires publiques, au prosélytisme déployé par les croyants et dont l'efficacité est multipliée par les institutions qu'ils ont conquises ou qu'ils monopolisent, et aux contradictions que l'expression « catholique de gauche » renferme. D'ailleurs, l'expression disparaît à présent que les positions sont solides; on le demeure, mais on ne le dit pas trop; on se reconnaît entre soi, et cela suffit.

Assez curieusement, si les catholiques de gauche ont entraîné un nombre très, très limité de chrétiens derrière eux, ils ont par contre bien assuré leur emprise sur les hommes de la gauche laïque. Ils devaient, au départ, faire basculer à gauche une large fraction des croyants. A l'inverse de ce qu'attendait le monde progressiste, ils ont lentement, presque insensiblement, attiré dans leur orbite la gauche laïque, et leur force, actuellement, vient moins des masses chrétiennes qu'ils étaient censés guider vers la gauche que de leur influence sur les masses laïques. Aussi, bien souvent, dans leur vocabulaire comme dans leurs idées, les hommes de gauche d'aujourd'hui font-ils songer à des chrétiens sans dieu, à des croyants sans foi, à des prêtres sans église. Ces hommes, chrétiens ou noyautés, peuvent être des enragés, mais dans leurs actions et leurs discours les plus violents, ils ressemblent à des dames patronnesses en colère.

Dans le domaine politique, la propagande des chrétiens de gauche – des modestes libéraux aux extrémistes – a été constante et homogène. Il n'y a pas eu complot – une telle assertion serait grotesque – mais identité d'attitude. On retrouve ici ce lien entre personnes aux options fort éloignées mais réunies par ce point commun, qui en crée d'autres : le catholicisme. On a systématiquement tenté d'accréditer l'idée que les forces catholiques étaient finalement et objectivement des forces pro-

gressistes, que l'église elle-même avait sa place à gauche et que le monde chrétien était un monde de progrès. La laïcité est donc dépassée puisque la gauche a cédé à cette intoxication et que – par lâcheté ou calcul exécration – la contre-propagande a été nulle.

Les exemples de cette propagande quotidienne sont surabondants; certains frisent le ridicule; la plupart sont beaucoup plus insidieux que les quelques grossiers trucages que nous allons examiner. Mais, en d'autres temps, des trucages aussi grossiers auraient déclenché l'hilarité ou l'indignation. Les temps ont changé.

Voici un des titres de la page un du journal *le Monde* du 5 mars 1966 : “ L'épiscopat français remet en cause les fondements du capitalisme. ” Perplexe, on court aux dernières pages jeter un coup d'œil sur la Bourse. La Bourse n'a point bougé, merci. Les capitalistes, menacés à la fois par le monde catholique et par le monde communiste, n'ayant plus pour rempart que trois douzaines d'athées réactionnaires, ne semblent pas trop inquiets; quelle inconscience! Et puis, la lecture de l'article nous apprend que ces “ réflexions ”, présentées par “ la commission de l'action *charitable* (c'est moi qui souligne) et sociale ”, font “ un devoir ” aux particuliers qui disposent d'un revenu supérieur à leurs besoins d'utiliser leur épargne en investissements à long terme, ou encore qu'elles critiquent ceux qui voudraient, par le biais “ d'un chômage entretenu ”, freiner la croissance des salaires pour assurer l'expansion dans la stabilité. Cette découverte des thèses des politiciens keynesiens, thèses qui ont presque un demi-siècle d'existence et furent soutenues par bien des modérés de gauche, passe pour une révolution, et puisque les prêtres aimeraient institutionnaliser la charité au niveau de l'économie, on les peint en rouge sang.

Après l'encyclique *Populorum Progressio*, *l'Express* du 3 avril 1967 annonce en gros caractères : “ Le Pape accuse les riches ” et, ajoute l'article, “ en termes presque laïques ”. En effet, “ il bombarde ses ouailles de cette affirmation *stupéfiante* * : “ La propriété privée ne constitue pour personne un droit inconditionnel et absolu. ” Fort bien, mais ce classique et banal appel à la conscience et aux devoirs des riches (ce n'est rien de plus) une fois lancé, le Pape ne se signala par aucune action concrète, ou plutôt que par une seule : il dégagea du mont-de-piété les vêtements des pauvres de Rome pour la Noël 1968 -action qui, on le comprend, modifie radicalement les données de la distribution des richesses à travers le monde et les classes sociales. Ne parlons pas même de la pilule; l'étonnement des gens m'a beaucoup étonné et prouve à quel point les esprits sont habitués à voir l'église revêtue de qualités qu'elle ne possède pas. Bien sûr, un jour, lorsque l'église sentira qu'il vaut mieux accepter que rejeter une pratique courante, la pilule sera tolérée, et les journalistes et les politiciens vanteront le progressisme du Vatican.

Dans *le Nouvel Observateur*, Jean Daniel nous apprend que “ Régis Debray a fait tenir à Fidel Castro des propos qui sont à la fois chrétiens et marxistes ”. La mort du cosmonaute Vladimir Komarov, déclare toujours Jean Daniel, “ apparaît comme un châtement des dieux devant les ambitions des hommes oublieux de leur planète ”. Quant à la fille de Staline, ce petit vautour femelle, elle “ découvre aux Etats-Unis “ce dieu indispensable” qu'on lui avait caché ”. Enfin, la voix de Che Guevara a “ des accents d'une dureté religieuse ” (alors que les croyants sont le plus souvent des hommes à la pensée molle, sauf lorsqu'ils allument des bûchers). Arrêtons-nous là, l'énumération serait fastidieuse : le conditionnement vit de répétitions.

Je ne nie pas la présence parmi les catholiques d'une maigre frange de réformistes combatifs et de révolutionnaires décidés, mais je nie que l'Église et le monde catholiques soient des forces de progrès et que l'influence chrétienne sur la gauche soit heureuse. La présence de ces hommes au sein de l'Église et l'existence de l'Église sont des forces dont il faut tenir compte sur l'échiquier politique, un point, c'est tout; mais réalisme ne devrait pas signifier renoncement : les masses catholiques seront à gauche lorsque la gauche les attirera à elle non à travers les cadres chrétiens, mais grâce à son propre travail. Hélas, il n'y a plus de gauche actuellement, et ce renoncement à la conquête directe des

* C'est moi qui souligne; la stupéfaction ne m'a pas envahi.

esprits a été la cause de son lent dépérissement : par ses alliances, la gauche croyait s'agrandir alors qu'elle se détruisait. Depuis le mois de mai 1968, la résistance laïque, pourtant déjà bien atone, a pratiquement disparu. Deux doigts de sauce gauchiste ont fait passer l'énorme requin catholique, un requin un peu édenté, j'en conviens, mais d'autant plus glouton. Les hommes de progrès, de cette gauche informe qui ne sait plus pour qui voter, n'ont pas embrassé la foi catholique, certes, mais on a coulé dans les moules vides de leur pensée politique la substance de l'idéologie chrétienne.

Une attitude constante du monde chrétien est de considérer que finalement rien n'est possible sans un profond changement à l'intérieur de chaque être humain, à l'intérieur de chaque esprit. C'est la rénovation par la mutation des âmes et non la révolution par un bouleversement social; l'une, selon eux, pouvant entraîner l'autre. Gilbert Cesbron a parfaitement exprimé cette constante de la pensée chrétienne (*Le Monde* du 5 juin 1968) : “ Je mettrais en garde les uns et les autres contre une illusion, héréditaire elle aussi : celle qu'un régime, une doctrine, un système, quels qu'ils soient, puissent instaurer une société plus juste et plus humaine sans que l'homme lui-même, sans que chacun de nous, sans que chacun de ces jeunes se réforme profondément. Mais de cela, personne ne parle ⁵. ”

Personne n'en parle ? Voire. Mais tous les chrétiens y songent, car le lien entre tous les chrétiens est précisément cette manière de raisonner. Selon sa position sur l'échiquier politique, plus ou moins à droite ou plus ou moins à gauche, chaque chrétien accordera plus ou moins d'importance au régime, à la doctrine, au système, mais aucun ne peut demeurer insensible à ce genre d'appel, même les chrétiens les plus gauchistes; tout au plus suspecteront-ils peut-être la bonne foi de l'orateur lorsqu'ils en connaissent la couleur. C'est pourquoi les événements de mai 1968 ont été accueillis avec ferveur ou sympathie discrète par une large fraction du monde chrétien; les graffiti ont été appréciés, les slogans et discours contre la société de consommation commentés avec attendrissement. Ces étudiants ne proposaient ni régime nouveau, ni système, ni doctrine; ils ne militaient dans aucun parti. C'était une belle révolte des esprits, et d'esprits jeunes. Enfin, l'homme changeait, la société allait donc en faire autant, comme par miracle. M. Girod de l'Ain, animé d'une juste colère contre les étudiants et lycéens coupables d'avoir occupé les locaux d'un rectorat et détérioré des oeuvres d'art peut bien parler “ d'infantilisme ”, les premiers infantilismes ont coulé de sa plume et de celles de bien des rédacteurs du journal *le Monde*. Que Messieurs les assassins commencent! disait l'autre. On ne peut admirer et flatter l'anarchie, puis s'indigner de ses manifestations les plus classiques. On ne peut applaudir ceux qui crient : “ Mort à la culture bourgeoise! ”, puis entrer en courroux parce qu'ils détruisent certaines couvres de cette culture. Après tout, étudiants et lycéens étaient cohérents dans leurs discours et leurs actions, ce sont les rédacteurs du *Monde*, ces doux chrétiens, qui ne le sont pas.

Ce désir de changer l'homme d'abord et avant tout explique non seulement la sympathie que les étudiants gauchistes rencontrèrent dans les milieux chrétiens de la bourgeoisie et du prolétariat, mais aussi le genre de revendication qui y trouva le plus d'écho : la décentralisation et la participation, car la modification des structures sociales dans ce sens permettrait aux hommes de coopérer entre eux, de mieux se connaître et s'apprécier; bref, de devenir autres. L'essentiel était d'amener les hommes à se rencontrer; Dieu ferait le reste. De nos jours, au simple mot “ participation ”, un chrétien s'étrangle de bonheur. De ce point de vue, les événements de mai 1968 ont été pour eux une véritable révolution, mais cette révolution-là, bien entendu, n'est pas forcément révolutionnaire; elle peut très bien s'inscrire dans les nécessités industrielles du moment; elle peut se placer dans le droit fil d'un certain type de régime qui se survit dans le changement de combinaison de ses rouages précieusement conservés. On peut croire que les hommes ne seront plus exactement les mêmes après de telles réformes, mais ils ne seront guère différents; ce seront peut-être des producteurs plus efficaces, des consommateurs plus semblables, des citoyens un peu plus coopératifs, des êtres humains plus aimables. C'est tout ce qu'on peut prudemment avancer.

Au fond, les chrétiens cherchent à institutionnaliser la bonté et la gentillesse, qualités redoutables lorsque cette recherche permet d'oublier le contexte économique et social, lorsque cette recherche se substitue à la lutte politique, qualités redoutables qui recèlent alors l'injustice, la résignation et le conformisme, même si tel n'est pas le but. Ce sont les résultats qu'il faut juger, non le mouvement des

âmes. Et changer l'homme, l'homme d'abord, permet toutes les unions, tous les quiproquos, et le réformisme ou le révolutionnarisme dans l'inefficacité la plus complète. Mais ce n'est point tant l'efficacité des actes politiques qui est recherchée, c'est plus simplement un acte de foi dans l'être spirituel, un mouvement des cœurs, une soif de l'union des âmes. Pour de nombreux chrétiens, les événements de mai 1968 étaient par eux-mêmes exaltants : il ne fallait pas se soucier des buts concrets et des résultats possibles, mais admirer le torrent de générosité qui jaillissait des masses estudiantines. On appréciait l'action et les slogans des étudiants gauchistes parce que ceux-ci ne s'enfermaient dans aucun parti, ne pouvaient s'emparer du pouvoir, n'offraient aucune solution de rechange. Leurs cris étaient beaux parce qu'ils étaient inutiles et inefficaces, mais ils démontraient que la nouvelle génération réclamait et réussirait une mutation des individus. La plupart des chrétiens auraient condamné l'assaut brutal d'un parti contre le gouvernement, mais cette gesticulation des âmes leur était un doux régal. De là le goût marqué pour certaines déclarations d'autant plus ronflantes que creuses et pleines d'un optimisme béat devant le futur : “ Rien ne sera plus jamais comme avant ”, “ L'imagination prend le pouvoir ”, etc. Puisque l'homme allait changer, le reste allait suivre. Quelques croyants atteignirent sans peine ces limites où l'anarchisme chrétien, souvent savouré comme une simple utopie d'esthète, glissait dans le ridicule et y demeurait. Mais le ridicule, lorsqu'il est chrétien, n'est plus perçu en France; on l'applaudit très fort. Maurice Clavel, par exemple, est une parfaite caricature du chrétien de gauche; ses écrits suffiraient pour illustrer d'un coup tout mon propos, car nul plus que lui n'a ratiociné sur les événements de mai 1968, n'a crié sa joie et ses fureurs de chrétien. Peu de semaines se passent sans que Clavel reprenne les mêmes phrases, les mêmes expressions, les mêmes exclamations. Il nous apprend qu'il a applaudi aux événements de mai parce qu'il défend l' “ Esprit ” et l' “ Irrépressible ”, et que a le principe actif de cette révolution était transcendant ” (Combat du 29 juin et *le Nouvel Observateur* du 12 août 1968), que les graffiti de la Sorbonne a venaient de l'être par effraction de ce monde qui s'écroule ” (Combat du 20 novembre 1968), que la jeunesse se respiritualise grâce à “ la belle église invisible de mai ” (le *Nouvel Observateur* du 30 décembre 1968), que mai 1968 annonce “ un nouveau sol de culture ” (Le *Nouvel Observateur* du 28 octobre 1968), et enfin que l'Esprit n'est pas une idée, mais une réalité qui la précède et l'engendre et que par conséquent l'absence de programme est excellente en soi (le *Nouvel Observateur* du 28 octobre 1968). Dans un numéro du *Nouvel Observateur*, il affirme même que mieux vaut ne rien proposer, car le premier Maurice Duverger venu pourrait bien alors tourner vos arguments en dérision. L'Esprit! L'Homme! L'Être! Tout est là. Chrétiens et laïques s'abreuvent de cette prose-là, de ces idées-là, de ces borborygmes politico-mystiques, et ce délirant spiritualiste reçoit même un prix décerné par un hebdomadaire qui se veut laïque et progressiste.

Quittons le grotesque personnage et regagnons des rivages plus sérieux. Dans *le Nouvel Observateur* du 4 novembre 1968, un prêtre dominicain, Jean Cardonnel, déclare au cours d'une longue interview à laquelle le journal consacre ses premières pages : “ Parce que les hommes, laissés à eux-mêmes, ne voient d'autre critère, d'autre finalité que le profit, le retour à soi, le bonheur privé, secrétant d'ailleurs le malheur d'une foule, le socialisme ne se conçoit pas sans contrainte. La liberté est alors celle de la possession, du maintien ou de l'acquisition des moyens de vivre pour soi. Il faut mener la lutte jusqu'à la racine des motifs humains pour dépasser l'horrible dilemme du socialisme dictatorial et de la liberté capitaliste.”

Ce prêtre a parfaitement raison de penser que le stalinisme et ses oeuvres sanglantes sont un risque que court en permanence le socialisme au pouvoir. Le réformisme – qui rejette, par crainte des dictatures, la révolution socialiste – a ses lettres de noblesse, et on comprendrait que ce prêtre choisisse cette issue-là. Il n'en est rien; l'homme se veut révolutionnaire. Il propose donc, lui aussi, de changer d'abord l'homme : il faut, les conclusions sont aisées à tirer, l'améliorer et le socialiser; là est la véritable révolution sans danger; là est la troisième voie. Sur ce chapitre, les chrétiens – gauchistes, gaullistes, centristes, socialistes – sont quasi unanimes, seule la stratégie varie.

Et pour changer l'homme, que faire sinon changer l'enfant et, par conséquent, les institutions qui règlent et modèlent son esprit ? N'est-ce pas à l'école, puis au lycée qu'il entame le processus de socialisation ? N'est-ce pas là que se pétrit la glaise de son esprit, trop durcie ensuite pour modifier ses formes ? N'y élabore-t-il pas ses désirs et ses craintes, ses espoirs et ses interdits ? Quel type

d'enseignant, quel sorte d'établissement seront donc capables d'accomplir ce prodige ? Cette dernière question est intéressante : les chrétiens, concevant toujours la révolution sociale comme une mutation des esprits, la réduisent finalement à une simple équation des rapports entre les individus; de là, je l'ai dit, l'intérêt énorme pour eux de la décentralisation et de la participation. Du coup, c'est, dans l'établissement scolaire, la relation enseignants-enseignés, le genre de rapports entre les professeurs, les parents et les adolescents qui comptent le plus.

Une chrétienne fondatrice d'un système pédagogique, Maria Montessori, ne nous cache pas que c'est par l'enfant que l'homme atteindra enfin le royaume des cieux*. “ L'enfant, nous dit-elle, est la partie la plus importante de la vie de l'adulte. Il est le constructeur de l'adulte. Le bien ou le mal de l'homme mûr a des liens d'étroite dépendance avec la vie de l'enfant qui est à son origine... Oui, l'adulte a pu contrarier le plan divin depuis les origines de l'homme, et ainsi, peu à peu, de génération en génération, l'homme a grandi déformé dans son incarnation. C'est là le grand problème; toute la question est là... L'homme croît et mûrit dans une ambiance spirituelle qui n'est pas la sienne : il vit ainsi que le dit la tradition, en ayant perdu le paradis de sa vie. ” Il est vrai que, par bonheur, “ la question sociale de l'enfant pénètre..., avec ses racines, dans la vie intérieure; elle se répand sur nous, adultes, pour secouer notre conscience, pour nous rénover ”. Que faut-il donc faire ? “ Renoncer à ses propres besoins et répondre à ceux de l'être en voie de formation, telle est la ligne de conduite qui devrait être celle de l'adulte... ” Certains sentiments – “ l'aspiration vers quelque chose qui reste hors de la vie individuelle, qui va plus loin et qui s'étend au long de l'éternité ” et la perception que “ la partie essentielle de la vie, ce n'est pas la lutte ” – “ devraient être suscités chez l'homme par les faits analogues qui conduisent les êtres vivants à suspendre leurs propres lois, à faire un holocauste d'eux-mêmes afin de mener la vie vers l'éternité ”.

Fort bien. Nous voyons que l'enfant, être sorti tout droit du giron de Dieu, peut se construire en un nouveau type d'homme grâce à un complet sacrifice des adultes. Mais comment doivent se comporter ces adultes, ces maîtres qui l'aideront à se former ? Tout d'abord, “ le maître qui croirait pouvoir se préparer à sa mission uniquement par l'acquisition de connaissances se tromperait : il doit, avant tout, créer en lui certaines dispositions d'ordre moral... La préparation que notre méthode exige du maître est l'examen de lui-même, le renoncement à la tyrannie. Il doit chasser de son cœur la vieille croûte de colère et d'orgueil; s'humilier, se revêtir de charité : voilà les dispositions d'âme qu'il doit acquérir; voilà le socle de la balance, le point d'appui indispensable à son équilibre. C'est en cela que réside la préparation intérieure : le point de départ et le point d'arrivée... C'est “ l'humilité spirituelle ” qui prépare à comprendre l'enfant, et qui devrait être la préparation essentielle de la maîtresse ⁶ .

L'essentiel est dit. Bien entendu, malgré un style épouvantable, les remarques judicieuses ne manquent pas et la méthode montessorienne a réellement apporté beaucoup de choses intéressantes aux maîtres; mais là n'est pas la question. La nécessité pour les adultes de sacrifier une part de leur confort aux enfants est une évidence quotidienne : certains investissements à long terme ne sont rien d'autre. Mais, encore une fois, là n'est pas la question. Chrétienne, Montessori pense que le règne de Dieu sur la terre, la reconquête du paradis, une société apaisante seront assurés lorsque l'enfant pourra enfin, grâce à un sacrifice permanent des adultes, développer ses infinies qualités humaines et redevenir l'image du Seigneur dont il est le fruit encore intact. Les luttes sociales et économiques perdent tout intérêt : il suffit d'amener l'homme, et d'abord l'enfant, à comprendre que “ la partie essentielle de la vie ” ne se trouve pas là. L'éducation créera un monde socialiste en quelque sorte si elle s'appuie sur l'amour, la charité, l'humilité et le sacrifice. Si l'humanité est ce qu'elle est, c'est parce que l'enseignement n'est pas ce qu'il devrait être. “ Les parents, nous dit Montessori, se complaisent à voir leurs enfants défendre leur bien. Ils y reconnaissent la nature humaine, le lien qui les rattache à la vie sociale; et les enfants conservateurs et accumulateurs sont des images de l'humanité intelligibles à la société. ” Rien de tout cela n'est faux, mais la systématisation de ces attitudes, de ces croyances en une possibilité de changer le monde en changeant le mode d'enseignement, entraîne un certain choix politique et social. Si l'éducation a un tel pouvoir – quel

* *L'Enfant*, éd. Gonthier.

que soit le contexte économique et social –, à quoi bon se battre pour changer la société ? Pourquoi même en changer ? Changeons l'enfant, fussent les adultes en souffrir pour le moment, et même toujours (la contradiction alors du projet n'apparaît pas aux zéloteurs). Se soucie-t-on des plaintes d'une génération d'hommes orgueilleux, au cœur dur, qui refusent de se courber devant l'enfant-roi alors que l'écllosion d'une société nouvelle, merveilleuse, divine, dépend de leur aptitude au sacrifice ? L'existence de la misère et de la douleur est odieuse, celle de l'inégalité insupportable, mais frapper et recevoir des coups pour établir un monde plus juste est vain, car ce qu'il faut arracher, c'est le mal – il faut l'arracher de l'âme humaine dans laquelle il plonge ses racines. L'enfant, cet innocent, si on ne le corrompt pas, si on modifie le système d'enseignement, si on institutionnalise l'esprit de sacrifice parmi les adultes, l'enfant, dis-je, sera cet homme de demain: bon égalitaire, image de Dieu. Nous aurons enfin le royaume de Dieu sur terre: de pieux adultes se sacrifiant pour l'enfant, reflet et vierge création de Notre-Seigneur.

Le pseudo-socialisme chrétien qui unit des gens si différents mais appartenant à la même église tient en ces quelques mots. Cette idéologie du sacrifice en cascade – les générations passent – devient une sorte de terre promise. Et cet univers débilitant se réclame du socialisme.

L'esprit de sacrifice ne peut être imposé aux parents; on peut l'encourager par le discours et la pression morale, mais cela ne va pas plus loin. Par contre, fort heureusement, on tient avec les établissements d'enseignement une institution qui, une fois prise en main, s'adaptera aux buts fixés. C'est de charité, d'humilité et de pur dévouement que doit être pétri l'enseignant; son rôle n'est pas tant d'enseigner que d'éduquer; il doit consacrer sa vie, sans mesurer sa peine, à la création d'un nouveau type d'enfant, d'adolescent, d'homme enfin. Malheureusement, les professeurs étant des salariés, on peut craindre qu'ils songent à gagner leur vie et à accomplir leur travail aussi confortablement que possible autant qu'à conquérir des âmes; d'où la fureur des chrétiens contre les revendications corporatives : un tel travail aliène-t-il donc ? Ne devrait-il pas enthousiasmer ? De quoi pourraient se plaindre ces prétendus martyrs, leur sacrifice n'est-il pas naturel et exaltant ? Aussi les chrétiens considèrent-ils volontiers l'enseignement comme un champ de vocations et non comme une profession; enseigner est une question de don, et d'abord de don de soi, les techniques et le savoir viennent ensuite, sont relégués au second plan.

Grâce à leur statut, les professeurs ont échappé jusqu'ici à ce constant assujettissement à l'enfant et à la société, à cet aplatissement de leur personne; leur liberté était grande. Qu'à cela ne tienne, on va modifier tout cela. Nul n'a plus approuvé que les chrétiens l'entrée des parents et des élèves dans les centres de décision des établissements secondaires, nul n'a marqué plus de joie qu'eux devant les innombrables et interminables réunions tripartites qui sont à présent officialisées. Puisque le professeur refusait de descendre de son estrade et de se plier aux exigences de la société future – celle d'amour et d'eau bénite dont rêvent nos chrétiens –, il faudra l'y contraindre. Coincés entre les élèves et les parents – les uns réclamant amour et savoir pour eux-mêmes, les autres savoir et amour pour leurs enfants –, surveillés de près par les autorités locales et centrales, les professeurs de demain éprouveront de telles difficultés à rejeter les contraintes des nouvelles attitudes conventionnelles du moment qu'ils céderont bon gré mal gré et deviendront les véhicules des lieux communs de l'époque. Grâce à cette “révolution”, ce seront en quelque sorte les classes sociales dominantes ou montantes qui fixeront leur ligne de conduite aux enseignants des futurs lycées et collèges. Les classes sociales qui proposent déjà à la société leurs modèles – des modèles peu ragoûtants mais acceptés – les imposeront enfin dans les établissements du second degré. Ne vous risquez pas à remarquer que l'enseignement ayant quelque finalité économique, sociale et politique, il ne se modèlera pas seulement sur les bons sentiments de chacun, et que le public qui va manipuler les enseignants appartiendra à des catégories sociales précises, défendra une certaine idéologie – le plus souvent sous couvert de n'en défendre aucune. Confier la gestion des lycées et collèges au représentant d'une administration trop centralisée et trop autoritaire est une chose, mais la confier aux groupes de pression locaux en est une autre, infiniment plus dangereuse pour l'enseignement, la société et l'homme. A cette remarque, la colère des chrétiens est grande : il ne s'agit nullement de confier l'autorité à des classes sociales, mais à des parents d'élèves unis aux enseignants dans le même amour des enfants. Il s'agit d'une communion, d'une oeuvre spirituelle d'où surgira l'homme de demain. De

telles rencontres entre parents et enseignants – et élèves également; pourquoi ôter à ces êtres merveilleux leur droit à l'œuvre commune ? – baigneront dans un climat fraternel, dans une ambiance d'amour et de sacrifice pour la race future; et une oreille fine pourra percevoir la mélodieuse vibration des orgues célestes accompagnant en bruit de fond le débat amical et pur d'arrière-pensées entre tous ces hommes et ces adolescents liés par la même puissante affection pour les générations montantes. Ouf!

Ce socialisme pour vieux boy-scouts hébétés et lecteurs de Zénaïde Fleuriot, cet oubli de la topographie économique et sociale, cette genuflexion permanente devant l'enfant et, bien souvent, devant l'infantilisme, constituent une sorte de vague finalité. Cela sent bon la poussière de sacristie et le parfum des clubs chrétiens.

Voir si ce professeur aplati, ce professeur-crêpe bretonne sera réellement un modèle souhaitable pour les adolescents; si l'enseignement transformé surtout en éducation morale par les mille canaux invisibles qu'emprunteront les nouvelles conventions et par la crainte des enseignants de se heurter au public, c'est-à-dire à son nouveau maître, ne fabriquera pas de joyeux résignés à la chaîne; si la société qui naîtra de là ne sera pas une société épouvantablement apaisante, en effet, par l'étouffement de la pensée originale, de l'esprit de lutte et de la capacité de dire non.

Il est pour le moins curieux de constater que, pour rendre l'enfant plus libre et plus capable, on se propose de mettre sous surveillance son précepteur. Une presse bâillonnée est une nourriture d'esclave; un enseignant garrotté est un confectionneur d'esprits conformistes. Cette société que souhaitent construire de nombreux chrétiens grâce à l'école est une société doucereusement mutilante et infantilisante. Elle n'est point socialiste, égalitaire ou progressiste. Elle est un simple instrument à raboter le cœur des hommes pour créer l'apaisement dans le maintien des inégalités et des privilèges; elle baigne dans le conformisme et les bons sentiments; elle s'incline devant la jeunesse et l'adore pour que l'adulte oublie ses propres luttes; elle vous soûle de futur pour que vous ne songiez pas au présent et à ses réalités; elle prône le dévouement, car il n'en sort que résignation; elle remplace, dans la hiérarchie invisible des esprits, l'intelligence par la gentillesse et le savoir par la BA. Elle engendre l'hypocrisie, la niaiserie et la benoîte acceptation du monde tel qu'il est puisqu'il faut d'abord changer les hommes et que ce n'est pas un mince travail. Une poignée de chrétiens révolutionnaires ne doit pas nous faire oublier cela.

Les laïques, embarrassés de leurs mains vides, se morfondant de ne rien proposer ni espérer dans le domaine politique, ont trop souvent fini par embrasser cette brumeuse idéologie. En voilà même qui sont plus chrétiens que les bigots.

Chrétienne, Montessori fut une des pédagogues dont se réclame l'École nouvelle où se rencontrent des laïques et des chrétiens. Mais qu'en est-il de l'École nouvelle ?

IV

“ There has been much criticism recently of the fact that teachers colleges are far more interested in technique of pedagogy, personality adjustment, audio-visual expertise and the like than in the content of what is supposed to be taught, but the criticism has had little tangible effect. Teachers colleges people are baffled and hurt by it, but a fairly exhaustive reading of current literature in the field fails to reveal any disposition to constructive self criticism on this score. Quite the contrary, some leaders in teacher education have been saying that there is still too much content.”

WILLIAM WHYTE
The Organization Man.

Il est presque devenu impossible de critiquer l'école nouvelle. Comme le dit astucieusement le docteur André Berge (*l'Éducation nouvelle*. Collection “ Pour ou Contre ”. Levrault éd.) : “ Le maître qui donne aux enfants l'impression qu'il répond à leur curiosité fait de l'éducation nouvelle sans le savoir. ” A partir de cet axiome-là, on peut conclure que tout ce qui est bon appartient à l'École nouvelle, et tout ce qui est mauvais à l'autre. Par conséquent, tout ce qui vient de l'École nouvelle est à louer, puisque cela n'appartient à l'École nouvelle que parce que louable. Vive donc l'École nouvelle! Aucun mouvement n'a manié aussi furieusement la preuve circulaire. Ce sont des Déroulède de la pédagogie que ces gens-là; ils remplacent bien souvent les arguments par un certain lyrisme. Ils s'en défendent et se réclament de la logique, une logique parfois bien curieuse; mais qu'importent les contradictions puisque l'École nouvelle pratique la recherche, les tâtonnements et les divergences sont inévitables. Soit, mais alors pourquoi prétendre avoir trouvé si l'on cherche? Comprendons-nous bien; les méthodes nouvelles et les recherches pédagogiques ont réellement apporté et apporteront encore beaucoup à l'enseignement : adaptation du milieu à l'enfant, meilleur équilibre entre la passivité réceptive et l'activité créatrice, entre les formules répressives de la discipline et le constant appel à la raison et au cœur, étude plus précise des besoins de l'enfant et de l'adolescent, critique du poids des programmes et du trop grand rôle accordé à la mémoire, etc. L'apport est loin d'être négligeable, et l'enseignement a peu à peu – souvent trop lentement – digéré une partie de cet apport. Il est parfaitement ridicule de déclarer que notre enseignement est depuis longtemps totalement immobile : les cours prodigués en 1968 n'étaient guère semblables en bien des matières et en bien des techniques à ceux de 1948. L'École nouvelle est donc une excellente chose dans la mesure précisément où elle se contente d'indiquer des voies, des solutions et des possibilités, où elle ne propose l'application de telle ou telle méthode qu'avec prudence et après un minimum d'expériences effectuées *dans des conditions normales*, et cela sans dictature de la règle. Elle doit également se soucier et tenir compte des moyens en place et ne pas oublier que la normalisation et l'extension massive d'une méthode, qui n'a pu de toute façon être expérimentée que sur une base étroite, réserve des surprises. Enfin, point de recherche pédagogique sérieuse sans quelque modestie. En matière pédagogique, ce sont des êtres humains qu'on manie, pas des meubles; on ne peut réparer facilement ce qui est cassé. Cette banalité devrait être vérité d'évangile pour des gens qui prétendent se préoccuper d'abord et avant tout de l'enfant. Hélas, il n'en va pas ainsi. Malgré de nombreuses déclarations lénifiantes destinées à calmer les esprits apeurés par tant de sectarisme (il n'y a pas de bonnes méthodes, il y a surtout de bons maîtres; l'enseignant doit conserver sa liberté et adapter les techniques à sa personnalité; etc.), les adeptes et guides de l'École nouvelle sont presque tous des cerveaux effroyablement systématiques. On s'est souvent gaussé du professeur traditionnel à oeillères, mais l'École nouvelle compte un nombre incalculable d'esprits étroitement bornés; on a souvent ri de la vanité des professeurs à l'ancienne mode, mais nul ne s'admire davantage que ces professeurs new-look; on a souvent blâmé les méthodes répressives utilisées par l'enseignant d'hier, mais nos pédagogues modernes lamenteront les élèves et les enseignants de demain; on a souvent

critiqué l'émulation institutionnalisée qui développe individualisme et égoïsme, mais on va préparer – en soutenant qu'on fait l'inverse – les hommes-robots de la société future; on a souvent accusé les professeurs de corporatisme étriqué, mais on va construire sans moyens un enseignement dont la dégradation sera invisible. Arrêtons ce catalogue. D'ailleurs, la parade est habituellement la même : ce que vous critiquez là n'est pas l'École nouvelle, mais une caricature de l'École nouvelle. On pourrait rétorquer tout aussi tranquillement aux spécialistes du renouveau : ce que vous critiquez là n'est pas l'École traditionnelle, mais une caricature de l'École traditionnelle. Et pourquoi faut-il que l'École nouvelle ressemble si souvent à sa propre caricature ? Pourquoi faut-il que, pour “ vaincre les résistances du conservatisme des enseignants ”, elle présente toujours un masque tyrannique ?

Dès que les tenants de l'École nouvelle *imposent* partout leurs méthodes, on peut être certain d'assister à un fameux “ bide ”. Heureusement, les enseignants baptisés “ conservateurs ” aménagent plus ou moins hypocritement ces nouvelles méthodes, et la nouvelle synthèse est alors réellement un progrès. Mais avant d'en arriver là, quel massacre! D'autre part, ces aménagements furent possibles jusqu'ici parce que les modifications ne touchaient que la technique ou un point de la technique d'enseignement d'une discipline; il est douteux qu'un enseignement que l'on veut bouleverser, et que l'on bouleversera de fond en comble dans tous ses compartiments (méthodes, structures, programmes, etc.) puisse jamais retrouver un tel équilibre. Plus probablement, un tel enseignement tendra vers quelque chose de nouveau et recherchera sa propre cohérence plutôt qu'une synthèse avec, l'enseignement traditionnel.

Je ne donnerai que deux exemples de ce que j'ai avancé : le gâchis produit par l'École nouvelle dès qu'elle érige ses principes en un système autoritairement appliqué.

La méthode globale de lecture fut un désastre soigneusement dissimulé. On aimerait savoir combien de milliers de personnes doivent aujourd'hui leur orthographe hésitante ou abominable à l'application systématique d'une méthode qui pourtant semblait avoir fait ses preuves dans quelques classes et s'appuyait sur l'observation scientifique. Seulement, une fois la méthode étendue à l'ensemble de l'enseignement primaire et appliquée autoritairement, la machine coïça. C'est que, dans les classes où cette technique avait été expérimentée, des maîtres extrêmement dévoués enseignaient dans des classes généralement légères et taisaient leurs échecs – l'amour des méthodes modernes rend souvent aveugle et sourd. Par bonheur, avec l'appui ou malgré la pression de leurs inspecteurs, bien des maîtres combinèrent prudemment la nouvelle méthode avec l'ancienne. Actuellement, à peu près tous les instituteurs pratiquent la méthode semi-globale, et c'est réellement un progrès. Bien entendu, quelques centaines d'instituteurs m'arracheraient volontiers les yeux après avoir lu cela – certains de ces enseignants sont féroces, ils mordent quelquefois –, car ils utilisent toujours, et avec quelle ferveur, la méthode globale; seulement, ou bien ce sont d'excellents maîtres qui se tuent à la tâche et réussiraient avec n'importe quelle autre méthode, ou bien ils se refusent à reconnaître l'échec et continuent de fabriquer des illettrés à la chaîne. Les adeptes de l'École nouvelle reconnaissent très rarement leurs insuccès et leurs illusions⁷. Ils réclament le droit à l'erreur; soit; mais, alors, qu'ils ne tentent pas chaque fois d'imposer leurs systèmes avec rigueur; mes fautes me suffisent en classe sans y ajouter officiellement les leurs. Or, ces gens-là vous colleraient un gendarme derrière le pupitre, s'ils le pouvaient, pour vérifier que vous suivez bien leurs recettes.

L'utilisation des méthodes actives dans l'enseignement des langues vivantes fut également un progrès; mais les choses ne se passèrent pas et ne se passent toujours pas comme le prétendent certains. On postula que la répétition de phrases modèles et l'emploi de mots nouveaux dans des phrases construites et prononcées aussitôt par l'enfant entraînaient une meilleure assimilation de la langue étrangère et l'acquisition d'un vocabulaire actif et non plus seulement passif*. Fort bien, il n'était pas besoin d'être grand clerc pour en être d'accord. Mais, systématisant l'idée, nos magiciens de l'École nouvelle transformèrent la théorie en un corset de métal : puisque l'enseignement des langues devait être fondé sur la répétition, puisque l'apprentissage d'une langue s'effectue d'abord par

* C'est-à-dire pas simplement compris (lecture, version), mais susceptible d'être utilisé spontanément (conversation, écrit thème, rédaction).

mimétisme, puisque le cours doit s'attacher avant tout à rendre l'élève plus actif, il fallait supprimer au maximum les explications grammaticales et l'utilisation par le maître de sa langue maternelle. Et ce que les élèves-professeurs appelaient à ses débuts le cours-saucisson fut créé : on accordait tant de minutes à l'interrogation sur le texte précédent, tant à (explication des mots nouveaux, tant au commentaire du texte, etc., et enfin *quelques minutes* (dans un CPR* du Midi, voilà une douzaine d'années, on avait prévenu les stagiaires que sept minutes – sept, pas une de plus – étaient un maximum très exceptionnellement atteint et à ne jamais dépasser; trois minutes constituant une honnête moyenne) à la grammaire. L'idée que la répétition suffisait et que l'esprit de l'élève allait droit aux structures habituellement entendues ne résistait pourtant pas une seconde à l'analyse : sur les trois heures hebdomadaires de langue vivante qui sont, en gros, octroyées à chaque classe, ôtez donc les moments perdus (mots à écrire sur le tableau, phrases à copier sur le cahier, traduction du texte, interrogations écrites et corrections – il en faut bien –, explications du texte et d'un point de grammaire, questions posées par le professeur, temps de réflexion de l'élève avant la réponse, correction du professeur, etc.) et calculez vous-même, en divisant par le nombre d'élèves le temps restant, combien de secondes par semaine un élève parle réellement la langue vivante qu'il apprend. Ajoutez à cela les classes surchargées, l'acoustique mauvaise, la lassitude des professeurs et des élèves à certaines heures, la non-homogénéité des classes, l'inexistence des moyens audio-visuels, et vous comprendrez alors à quel point la méthode était défectueuse parce que peu soucieuse des *conditions réelles* dans lesquelles elle était appliquée. La niaiserie qui présida à la systématisation étroite de la méthode se révéla parfaitement lorsqu'on tâcha de convaincre les professeurs que, lorsqu'un élève répondait par une phrase boiteuse, il fallait demander la bonne réponse à un autre élève, puis revenir au premier et lui faire simplement répéter la phrase de son camarade. Autrement dit, il fallait éviter – horreur! – l'explication rationnelle, intelligente et intelligible de la faute et tomber dans un psittacisme systématique. L'élève faible, ou médiocre, ou simplement moyen, était transformé en perroquet-minute et articulait, sans rien y comprendre, la phrase de son camarade, puis il glissait dans le silence et le sentiment d'avoir violé quelque mystérieux tabou. Là aussi, et fort heureusement, l'immense majorité des professeurs de langues vivantes combinèrent les vieilles méthodes aux nouvelles, adaptèrent ces dernières à leurs conditions de travail, et le résultat fut une nette amélioration de leur enseignement: on fit davantage parler les élèves et les cours furent plus vivants et agréables à suivre; mais si les nouvelles méthodes avaient été utilisées aussi étroitement et exclusivement qu'on l'exigeait, et cela dans les conditions réelles et le milieu réel où se trouvait (enseignant, t'eût été une simple catastrophe; or, l'enseignement des langues vivantes n'est déjà pas si brillant. Que dire enfin de pédagogues qui prétendent miser sur l'activité de l'enfant et le supposent trop souvent assez amorphe pour accepter ainsi de répéter sans comprendre des structures inertes pour lui ? Mais lorsque des élèves s'intéressent à votre cours, ce sont eux-mêmes qui vous demandent d'expliquer tel ou tel point de grammaire mal assimilé ou mal saisi; faudrait-il donc refuser de satisfaire leur curiosité, d'étancher leur soif de savoir, de combler une lacune dans leurs connaissances ? Bizarres conclusions et bizarres enseignants, en vérité.

Aussi, lorsqu'un professeur d'anglais, par exemple, reçoit la visite d'un inspecteur, il s'empresse de se conformer aux directives ministérielles et présente un petit numéro bien rodé sous l'œil blasé du haut fonctionnaire. C'est un spectacle de music-hall honnêtement monté auquel les élèves participent volontiers, car l'enseignant bénéficie de l'hostilité que ressent toute la classe pour l'intrus, pour l'empêcheur de tourner en rond qui se permet de juger leur maître. Cet exercice formel une fois terminé, le professeur reprend son travail sérieusement et l'adapte aux nécessités du moment.

Parfait, s'écrieront nos hommes de l'École nouvelle, vous condamnez la centralisation, l'inspection générale, hautaine, lointaine, mal informée, et le principe de la visite inopinée de l'inspecteur – système prétentieux, formel et vide. Pas du tout, j'insiste au contraire sur le fait que ces visites étaient rares et sans effet brutal, que la liberté était grande jusqu'ici et que le professeur pouvait adapter les instructions aux réalités concrètes ainsi qu'à son propre tempérament, et cela sans ennui ni

* Centre Pédagogique Régional où les professeurs qui ont passé le CAPES (Certificat d'Aptitude à l'Enseignement Secondaire) subissent un stage d'un an suivi d'un examen pratique avant d'être nommés professeurs titulaires.

problèmes. La centralisation de l'enseignement n'a jamais brimé les professeurs, elle les a toujours protégés et libérés; la centralisation du contrôle, tel qu'il a été effectué jusqu'ici, a toujours accordé une marge de manœuvre énorme. Le système n'a jamais été répressif, il a toujours été libéral. Au pis, le professeur essayait une heure – franchement désagréable, c'est vrai, mais une heure seulement – d'inspection par an, peut-être quelques remontrances et réflexions aigres, et puis bon voyage, cher maître.

Dans le futur système, les hommes de l'École nouvelle comptent bien, grâce à la décentralisation et aux changements de structures, imposer leurs méthodes à tous les enseignants, et les imposer de A à Z, car ces chercheurs sont trop souvent de petits tyranneaux méprisants à l'égard de leurs collègues – des tyranneaux à l'esprit systématique et borné qui donneraient volontiers tous les autres enseignants à dévorer aux élèves. Ont-ils découvert quelque nouvelle méthode, quelque nouveauté pédagogique ? Les voilà prêts à y sacrifier trois générations d'enfants et d'enseignants et à forcer, bon gré mal gré, ces derniers à ne point en utiliser d'autres. L'heure d'inspection annuelle sera remplacée par une inspection locale, permanente multiple; une pression discrète et incessante sera substituée au compte rendu de quelques lignes. L'enseignant avait un maître lointain qui veillait jalousement à conserver ses propres prérogatives, certes, mais aussi l'indépendance de ses subordonnés; demain, l'enseignant aura mille maîtres à sa place, pointilleux et désireux de supprimer son indépendance.

L'introduction des méthodes actives dans l'enseignement des langues vivantes fut particulièrement prônée par un inspecteur général d'anglais, aujourd'hui retraité, fameux pour sa désinvolture et sa grossièreté à l'égard des enseignants. Ce féroce activiste de ce qui était alors la nouvelle méthode fit trembler des centaines d'enseignants pendant des années et en humilia gratuitement quelques-uns; mais, grâce à la centralisation du système, on le voyait peu. Or, cette brutalité ne servit rigoureusement à rien : les méthodes actives ne furent largement utilisées dans les langues vivantes avec quelque efficacité que lorsque, par l'intermédiaire des CPR, les jeunes professeurs suivirent un stage leur permettant de comprendre et d'assimiler ces méthodes. Ce fut l'époque du cours-saucisson dont les stagiaires gardèrent ce qui leur sembla positif dans les conditions réelles d'exercice. La vérité est qu'il existe deux manières de réformer l'enseignement : soit par le haut, en réclamant sur le plan national des moyens précis d'améliorer l'efficacité pédagogique (modification des programmes, matériel, information, etc.); soit par le bas, en réclamant une véritable mutation des esprits, en décidant que c'est aux enseignants eux-mêmes de se réformer et de les y contraindre au besoin en les écrasant. La première manière suppose un système centralisé; la seconde s'appuie sur un système très décentralisé. La première manière exige des crédits; la deuxième manière demande des bons sentiments. La première manière sauvegarde l'indépendance des professeurs et leur accorde une grande liberté dans leur travail; la seconde manière assujettit le professeur aux forces locales et lui tient la laisse courte.

Les partisans de l'École nouvelle n'hésitent pas à proclamer que, certes, les moyens matériels sont nécessaires, mais que, en attendant ces moyens, il est inadmissible de ne rien faire; par conséquent, il faut accomplir bien des réformes sans en avoir les moyens : le bon cœur suppléant aux défaillances des finances publiques. Et l'on va plus loin : puisque les enseignants n'accomplissent pas eux-mêmes, en tant qu'individus, les réformes nécessaires, c'est qu'ils sont incapables du moindre effort; ce sont des êtres vaniteux, égoïstes et bornés; presque une race à part.

J'exagère ? Pas le moins du monde; je suis même plutôt modéré dans mon exposé. Je lis, par exemple, dans les très officiels *Cahiers pédagogiques* d'avril 1966 (no 60) la discussion suivante

- M. Bazin, proviseur du lycée de Talence : “ Parmi les enseignants, l'autosatisfaction est telle qu'on ne souhaite ni formation pédagogique ni recyclage. Une exception, peut-être, pour les mathématiques en ce qui concerne les mathématiques modernes. Mais, à ma connaissance, aucun professeur de lettres, aucun professeur d'histoire... (vives protestations). ”

- M. B. S. : “ Tant mieux s'il y a des protestations. ”

- M. Dreyfus, maître de conférences à l'université de Strasbourg: “ La faculté des Lettres de Strasbourg a proposé un recyclage généralisé à des professeurs d'histoire volontaires, avec les moyens nécessaires. Il y a eu deux demandes pour toute l'académie. ”

- M. B. S. : “ Parce que c'est parti de l'université, non de la base. Le jour où les professeurs éprouveront eux-mêmes le désir de faire quelque chose, ils s'adresseront à des organismes qui leur feront découvrir leurs besoins communautaires. Mais la sensibilisation est difficile, j'en conviens. ”

Viennent ensuite deux ou trois répliques, puis “ suit une discussion sur la place excessive de l'esprit de spécialité dans l'enseignement français; elle se déroule trop loin du magnétophone pour qu'il soit possible d'en reconstituer le détail ”. Textuel! Et ces gens-là se baptisent spécialistes des méthodes audiovisuelles.

Je serais très curieux de connaître les détails du stage dont parle M. Dreyfus, car ils suffisaient peut-être pour ôter à tout professeur l'envie de s'y rendre. Mais la question n'est pas même là. Un stage proposé par-ci par-là, grâce à quelques bonnes volontés ou à la complaisance d'une faculté, n'attirera jamais personne sinon quelques poignées d'enseignants habitués du babillage pédagogique pour peu qu'un grand patron de l'École nouvelle – ils ont leurs bonzes – le préside. Des stages réguliers et suffisamment longs, à dates fixes, avec des programmes précis et diversifiés, gratuits et organisés par l'État, seraient une tout autre chose⁸. Proviseur, M. Bazin sait, mieux que quiconque, que ces stages n'existent pas; mais ce vaniteux personnage est si fier de son rôle, si bien persuadé d'être un des membres de cette élite rare qui a enfin saisi les véritables nécessités d'une pédagogie moderne, qu'il n'hésite pas à renverser le raisonnement, et le voilà qui accuse les enseignants d'autosatisfaction*. Ah, dans mes bras, Trissotin! Rien de tel qu'un ladre pour fustiger l'avarice des autres. Une fois encore, retenons la dureté des excités de l'École nouvelle à l'égard de leurs chers collègues, et ne nous y trompons pas, M. Bazin n'a rien inventé là, n'est pas même original, il répète sottement une “ scie ” qui fait fureur dans les milieux qu'il fréquente. Dans cette discussion, la véritable tête est M. B. S., et non pas M. Bazin avec ses lourds sabots et son gros sac à malice. M. B. S., comme ses compères, ne proteste pas contre l'inexistence des moyens mis à la disposition des enseignants pour perfectionner leurs connaissances pédagogiques et autres, mais souhaite un mouvement “ de la base ”, une “ sensibilisation ”; les organisations alors naîtront ou s'étofferont. Autrement dit, créez vous-mêmes les structures de votre propre renouvellement. On retrouve ici sans peine cet espoir d'une mutation soudaine des esprits, et cette attitude est parfaitement liée à celle qui consiste à défier l'enfant, à croire en un merveilleux changement de l'homme et de la société grâce au dévouement des adultes et à une révolution pédagogique dans l'univers scolaire. Les pédagogues de l'École nouvelle sont donc fort proches des chrétiens; il n'est pas étonnant que leurs différents mouvements et associations en soient truffés.

Est-il utile de répéter – quelles portes ouvertes il faut enfoncer de nos jours! – que selon la manière dont s'effectueront les changements, nous n'obtiendrons ni le même type d'enseignant, ni le même type d'enseignement, ni le même type d'établissement, ni le même type d'élève ? Quand les réformes viennent d'en haut (et je ne veux pas dire par là autoritairement), les enseignants conservent leur cohésion, leur indépendance et leur personnalité propre. Ce sont alors des professionnels accomplissant un travail salarié et capables de s'unir sur le plan national pour des revendications communes. L'élève passe d'un enseignant à l'autre, c'est-à-dire d'un caractère à l'autre – un caractère avec ses préférences, ses choix, ses qualités et ses défauts, sa manière d'utiliser le cadre fixé par le ministère. Dans les futurs établissements, ceux que rêvent de construire nos pédagogues de choc, les choses seront bien différentes; nous en parlerons encore. Et qu'on ne me dise pas que nos professeurs traditionnels sont mauvais ou pires que les autres, ce n'est pas vrai, mais les moyens leur manquent parfois cruellement, et ils ne s'entourent pas d'un nuage de mots pour le dissimuler. Ils valent tout autant que vos hommes de l'École nouvelle et souvent mieux. Vos troupes comptent trop de médiocres qui se gonflent et se rengorgent; l'École nouvelle devient pour ceux-là ce qu'est la patrie ou la race aux ratés de l'extrême droite.

* Ce raisonnement à l'envers a beaucoup été utilisé par les gaullistes à prétentions progressistes. On songe au racisme en l'entendant : même si, les noirs avaient les moyens de s'instruire, ils n'en seraient pas capables; même si les professeurs avaient les moyens de se recycler, ils ne le feraient pas.

Parlons donc des moyens puisque nous en sommes à ce chapitre. Un enseignement sans moyens matériels ne voit pas simplement baisser son degré d'efficacité et son niveau, il change du tout au tout dans sa substance même: L'enseignant qui se débat sans information ni formation dans des classes nombreuses, ne dispose d'aucun équipement, contrôle et oriente dans le vide, n'a plus que deux solutions : ou se désintéresser de son travail et le prendre en grippe, ou y sacrifier tous les moments de sa vie. La chose ne va pas si mal en France, elle ne va pas bien non plus; elle va médiocrement, et les professeurs cèdent rarement à l'une de ces deux tentations. Mais un enseignant qui transforme son métier en ascèse n'est plus qu'un caractère découpé dans une feuille de papier; une société qui invite ses intellectuels salariés à assouvir une vocation et non à remplir une fonction est abominable de fausse vertu, d'hypocrisie et d'idéalisme de quincaillerie; un pays où (enseignant est manipulé, laminé et assujetti aux forces locales, y compris ses pairs, est un repaire de robots. Nous allons réussir à moyen ou long terme un exploit exceptionnel en France: nous allons continuer à manquer des moyens les plus nécessaires et, en même temps, l'enseignant deviendra une marionnette dont le premier représentant de n'importe quoi tirera les ficelles. Car le dévouement des enseignants remplacera les crédits introuvables de même que le travail humain peut remplacer le capital pour augmenter le rendement d'une usine; on ne sort pas de certaines évidences. L'atomisation de l'enseignement secondaire va préparer l'atomisation syndicale; les grèves seront demain plus difficiles qu'hier : le public, à l'intérieur des lycées, verra d'un mauvais oeil l'absence des maîtres, et puis, au lieu de crier comme autrefois: “ des crédits, des locaux, des maîtres ”, il tendra à restreindre les problèmes posés jusqu'à n'en faire plus qu'une affaire municipale promptement réglée si chacun y met du sien.

Décidément, à bas la vocation et le dévouement! Vive la profession et le travail salarié! Les choses sont plus claires ainsi. A l'État de prendre ses responsabilités et de remplir ses charges; si le bon cœur, l'abnégation et les bons sentiments suppléent à ses défaillances, nous nous dirigeons à coup sûr vers une société peu appétissante, et la dégringolade des valeurs intellectuelles et culturelles par rapport aux solides valeurs qui assurent production et commerce rentables s'accroîtra.

Mais nos pédagogues de choc affirment pourtant que le manque de moyens n'est pas l'essentiel, qu'il faut d'abord changer les méthodes et les rapports entre élèves, parents et professeurs, que ces derniers doivent se dépasser eux-mêmes, que leur mouvement doit partir de la base, et que seules -des structures décentralisées permettront la “ révolution pédagogique ”. Enfin – on ne le dit pas, mais c'est très apparent –, ces structures serviront à imposer à certains collègues, qui demeurent de fieffés réactionnaires dans leur travail, le carcan de leurs volontés.

Que désirent donc avec tant de vigueur ces hommes de l'École nouvelle ? Les revendications sont multiples, mais je puis en indiquer une à demi satisfaite aujourd'hui et une autre qui le sera demain, communes finalement à toutes les têtes pensantes de cet univers pédagogique : ces deux revendications s'enchaînent et sont l'aboutissement et le résumé de tous leurs désirs. Je veux parler de la notation et du travail de groupe.

On va donc se débarrasser des notes traumatisantes. Le verbe “ traumatiser ” a été employé si furieusement ces dernières années que je n'ouvrais plus la porte de ma salle de classe qu'avec un frisson d'effroi, m'attendant à trouver le sol jonché de corps sanglants et de débris de cerveaux; mon attente fut chaque fois déçue. La résonance pseudo-scientifique du mot a beaucoup plu : une mauvaise note traumatisante, cela vous a un tout autre effet qu'une mauvaise note désagréable. Je ne nie pas d'ailleurs l'existence du traumatisme dans quelques cas, mais tout système connaîtra ces quelques cas. Freud avait déjà mis en garde le public contre l'utilisation du mot “ traumatisme ” dans un sens non pathologique, car – avait-il précisé – ce sont justement ces traumatismes-là qui forment notre personnalité et leur action est positive. L'emploi des notes soulevait des problèmes et créait des injustices; mais il en est ainsi chaque fois qu'un être humain juge d'autres êtres humains, et il en sera encore ainsi pendant longtemps. Le classement par niveaux connaîtra également ses erreurs et ses faiblesses; elles seront sans doute moins visibles, et on pourra plus facilement baptiser l'échec “ orientation ” et éviter la contestation des élèves. C'est tout. Le climat sécurisant créé par le nouveau système cristallisera bien des injustices et bien des insuffisances. Mais ce n'est pas seulement le

“ traumatisme ” de la note que veulent supprimer les hommes de l'École nouvelle, car, là-dessus, les déclarations sont souvent contradictoires et peu convaincantes. Le docteur Berge nous dit par exemple : “ Je suis contre les notes et les classements. L'émulation peut jouer pour les cinq premiers; les cinq derniers sont inévitablement écrabouillés, les autres s'en fichent. Jusqu'à douze ans environ, l'émulation n'est pas nécessaire. A partir de cet âge-là elle peut être utile, mais à condition qu'elle n'écrase pas définitivement les derniers. L'idéal serait une sorte de match entre équipes et individus de force à peu près voisine; un duel, par exemple, en mathématiques entre deux élèves d'un niveau comparable... ” (le *Nouvel Observateur* du 3 février 1969). En somme, on a voulu supprimer la note parce qu'elle traumatise, d'une part, et, d'autre part, parce que les élèves n'y attachent pas d'importance (ce qui est un mensonge. On pourrait, au contraire, reprocher aux élèves de trop regarder les notes et pas assez les corrections). Autrement dit, pour défendre leurs idées, ces gens-là utilisent tantôt un argument, tantôt l'argument contraire; de telles idées – soutenues par des arguments opposés – s'appellent des idées fixes, et le docteur Berge dispose certainement de mots bien savants pour les cataloguer.

Mais, surtout, la suppression de la notation de 0 à 20 supprime l'odieuse classement individuel. Noter, c'est classer, c'est entretenir un esprit de compétition individuelle condamnable. Simplement situé à un niveau (A, B, C, D ou E, par exemple), l'élève tente de s'améliorer, de passer à un niveau supérieur et non de dépasser un ou des camarades. Il accomplit son effort pour lui-même, enregistre ses propres progrès et régressions et ne se consacre pas à la lutte contre ses pairs; il développe sa personnalité par une patiente conquête de lui-même et non à travers des empoignades desséchantes. Le voilà plus détendu, plus socialisable, plus confiant en lui et dans les autres. Tout cela n'est pas entièrement faux; le classement par niveaux compte réellement certains de ces avantages; seulement, il compte aussi de solides inconvénients. Classé à l'intérieur d'un groupe, l'élève bien souvent s'y complaît; libre à ceux qui croient avoir découvert dans l'enfant un nouveau “ bon sauvage ” de sursauter en lisant ces lignes, la chose est évidente; elle l'est tellement que le docteur Berge reconnaît que ce système défavorise les têtes de classe qui ne cherchent plus à briller mais à se maintenir. Un athlète court plus vite encadré par des adversaires que livré à lui-même; peut-être, relégué trop loin, se découragera-t-il; peut-être cet écart le forcera-t-il à jeter toutes ses forces dans la compétition et parviendra-t-il à en combler une partie. Il en va de même en classe. Les mauvaises notes, dit-on, découragent les élèves; c'est vrai pour certains; d'autres, au contraire, accomplissent un effort supplémentaire là où ils sont faibles, et la note marque mieux la faiblesse, les progrès et les régressions que le niveau. Sans compter qu'on ne parle là que des très mauvaises notes, car obtenir 5 ou être classé E revient au même pour le lycéen, et le “ traumatisme ” demeurerait alors inchangé. En fait, le classement par niveaux est un tassement de la notation et aussi des esprits : il sacrifie l'élève brillant à l'élève faible et celui qui a du caractère à celui qui n'en a point. Si le classement à un niveau inférieur est moins désagréable que la mauvaise note – on ne se sent point seul, atteint individuellement par la flèche d'un jugement – c'est un moins bon baromètre et un moins bon stimulant.

Reste la ridicule comparaison établie par de beaux esprits de la rive gauche entre l'appât de la note et l'appât du gain dans la société capitaliste. Ces deux systèmes me paraissent, au contraire, terriblement opposés, et la contradiction n'a été surmontée jusqu'ici que parce que la bourgeoisie possède plus que les autres classes sociales les moyens de faire réussir ses enfants à l'école. Si les enfants du prolétariat raflaient massivement les premières places à l'école, accepteraient-ils ensuite la dernière dans la société ? En fait, on croit parfois supprimer la compétition capitaliste en supprimant la compétition à l'école; mais ces professeurs et conseillers-là confondent le système capitaliste avec l'idéologie capitaliste du XIX^e siècle (et les structures périmées qu'elle a su conserver), et leur candeur (vraie ou feinte) est navrante. La société néo-capitaliste du XX^e siècle exige en effet les réformes actuellement mises en place et demandées par nos réformateurs; ce ne devrait être un mystère pour personne. Dans *le Pari européen* (éd. Fayard), Michel Drancourt et Louis Armand, ces deux anticonformistes en fer-blanc de la droite moderniste, écrivent : “ Au lieu de continuer d'enseigner par classes, en rassemblant les élèves autour d'un maître et en avançant au rythme de tout le monde (classe a donné classement avec ses avantages mais surtout ses inconvénients si souvent dénoncés), on peut envisager, aujourd'hui, d'utiliser un ordinateur pour éduquer les élèves dès leur

jeunesse, sous une forme très différente. L'ordinateur apprendra à l'élève certaines données et l'élève aura latitude de poser des questions à l'ordinateur après les explications fournies par celui-ci. Mieux encore, l'ordinateur pourra être disposé en contrôle, c'est-à-dire que c'est l'élève qui enseignera l'ordinateur, lequel posera à l'élève des questions venant à l'esprit d'un mauvais élève ou d'un élève à compréhension lente. Le contrôle de la connaissance s'opérera ainsi de la façon la plus simple car la première condition pour enseigner, pour faire comprendre à quelqu'un d'autre, c'est de l'avoir soi-même compris. L'élève qui aura appris le plus vite pourra passer à un autre sujet. On est en train de mettre au point de tels dispositifs qui éliminent la trop grande importance attachée au classement, et leur application donne une bonne image de ce qui peut se passer dans l'avenir. ”

On voit que l'aile moderniste de la droite est résolument favorable au changement de la notation et à la suppression du classement. En effet, le groupement par niveaux est une simple adaptation de l'enseignement aux besoins économiques; ce n'est pas pour rien qu'il rappelle les catégories du *Meilleur des Mondes* de Huxley. Infiniment mieux que la notation de 0 à 20, il permettra de trier le nombre nécessaire de cadres supérieurs, de cadres moyens, d'ouvriers qualifiés, etc., réclamé par l'industrie et le commerce, et les cris de quelques idéalistes qui, au sein de l'École nouvelle, s'écrieront : “ Ce n'est pas cela que nous voulons! ” n'y feront pas grand-chose. Que s'imaginent-ils ? Autrefois, ces gens-là vous disaient : “ 14 par rapport à quoi ? Votre notation est absurde. ” Eh bien, leur raisonnement était logique à condition de l'inscrire dans un certain contexte : les niveaux A, B, C, D, E seront, c'est vrai, construits à partir de quelque chose. Autrefois, le classement créait un esprit de compétition, une rivalité qui armait l'élève pour la lutte au sein de la société capitaliste du XIX^e siècle où l'homme seul, le patron indépendant, le petit entrepreneur servait de modèle, où la concurrence individuelle jouait un rôle essentiel. La société industrielle du XX^e siècle a besoin d'une main-d'œuvre différenciée par plusieurs niveaux et non de lutteurs individualistes. 14 par rapport à quoi ? Question absurde; la notation était relative et supposait l'émulation. B par rapport à quoi ? Mais à l'avenir que vous offrira Dassault ou IBM! Le système entraînera d'ailleurs peu à peu l'élimination ou l'écrasement des disciplines secondaires, des disciplines qui n'intéressent guère les maîtres de l'industrie et du commerce. Autrefois, les gens de l'École nouvelle ricanaient devant le calcul des moyennes; vous additionnez – disaient-ils – des carottes et des navets et vous obtenez un potage imbuvable. Soit. Pourtant, une diversification des séries intelligemment établie, une certaine souplesse dans le choix des options, de nombreuses passerelles, auraient pu rendre le calcul des moyennes parfaitement logique, et les disciplines secondaires, si bas que fût leur coefficient, entraient dans le calcul. C'est-à-dire que le dessin, l'histoire et la géographie, les sciences naturelles, par exemple, pesaient plus ou moins sur le résultat global, mais pesaient. Le défaut du système était de tendre vers un trop grand encyclopédisme et un travail trop lourd puisque l'écart entre élèves comptait, il fallait ajouter aux programmes afin de creuser cet écart; puisque toutes les disciplines jouaient un rôle, tout relâchement dans toute discipline recevait son châtime. On retrouve, là encore, l'idéologie du capitalisme du siècle dernier, celle du petit entrepreneur libre et de la concurrence individuelle âpre.

Par contre, grâce au classement par niveaux, les disciplines non utilisables quotidiennement et couramment par les producteurs et les consommateurs seront rejetées au rang méprisé des arts d'agrément et disparaîtront parfois. Le futur système sera purement utilitariste; les résultats obtenus par l'élève dans les deux ou trois matières principales seront seuls appréciés; aussi, lentement, la situation se dégradera-t-elle dans les autres disciplines : familles, enfants, groupes sociaux, gouvernement, société dans son ensemble et bien des enseignants considéreront que ces arts d'agrément sont futiles, inutiles, une perte d'argent et de temps, et ceux-ci glisseront peu à peu au plus bas de l'échelle implicite des valeurs. Art, histoire, langues anciennes entre autres deviendront des disciplines honorées parfois dans la conversation et méprisées dans les faits; elles le sont déjà à demi. Le classement par niveaux sera une spécialisation insidieuse acceptée par tous parce que invisible, et une spécialisation précoce; il aboutira à une simple mutilation de la culture et de l'homme. Ce sera, certes, un système apaisant, mais l'univers de la publicité est également apaisant; doit-on l'admirer ?

Si l'ancien système de notation est devenu le nez de Cléopâtre, c'est précisément parce que l'on vise un système apaisant qui socialise l'élève. On souhaite, en fait, l'institutionnalisation du travail de groupe. Comme le disait farouchement un collègue, sympathisant du PSU, lors d'une réunion syndicale : “ Le changement de notation doit déboucher sur une révolution. ” Il est vrai que, un peu avant, un autre collègue, gauchiste celui-là, m'avait déclaré : “ L'université bourgeoise va s'écrouler de l'intérieur dans quelques mois. ” Seule la courtoisie m'empêcha de m'écrouler moi-même de rire, ce qui eût été un bon début. Va donc pour la révolution, mais de quelle révolution s'agit-il ? D'une nouvelle révolution industrielle et de ses contraintes ou d'une révolution idéologique ?

Voici ce qu'écrit M. Bernard Courcoul dans les *Cahiers pédagogiques* d'avril 1966 : “ ... Les objectifs de la pédagogie nouvelle consistent à préparer les hommes à prendre en charge leur futur, c'est-à-dire à prendre en charge le changement de la société actuelle selon un projet progressiste ayant pour but de développer la personnalité de chacun et de lui permettre de conquérir sa liberté et sa vérité. ” Voici également le tableau qu'il propose (voir fin du chapitre) .

Ce tableau traîne dans un nombre considérable de revues et de livres rédigés par les disciples de l'École nouvelle. Ces conclusions ont si souvent été répétées comme des vérités premières, que même les plus méfiants à l'égard de l'École nouvelle et de certaines de ses méthodes ont fini par être convaincus de leur exactitude. Ce tableau n'a pourtant rigoureusement aucune valeur scientifique; il est le reflet idéalisé d'un monde de purs esprits au sein d'une société où l'on vit de l'air du temps et où l'Éducation nationale construit ses palais dans les nuages. Ce tableau n'est qu'une interprétation. Proposons-en une autre, plus cruelle, plus logique, moins abstraite (voir le tableau proposé par l'auteur).

Vous n'êtes pas forcés d'aimer mon tableau. Pourtant, je le trouve un rien plus réaliste que le précédent. Il a le mérite, lui, d'expliquer pourquoi tant d'admirateurs des États-Unis, tant d'américanologues, tant d'excellents soutiens de la société néocapitaliste se trouvent au premier rang de la bataille pour la réforme de l'enseignement du second degré telle qu'elle est ébauchée et réclamée; s'ils sont au coude à coude avec les partisans de l'École nouvelle, ce n'est pas parce qu'ils sont tout à coup devenus de farouches révolutionnaires. La partie sur la pédagogie traditionnelle peut être critiquée : celle-ci, bien souvent, ne parvenait pas à atteindre ses buts, c'est exact, mais les moyens lui faisaient cruellement défaut à l'époque de l'enseignement de masse, et, surtout, elle ne cherchait pas à intégrer les esprits à la société. Au contraire de ce qu'affirment nos réformateurs, c'est la pédagogie nouvelle qui sera chargée de ce travail.

Dire que le type d'homme servant de référence à l'enseignement traditionnel est le bourgeois n'est pas entièrement faux, encore faudrait-il ajouter : le bourgeois du XIXe siècle – c'est-à-dire l'homme cultivé à l'époque des masses ignorantes. Mais la pédagogie nouvelle a pour modèle de référence les bourgeois du système néo-capitaliste : les managers et cadres de la production et de la distribution. Ce genre d'argument est d'ailleurs peu convaincant : les modèles de référence dépendent de la société et non de l'école. L'enseignement traditionnel n'est pas non plus l'enseignement figé qu'on se plaît à décrire; il peut tout aussi bien que l'autre assimiler les méthodes actives, mais pas de la même manière ni dans le même contexte. Et puisque nous en sommes aux moyens, remettons à l'endroit, une fois de plus, une proposition admise par tous : c'est l'enseignement traditionnel qui réclame des moyens énormes et non l'autre; il lui faut des maîtres très qualifiés (importance du savoir) et nombreux (encyclopédisme), des classes très légères (rapports socratiques) et des équipements perfectionnés (importance de l'acquis) ainsi qu'un enseignement long (culture gratuite + spécialisation). Au contraire, dans le futur système – et non dans les cerveaux brumeux des maîtres à penser de l'École nouvelle –, les bons sentiments et le dévouement suppléeront aux défaillances de l'État, on formera des caractères plutôt que la connaissance, et l' “ ouverture au monde moderne ” signifiera que les élèves ou leurs maîtres se contenteront de feuilleter quelques revues ou d'enquêter sur la formation professionnelle des huissiers de mairie pour ensuite jacasser derrière un pupitre. L'enseignement traditionnel va mourir et de ce manque de moyens (totalement impossibles à obtenir dans la société actuelle, c'est vrai) et de sa trop grande inadaptation à ce qu'on appelle les nécessités économiques. Sa mort est logique. On pouvait corriger partiellement son inadaptation à l'économie;

on ne l'a pas fait; c'est une faute impardonnable en un temps où l'homme est commandé par ses propres produits. Il paie donc sa faute, son crime. Et dénonçons aussi la contradiction – une contradiction qui prouve la faiblesse des analyses – de ces affirmations selon lesquelles l'enseignement traditionnel d'une part sert l'ordre établi, et d'autre part est inadapté au monde moderne. Quelle confusion règne donc dans ces esprits pour trouver tantôt que la couleur est blanche et tantôt qu'elle est noire ? quel rêve les agite ainsi pour croire que le lycée en changeant va changer le monde, alors que c'est l'inverse ?

Le nouveau système se dirige vers une standardisation des caractères et des goûts à travers la domination du groupe sur l'individu. Habitué à travailler en équipe et à reconnaître loyalement ses moyens et ses limites dans des tâches précises – et cela sans tenir compte du lien invisible entre les hasards sociaux et sa propre personnalité –, l'élève devient un docile exécutant de l'entreprise dans laquelle il trouvera un rang et un pouvoir qui lui sembleront justifiés. Une fois le caractère limé et poli par le groupe, il aspirera au consensus habituel et apaisant au sein de sa classe sociale qui déterminera ses attitudes de producteur et de consommateur. Connaissant les techniques du travail collectif, épris de contacts humains mécaniques, il deviendra un bon producteur et un bon consommateur à l'intérieur des géants industriels et commerciaux. Accoutumé à choisir ses modèles parmi ceux que lui propose son groupe, il consommera les objets que lui indiqueront les milieux dans lesquels il se sera inséré (classe sociale, branche professionnelle, etc.). Pragmatique, il rejettera les idéologies et classera assez bas les intellectuels et leurs oeuvres. Soucieux d'efficacité (n'est-ce point le premier souci d'une équipe au travail ?), il taxera de folle fantaisie tout ce qui ne tendra pas vers une augmentation immédiate et quantitative du Produit Intérieur Brut⁹.

Le lycée de demain va donc fabriquer des professionnels du monde moderne, car vivre dans ce monde devient une profession. Voilà l'avenir de vos futurs élèves, mes maîtres. Mais les élèves, qu'en pensent-ils ?

PÉDAGOGIE	TRADITIONNELLE	NOUVELLE
FINALITES DE REFERENCE -Nature du projet sur la société. - Conception philosophique sur la personne.	- Société: Tradition. Ordre établi. Conservatisme. - Personne : Conformité à un modèle préétabli. Soumission à l'ordre établi.	- Société: Progrès. Systèmes sociaux basés sur la participation et l'égalité des droits. - Personne: Liberté. Initiative, responsabilité. Développement de la personnalité.
Objectifs pédagogiques - Buts que l'on poursuit pour la personne à travers les actions de formation.	- Développer ses connaissances. - Former des personnes bien intégrées dans une société bien établie.	- Développer la personnalité. - Faire acquérir des aptitudes à agir, à prendre en charge le changement conformément à un projet pour la société.
SYSTEME PEDAGOGIQUE <i>I) Principes pédagogiques :</i> <i>II) Contenu :</i> <i>III) Moyens :</i> <i>IV) Institutions :</i> <i>V) Attitudes :</i>	- Assimilation. - Intégration (personnalisation du modèle). - Somme de connaissances classiques permettant à l'élève de ressembler à son modèle. - Référence aux diplômes. - Cours. - Exercices d'application. - Conventions, règlements. - Discipline, sanctions. - Le maître domine l'élève. - L'élève est soumis au maître.	- Autonomie. - Initiative. - Responsabilité. - Activité. - Diversité des connaissances portant sur l'homme, la société. - Méthodes de travail et non encyclopédisme - Travail de groupe. - Exercices suscitant activité et créativité. - Variété des moyens didactiques (audiovisuels, etc.) - Autonomie, participation. - Vers l'autogestion. - Coopération entre maîtres et élèves. - Participation des élèves à la définition des contenus de l'enseignement, au choix des méthodes, au contrôle de la formation.

Tableau proposé par l'École nouvelle.

PÉDAGOGIE	TRADITIONNELLE	NOUVELLE
FINALITES DE REFERENCE -Nature du projet sur la société. - Conception philosophique sur la personne.	- Société: compétition individuelle. Lutte pour la vie. Insouciance de la production globale et de la productivité. - Personne : Individualisme. Recherche de la perfection. Non-conformisme au groupe, quel qu'il soit.	- Société : Coopération. Techniques de production. Dictature des groupes sociaux dans la consommation et le comportement. - Personne : Conformisme aux groupes. Esprit moutonnier. Croyance en l'efficacité des techniques et en l'inutilité des idéologies.
Objectifs pédagogiques - Buts que l'on poursuit pour la personne à travers les actions de formation.	- Développer ses connaissances. - Confronter des idées. - Former des personnes capables de jugement personnel et d'esprit critique.	- Modeler la personnalité au groupe. - Supprimer l'originalité et le caractère. - Maîtrise des techniques au détriment des idées.
SYSTEME PEDAGOGIQUE <i>I) Principes pédagogiques :</i> <i>II) Contenu :</i> <i>III) Moyens :</i> <i>IV) Institutions :</i> <i>V) Attitudes :</i>	- Intégration non automatique. - Choix des modèles (le professeur et les autres élèves ne jouant pas un rôle socialisant). - Somme de connaissances diverses permettant à l'élève de choisir ses modèles. - Référence aux diplômes (examens anonymes = désir de justice, refus du système des clientèles et des filières invisibles). - Cours. - Exercices d'application. Les moyens audio-visuels sont utilisés par tous lorsqu'ils existent, et aussi bien ou mal par les uns que par les autres.	- Intégration automatique au groupe, puis à la société. - Imitation et culte des modèles proposés par le groupe, puis par les groupes auxquels on appartient. - Connaissances rétrécies à ce qui est utile aux consommateurs et aux producteurs modernes. - Techniques de travail utilisables plus tard dans l'industrie et le commerce. - Rejet de la connaissance gratuite. - Mais bavardage superficiel sur des sujets variés = développement de l'infantilisme politique et de la niaiserie morale. - Travail de groupe. - Exercices préparant à la maîtrise des techniques, mais vides d'idées générales. Activité superficielle. - Participation. Démagogie. Féodalités. Démocratie formelle qui habitue les esprits à l'accepter ailleurs. L'enfant-roi: infantilisation de la société. - Le maître est laminé par les utilisateurs de l'établissement (élèves, parents, autorités et féodalités locales). - L'intellectuel est considéré comme une sorte de bon domestique (ou de clown, selon le métier) de la société. - Assurance et autosatisfaction des adolescents. - Conformisme des maîtres et des élèves. - Idéologie du PIB triomphante.

Tableau proposé par l'auteur.

V

“ Le problème des jeunes! Cet éternel tourment, qui depuis des millénaires s'était résolu sans drame de père en fils, explosait finalement. Les journaux, la radio, la télévision, les films y étaient pour quelque chose. On flattait les jeunes, on les plaignait, ils étaient adulés, exaltés, encouragés à s'imposer au monde de n'importe quelle façon. Jusqu'aux vieux qui, apeurés devant ce vaste mouvement des esprits, y participaient pour se créer un alibi, pour faire savoir – mais c'était bien inutile – qu'ils avaient cinquante ou soixante ans, ça oui, mais que leur esprit était encore jeune et qu'ils partageaient les aspirations et les souffrances des nouvelles recrues. Ils se faisaient des illusions. ”

BUZZATI. *Le K*, “ Chasseurs de vieux ”.

Il est toujours commode de promettre de somptueux lendemains lorsqu'on n'a rien à offrir dans le présent. Il est encore plus commode de compter simplement sur une vague régénérescence du monde par la montée d'une nouvelle génération que de s'ingénier à présenter une idéologie et un programme cohérents. La prosternation de nombreux adultes devant la jeunesse a pris la place de la réflexion politique et du militantisme.

Le marxisme, par la dureté de son application, certaines inadaptations au monde actuel et l'implacabilité de sa doctrine et de ses actions, se trouve rejeté par une énorme partie des classes moyennes et par une large fraction de la classe ouvrière.

La gauche réformiste est tantôt inefficace, tantôt inexistante, tantôt trop semblable à la droite, quand elle n'est pas les trois à la fois. L'essentiel de son activité a consisté jusqu'ici à tenter de convaincre le public qu'un gouvernement de gauche augmenterait et améliorerait la production et réaliserait une société mieux équilibrée (investissements publics et privés, travail et loisir, etc.). Le public n'est guère convaincu ni intéressé : le langage reste celui des congrès socialistes d'autrefois, au temps de M. Mollet au pouvoir, et chat échaudé craint l'eau froide; les leaders cultivent le mandarinat et les intrigues byzantines; enfin, on sait bien que la marge de manœuvre est si étroite dans le cadre de la compétition internationale que seule l'explosion de ce cadre pourrait transformer sérieusement la société et les hommes. Or, de cette explosion, les réformistes ne veulent pas.

Les partis chrétiens se sont suicidés. Leur force variait selon une distribution géographique qui tenait du folklore davantage que de la politique pure. Ils drainaient surtout des voix de pauvres, mais leur action coïncidait habituellement avec les désirs de la bourgeoisie; cette ambiguïté-là leur valait d'être des partis stagnants ou en régression et de toute façon impuissants à réellement agir, même superficiellement, sur la société.

Quel parti politique changera donc le monde ?

Dans un pays comme la France, où l'entassement d'archaïsmes, la naissance d'une industrie et d'un commerce modernes, les traditions révolutionnaires et l'image sublimée de pays étrangers puissants et industriellement avancés créent des sentiments confus de piétinement, d'incapacité et de mécontentement profond, la totale impossibilité d'envisager le moindre changement de politique, d'équipe, de rythme dans le progrès ou dans la nature du progrès et dans la formation sociale de l'homme est vivement ressentie par une grande partie du public, y compris certains gaullistes et certains hommes de la droite non gaulliste.

En France, le monde moderne écrase facilement et quotidiennement; par contre, il distribue ses bienfaits avec mesure et très inégalement. Copiant l'Amérique avec des moyens encore faibles, la France n'est plus que la copie d'une copie – l'Amérique qu'elle voudrait être – et ne songe alors qu'à mieux imiter ou condamner l'original. Certains parviennent même à adopter les deux attitudes à la fois : on hurle contre la société de consommation, mais on ne cherche guère qu'à s'y faufiler, et ce n'est pas toujours facile. D'autres, choqués par la grande misère du monde, la cruauté parfois mortelle des inégalités et les régimes de sang et de terreur – les moyens de communication de masse et l'élévation du niveau intellectuel ont joué leur rôle –, veulent honnêtement changer la société et l'homme. Mais avec quel outil politique ? Et quel choix leur est proposé ? La machine sociale semble inexorable et indestructible; elle happe les êtres et les broie à sa convenance. L'Américain gaspille les richesses, l'Hindou meurt de faim dans la rue entre deux tas d'ordures, et la planète continue de tourner. Marcuse a analysé cette froide rationalité de l'irrationnel dans le monde moderne; mais les brillantes analyses de Marcuse ne font que refléter un sentiment largement répandu dans certains milieux, et en particulier parmi les intellectuels.

Que faire donc ? Les réformistes, de droite ou de gauche, ne songent pas à s'attaquer à la machine sociale; ils ne veulent y apporter que quelques retouches. C'est peu lorsqu'il y a tant à faire, et, au pouvoir, ils semblent plus obéir à la machine que la maîtriser. Le marxisme est la seule doctrine cohérente visant à changer totalement l'ordre actuel et à libérer et épanouir l'être humain. Seulement, lorsque ses militants s'emparent des rênes du gouvernement, la force des choses les amène généralement à mettre en place une dictature impitoyable pour lutter contre les résistances intérieures et extérieures; voulant changer l'homme, ils le brisent, et le système répressif finit par devenir partie intégrante et permanente de la doctrine et de l'exercice normal du pouvoir. On reproche aussi, couramment, aux pays communistes d'avoir emprunté d'autres voies que les pays capitalistes mais de courir vers les mêmes buts; un Raymond Aron à droite, un Marcuse à gauche se rejoignent là dans leurs analyses. Du coup, la lutte des classes, à la fois explication et stratégie, pièce essentielle soutenant l'édifice de la théorie et donnant sa rigueur à l'action, est écartée avec horreur, inquiétude ou regret. Mais la disparition d'un tel concept laisse un grand vide; au bout de la lutte des classes se trouvaient l'homme nouveau et une société nouvelle. Le caractère odieux – par ses résultats et les méthodes qu'elle réclame – pour les uns, fascinant – par la clarté, l'universalité de l'explication et l'espoir qu'elle fait naître – pour les autres, de la lutte des classes comme concept politique a jusqu'ici partagé les hommes en deux masses. Division grossière, car les ambiguïtés n'ont pas manqué, et nul parti, par exemple, n'est plus ambigu que le parti socialiste où le concept de la lutte des classes a conservé son double caractère. De même, lorsque le journal *le Monde* accorde sa sympathie aux gauchistes de mai 1968, puis s'indigne de certaines déprédations et de certaines brutalités commises par ces extrémistes ainsi que de leur refus du dialogue, c'est le journal qui est illogique, non les gauchistes. Les journalistes réclament l'espérance sans la lutte; après avoir applaudi ces jeunes gens pour la générosité de leurs vues et feint de ne pas attacher d'importance aux méthodes préconisées, pourtant étroitement liées aux buts eux-mêmes, ils s'emportent contre les méthodes quand elles sont réellement utilisées. Bel exemple de contradiction; ce sont les gauchistes qu'il fallait condamner tout de suite, pas des bribes de leur activité.

Puisque le grand public et la plupart des cadres du pays sont allergiques au concept de la lutte des classes, mais que ce concept était seul à offrir jusqu'ici non seulement une explication totale des méfaits de l'humanité, mais une stratégie cohérente et une espérance dans l'avenir de l'homme et de la société, il suffira de transporter ce concept ailleurs, au niveau non de la société et de l'économie, mais à celui des générations. La lutte des classes – combat sombre, dur et cruel qui suppose une société violente précédant la société apaisante annoncée par Marx – va être remplacée par un conflit des générations où la jeunesse jouera le rôle du prolétariat – classe sociale appelée à transformer le monde. C'est du marxisme pour tonton sentimental; on en frétille d'aise dans ma gauche introuvable et dans ma droite réformiste.

J'avais remarqué, voilà quelques années, l'emploi fréquent des mots “répression, répressif” au détriment du mot “aliénation” dans le vocabulaire des hommes politiques et des journalistes de gauche. C'étaient là peut-être des mots à la mode (on venait de découvrir les sociologues américains), mais cette mode était significative. Ces mots évoquent davantage des fonctions que des

structures, des attitudes modifiables que des caractères permanents, un certain dressage qu'une certaine nature. Dans une démocratie parlementaire, la bonne volonté, sinon de tous du moins d'une majorité, peut atténuer jusqu'à la limite possible le caractère répressif d'une institution; puisque la répression suppose ici l'acceptation passive par la majorité de ce caractère répressif, il suffit d'informer et d'aider à la prise de conscience de la masse pour que disparaisse le défaut – ou l'institution. Bien sûr, le mot “ répressif ” est suffisamment vague pour recouvrir mille réalités, mais le vague de son acception a fait son succès. D'autre part, on retrouve ici le vieil espoir chrétien de changer le monde en demandant à chaque individu de changer. L'information des adultes, étant donné les pressions qui s'exercent sur la presse, la télévision, la radio, etc., n'est guère possible et, de toute manière, les adultes sont trop enfoncés dans leurs habitudes et les délices de l'augmentation régulière de leurs revenus pour entreprendre une action sérieuse et inlassable. La plupart ont passé l'âge des révolutions même paisibles; ils sont trop bien intégrés à la société pour la contester avec sincérité. Préparer les adolescents au refus de la répression et à l'exigence de la justice a une autre efficacité. C'est à leur niveau que peut s'accomplir le grand miracle de la mutation des esprits et de la société. Mieux encore, remplaçant le prolétariat dans la traditionnelle interprétation marxiste, ils assureront le triomphe du socialisme sans brutalité ni violence. Dès lors, le problème se pose en termes d'éducation, de formation et de bonne volonté. Le marxisme se teinte de gentillesse, et la lutte des classes n'est plus que la mise au pilori du Père Fouettard. Bien entendu, le raisonnement est habituellement inconscient; il est pourtant facile à démonter.

Considérer les jeunes comme une classe sociale à part est de plus en plus banal*; l'idée n'est pas toujours formulée, mais elle est présente un peu partout dès que l'on parle de la jeunesse. Le professeur Berge déclare (ouvrage cité): “ ... L'évolution scientifique, technique et industrielle de notre civilisation a fait de l'adolescence une véritable classe sociale caractérisée par une situation où, parvenu à une certaine maturité et impatient d'en donner la preuve, il faut marquer le pas, emmagasiner des connaissances, sans avoir l'occasion ni le droit de s'en servir, bref rester en marge de l'existence économique, civique et politique du pays. ”

Tout cela n'est pas entièrement inexact mais n'est pas entièrement nouveau non plus. Ceux qui ont vécu leur enfance mêlés à la classe ouvrière se souviennent sans doute de la hâte des jeunes à quitter l'école après le certificat d'études primaires et à travailler comme apprentis dans un atelier quelconque. Cette insertion dans la société réelle consacrait pour eux leur admission dans la société adulte, et la discipline de l'atelier était plus volontiers acceptée- que celle de l'école. L'allongement des études maintient plus longtemps le jeune dans l'univers scolaire, c'est-à-dire dans un statut inférieur à celui de l'ouvrier dans son usine (je ne parle pas des conditions d'existence), car son autonomie est niée presque partout, la surveillance de son travail est presque constante, sa soumission aux règles fixées par les adultes est presque totale; en face de lui se trouve sans cesse un adulte responsable du moindre de ses actes. De plus, les jeunes d'aujourd'hui, grâce à l'amélioration du niveau de vie, à une scolarisation plus poussée et à l'école parallèle (télévision, cinéma, radio, etc.) sont plus mûrs que ceux d'il y a trente ou quarante ans. Certains même sont déjà blets; semblables à .des quadragénaires pressés de terminer leur ascension sociale, ils songent surtout à s'équiper pour une escalade rapide et tiennent tout ce qui n'est pas outil immédiatement utilisable pour leur promotion comme étant balançoire et aimable fumisterie dont devrait se débarrasser l'enseignement.

Soit. Mais l'assimilation des jeunes à une classe sociale est un simple tour de passe-passe. D'une part, ces adolescents sont eux-mêmes divisés en classes sociales, et proclamer leur unité sert finalement à masquer cette division ou à la rejeter au second plan. Si les jeunes gens forment une classe sociale, la rédemption peut venir d'eux; s'ils sont eux-mêmes, comme les adultes, partagés en couches sociales différentes, nous retrouvons la lutte des classes, et le nouveau schéma est par terre. D'autre part, ce qui caractérise les adolescents, c'est l'ignorance, la naïveté et la présomption; ou, si l'on préfère, ce qui caractérise l'enfant, c'est l'infantilisme. Évidence bonne à rappeler; de nos jours, M. de La Palice

* “ La jeunesse, nouveau Tiers État ” proclame hardiment le titre d'un ouvrage.

serait pamphlétaire. Les jeunes possèdent d'autres qualités, mais, par définition, ils ne peuvent avoir celles de l'âge mûr. Ici, le raisonnement des idolâtres de la jeunesse boite : on ne peut poser le schéma universel d'un conflit de générations pour remplacer celui de la lutte des classes, car les jeunes se retrouveront un beau jour des hommes mûrs et ne deviennent capables d'agir sur la société qu'une fois perdue leur jeunesse. Le conflit serait donc permanent, irréductible, impossible à résoudre et sans espoir au bout. Fort heureusement vient se greffer au schéma circulaire la porte de sortie de l'éducation : si les jeunes générations sont formées autrement, elles rompent le cercle vicieux du conflit des générations, car, une fois devenus adultes, ces jeunes gens transformeront la société; lutte des classes et conflit des générations s'évanouiront; la société sera enfin harmonieuse, juste, apaisante, et l'homme nouveau naîtra. Ce sont donc les institutions qui modèlent l'esprit des jeunes qu'il faut transformer. A présent, la doctrine est cohérente : I) Les jeunes représentent la classe sociale appelée à sauver le monde et à forger l'homme nouveau. II) Mais les adultes, habitués à un système répressif dont ils sont les bénéficiaires – de malheureux bénéficiaires le plus souvent –, gâtent l'esprit des jeunes et le tordent à leur image. III) Un changement dans l'attitude des adultes vis-à-vis des jeunes, en particulier à l'intérieur des institutions qui forment leur esprit, permettra au monde d'être sauvé par sa jeunesse, à l'adulte de se régénérer, à l'homme nouveau d'apparaître.

Comme, bien entendu, un certain nombre d'adultes ne veulent pas approuver cette sorte d'assujettissement à la jeunesse, ils représentent dans ce nouveau schéma la réaction, le pouvoir répressif et l'autoritarisme malfaisant du passé. Des gens de droite, séduits par cette révolution dans le confort et le néo-conformisme, applaudissent de tout cœur aux hardiesses des idolâtres de la jeunesse ¹⁰; une autre fraction de la droite classique, épouvantée par quelque chose qui ressemble extérieurement si fort à la détestable lutte des classes et au bolchévisme, se préoccupe de casser le mouvement et d'en dénoncer l'aspect révolutionnaire.

C'est la principale institution chargée de la formation des jeunes qui reçoit les plus grosses secousses et subira dans les prochaines années les plus profondes transformations. Les étudiants des universités sont de jeunes adultes qui apprennent un métier et se rendent maîtres d'une spécialité. Or, l'enseignement supérieur, dont la fonction devrait être de former les cadres moyens et supérieurs du pays, était si peu adapté à l'économie, si peu en prise sur les réalités sociales que sa réforme était inéluctable. Nos facultés fabriquaient trop souvent des chômeurs de luxe alors que leur rôle est de servir de moteur au pays. A l'inverse du second degré, l'enseignement supérieur prodiguait des connaissances si spécialisées et si peu en rapport avec les besoins du pays que les jeunes diplômés étaient des spécialistes sans qualification. On peut discuter le mérite de tel ou tel point de la réforme, admirer ou repousser les slogans de tel ou tel mouvement étudiant, espérer ou non que de l'université nouvelle jaillira un homme nouveau, on ne peut discuter la nécessité d'une réforme profonde. Quant à créer un homme nouveau, ce serait s'y prendre bien tard avec une portion bien faible de la jeunesse.

L'enseignement primaire est chargé d'inculquer aux enfants les connaissances élémentaires : la lecture, l'arithmétique, l'orthographe, la grammaire, etc. On peut proposer des méthodes plus actives, une socialisation plus poussée, certaines recettes modifiant l'ambiance de la classe et moulant le caractère d'une certaine manière. Cela ne peut aller bien loin, et surtout le schéma de la nouvelle lutte des générations n'est guère applicable là et est sans beaucoup d'effet. On peut, par contre, réclamer une préparation des élèves à un nouveau type d'établissement secondaire dont l'école primaire n'est que l'antichambre.

Reste donc l'enseignement secondaire. Il est au centre de toute réforme de la société pour les néo-révolutionnaires. Sans sa profonde transformation, rien ne semble possible : l'école primaire prend les élèves trop tôt, l'enseignement supérieur les prend trop tard. Dans les établissements du second degré, la transposition de la lutte des classes s'effectue à merveille ¹¹. A cet enseignement de former les adolescents selon de nouvelles règles permettant aux jeunes de s'épanouir sans système répressif, sans action intempestive des adultes, sans tentation de leur imposer l'image de leurs parents et de leurs maîtres – c'est-à-dire de la société existante. Dans ces établissements, l'activité essentielle devra donc se concentrer sur la formation du caractère et non sur l'acquisition de connaissances, sur l'assimilation d'une morale vraiment humaine et vécue quotidiennement et non sur la distribution

autoritaire d'un savoir, sur l'activité libre de l'élève au sein d'une société égalitaire et non sur l'imitation passive des maîtres passés, présents et à venir. Charmant tableau où se marient avec bonheur intelligence, liberté, culture, justice, démocratie et amour. L'inconvénient – majeur, il est vrai – est que ce tableau n'a aucun lien avec la réalité. On ne peut ainsi former le caractère et se préoccuper beaucoup des connaissances, aussi ces esprits vides puiseront-ils leurs connaissances dans la société; l'enseignement ainsi dispensé sera le reflet exécration d'une société exécration et formera des caractères translucides et normalisés. L'enseignement actuel va peu à peu disparaître et être remplacé par un autre plus flatteur pour la jeunesse et infiniment mieux adapté aux demandes de la société de consommation néo-capitaliste. Voir si, à ce niveau, ce sera un progrès. Qu'importe! Le schéma de la lutte des générations est facilement applicable ici, et le bon cœur de nos admirateurs de la jeunesse bat plus vite. Que de sonnettes a-t-on entendues depuis mai 1968!

Voilà nos lycéens groupés en “ syndicats ”, comme les salariés et les patrons défendant un intérêt de classe. L'affreux Jojo est promu au rang de délégué d'entreprise. Et il ne suffit pas qu'ils aient constitué des syndicats, on exige qu'ils entrent dans le jeu, qu'ils ne se conduisent pas en petits adultes mais en merveilleux pionniers de l'avenir porteurs de qualités exceptionnelles. Peu importe une certaine brutalité. Une certaine violence – qu'on désapprouve d'ailleurs d'un ton raisonnable, mais leur violence n'est-elle pas la conséquence de l'inadmissible incompréhension des adultes ? – témoigne de leur pureté et de leur sincérité. Encore faut-il que cette violence s'exerce dans la spontanéité et que la morale qui sous-tend l'action ne s'enferme pas dans une idéologie partisane. C'est une sorte de morale en l'air qu'on admire, un bourdonnement d'abeilles en colère. On s'extasie devant le slogan : “ Il est interdit d'interdire ”, mais on fait la moue dès qu'un mouvement de lycéens s'articule en une force cohérente à la recherche d'objectifs limités et précis*. Et pourquoi donc ? Parce que ce mouvement, dès lors, calque son organisation, ses buts, son action et son idéologie sur ceux des partis politiques, et – horreur! – le concept de la lutte des classes réapparaît au moins en filigrane : les jeunes gens ne représentent plus une classe sociale nouvelle, mais un simple mouvement de jeunes animé par l'idéologie d'une classe sociale déjà existante. D'un ton pincé, *le Monde* voue à la paralysie et à l'asphyxie l'UNCAL, mouvement encadré surtout par des communistes et des socialistes, qui, nous dit-on, “ s'est donné... une organisation solidement charpentée... mais on chercherait en vain dans les textes présentés une doctrine originale susceptible de rassembler autour d'elle la majorité des lycéens... S'il ne fait aucun doute que le sérieux a prévalu... les orateurs n'ont jamais donné l'impression de pouvoir proposer à la masse des lycéens une doctrine originale et neuve... On peut se demander si le style et les formes d'action choisis correspondent bien à l'état d'esprit des lycéens et sont susceptibles de les “ mobiliser ”.

On remarquera l'insistance du journaliste à répéter le mot “ original ”. Évidemment, si l'action rappelle les luttes du passé et confirme que les jeunes ne sont nullement une nouvelle classe sociale capable de changer le monde, tout est perdu. Heureusement, il reste les autres, tous les autres dont le babil et la puérilité sont très encourageants et qui nous parlent avec une conviction touchante ou avec des fureurs de frustrés du monde nouveau qu'ils construiront, des nouveaux rapports souhaitables avec les adultes, des nouvelles connaissances qu'ils désirent acquérir : adolescents niais ou sentimentaux, jeunes gens en mal d'aventure moderne et valorisante, gauchistes sans gauche, et enfin des garçons et des filles parfaitement raisonnables que tant de flatteurs ont quelquefois fait dérailler. Les marécages des bons sentiments sont la voie du salut; l'action ne doit pas se préoccuper des réalités politiques mais naître spontanément d'une certaine soif de morale; d'où l'aspect bêtifiant de bien des déclarations. Les jeunes ont, paraît-il, montré beaucoup de maturité; pas étonnant, alors, qu'ils aient rencontré bien des adultes qui ont montré, eux, beaucoup d'infantilisme et accompli ainsi la moitié du chemin.

Pour faire coïncider le nouveau schéma de la lutte des classes avec la réalité, le monde des adultes prend la place des détenteurs des moyens de production. Les parents sont substitués aux patrons et les professeurs aux managers des firmes modernes; ces derniers sont donc finalement les véritables patrons. Les cadres supérieurs de l'industrie et du commerce font fonctionner la machine, gouvernent

* Il va sans dire que je désapprouve la création de ces “ syndicats ”, quels qu'ils soient.

employés et ouvriers et donnent son orientation à l'économie; ils sont donc les véritables maîtres de la société et pourraient par un commun accord ou s'ils y étaient contraints la transformer – utopie facile – en un univers socialiste. Les professeurs deviennent dans le schéma juvénile-marxiste ces patrons-là. D'eux dépend la création d'une nouvelle société, apaisante et humaine. D'ailleurs, il est impossible de forcer les parents à modifier leurs attitudes, tandis que le professeur, salarié vulnérable, esprit inquiet et facile à culpabiliser, est une cible autrement plus aisée à atteindre. N'est-ce pas cet animal-là qui nous a donné la peste ? Et puis il tient en main les leviers de la socialisation et de l'éducation de l'enfant. La famille et la société ne sont pas tout; elles disparaissent même très souvent dans le raisonnement, et on ne songe plus qu'à l'enseignement. Assimilé au patronat et à ses séides, accusé d'être le chien de garde d'une société corrompue, le professeur devient le représentant de tout ce qui est mauvais et gêne l'homme. Qu'il change donc son comportement, ses méthodes et ses buts, et l'enfant changera; la société engendrera alors, sans déchirements ni spasmes, un monde nouveau. C'est l'accouchement sans douleur du communisme grâce à la prosternation devant l'enfance.

Responsable du système répressif, non seulement scolaire mais à tous les niveaux de la société, le professeur bénéficie dès lors du vocabulaire réservé jusqu'ici aux patrons de choc et à leurs serviteurs. Certes, ce sont les plus naïfs qui utilisent ce vocabulaire; les plus habiles l'évitent pour ne point, mettre à nu les rouages grossiers du schéma juvénile-marxiste.

Entre deux bouchées de blédine, des élèves du lycée Octave-Gréard (Paris) nous apprennent (*Les lycéens gardent la parole*, éd. Le Seuil) qu'il " faut agir en vue de l'abolition du *droit divin* du professorat " (c'est moi qui souligne). Ou encore, Mariella Righini (*le Nouvel Observateur* du 11 novembre 1968) nous décrit les surveillants d'un lycée dans leur travail; celui-ci " vient tout juste de coller un masque bienveillant sur sa face d'adjudant "; des élèves s'adressent à lui : " avoue que t'es là pour gagner du pognon ". En somme, c'est le salarié qui est mis en accusation, le professeur de droit divin (! ?) et le surveillant-flic appointés au service de la répression – car ce sont des " agents de la répression " (*Le Monde*. Libres opinions du 18 janvier 1969)¹².

Puisqu'il faut briser le système répressif, puisque la jeunesse est la nouvelle classe-messie, il devient urgent de la libérer, de l'affranchir de toute contrainte, et d'abord de celles que lui imposent ses maîtres. Lorsqu'on va jusqu'au bout du raisonnement, le grotesque n'est pas loin. Mais, depuis le mois de mai 1968, le carnaval gauchiste a brouillé les esprits, le ridicule n'est même plus perçu, et toute une fraction de la petite et moyenne bourgeoisie jouit d'une douce émotion au spectacle d'une jeunesse en passe de créer un homme sans chaînes.

Comme cette révolution-là est une révolution spiritualiste sans aucune prise sur des réalités économiques que d'ailleurs elle dédaigne à demi – fi, Monsieur, l'argent ? – et comme elle se repaît aboutissement logique – d'attitudes, de gestes, de signes enfin, les jeunes gens, malgré leur ignorance, leur naïveté et le creux de leur pensée, auront la partie belle. Les signes prennent tant d'importance qu'ils remplacent souvent la chose. Supprimez donc l'estrade du professeur, insupportable symbole de sa domination, s'exclament des chœurs d'élèves d'ailleurs honteusement manipulés par quelques enseignants. J'affirme pourtant que, dans les classes, l'estrade est extrêmement commode pour pouvoir regarder les élèves auxquels on s'adresse, être vu de tous, se remettre en mémoire les visages et les noms dès le début de l'heure, écrire assez haut sur le tableau pour que les élèves du fond de la salle n'aient pas les têtes de leurs camarades pour écran, etc. Mais puisque cette estrade répressive symbolise l'abominable supériorité du professeur, de l'enseignant adulte sur l'élève et qu'il faut la brûler à cause de cela, allons plus loin. Je propose que ne soient plus engagés dans l'enseignement que des professeurs de petite taille, frêles, voire débiles, et à demi idiots; car, enfin, il est inadmissible que l'adulte soit plus grand que l'enfant et qu'il le domine de sa taille, de sa force et de ses connaissances, le traumatisant ainsi en permanence et bloquant la spontanéité de son expression.

Mariella Righini (numéro du *Nouvel Observateur* déjà cité) décrit l'usage du tabac au lycée; c'est un surveillant qui parle : " Avant, ce qui distinguait le jeune pion des élèves, c'était le clope au bec.

Maintenant, on n'a même plus ce privilège... J'ai même repéré des 6e qui essaient de me provoquer avec la cigarette à la bouche... C'est leur façon de marquer qu'ils ont conquis la baraque... ” Et Mariella Righini ajoute : “ On ne s'indigne pas chez les pions, on constate : “ Tout le monde fume dans la cour. C'est plus sain que dans les WC. ” Et voilà; tout l'article est fabriqué de ce tissu-là. Toute la sympathie de la journaliste va à cette atmosphère libertaire rare de pensée où l'enfant passe pour libéré parce qu'il s'arroge le droit de consommer les signes réservés jusqu'ici aux adultes. Le droit au tabac pour tout le second cycle a d'ailleurs été réclamé un peu partout par les lycéens; c'est significatif de la pauvreté de la pensée de ces adolescents plus pressés de s'identifier à des adultes à l'aide de symboles que de modifier la société en profondeur ou de se conduire réellement en adultes. Révolution du signe, révolution du vide, révolution infantile, voilà le triptyque qui devrait toujours être proposé pour décrire la révolution culturelle dans les lycées ¹³.

Jean-Jacques Servan-Schreiber, l'un des leaders de la droite moderniste soucieuse de récupérer le mouvement au profit de son idéologie, réussit un extraordinaire numéro de poujadisme. Dans *l'Express* du 16 décembre -1968, il écrit : “ Dans ce qu'elle a de meilleur, la révolte de mai en France, ou celle qui se déroule ce mois-ci dans les lycées et les universités d'Italie pouvaient traduire, comme d'ailleurs en Allemagne ou en Suède, une prise de conscience, plus rapide ici qu'en Amérique, du sens de la “ révolution culturelle ” qui doit accompagner, puis intégrer, la fulgurante révolution des techniques. Mais là non plus, pour autant que j'en puisse juger, l'Amérique ne nous a pas laissés prendre les devants... Après Princeton, j'ai passé deux soirées avec deux jeunes Américains, de vingt-trois et vingt-six ans, qui viennent de terminer leurs études. Eux-mêmes sont dépassés et ne parviennent pas à répondre aux questions que l'on se pose sur ceux qui, ayant aujourd'hui dix-huit ans, se dressent dans tous les “ campus ” universitaires avec une violence inouïe contre toute tradition et toute hiérarchie. Ils m'ont dit : “ Ils sont bien plus sauvages (*wilder*) que nous l'étions. Et moins encore que les garçons et les filles de quatorze ans. C'est tout ce que l'on peut dire. Ce qu'ils veulent ? On n'en sait rien. Ils veulent se manifester. ” L'évolution psychologique de la jeunesse américaine paraît aussi foudroyante que l'innovation technologique de l'électronique américaine, voilà ce que j'ai aperçu. Ce qui donne de l'espoir. Et un certain vertige. ”

On reste confondu par un tel article. En somme, le simple fait d'être jeune et sauvage (*wild*) vous assure une supériorité sur tout ce qu'on peut imaginer, vous rend admirable. Puisque ces jeunes Américains sont sauvages, ils vont “ intégrer la fulgurante révolution des techniques ” et ne pas laisser l'Europe “ prendre les devants ”; leur “ évolution psychologique ” (entendez cela dans le sens du progrès) est “ foudroyante ”, et cela “ donne de l'espoir ”. J.-J. S.-S. considère que la brutalité des gestes, des déclarations et des conduites se suffit en elle-même pour être matière d'espérance. Le signe n'a plus même besoin du support de la pensée, ne prétend plus même représenter quoi que ce soit; il se substitue à l'intelligence, à la morale, à l'idéologie. Aucun journaliste ni leader politique n'a été jusque-là, mais J.-J. S.-S. est un remarquable démagogue qui sait prendre les trains en marche; adorons la jeunesse et ses accès de colère puisque c'est là le monde de demain, puisque ce sont là les lecteurs et les électeurs d'un futur proche et que la mode leur est favorable. D'ailleurs, le vide idéologique et l'inefficacité de l'action politique ne peuvent que rassurer ce conservateur camouflé. Mieux vaut mille fois l'agression inattendue de jeunes gens contre quelque structure vieillotte, oppressante ou simplement désagréable, contre quelque aspect isolé de la politique gouvernementale, contre quelque personnalité de l'université ou d'ailleurs, que la détermination tranquille et réfléchie du militant d'une organisation progressiste puissante. Vive donc le signe puisqu'il tue l'idéologie et relègue les partis politiques dans le passé. Ces jeunes gens sont finalement très récupérables, et leurs colères peuvent être canalisées vers des objectifs de modernisation du pays.

Traitée comme une classe sociale homogène, encensée par un certain nombre d'adultes, valorisée par les nouvelles structures et les nouveaux rapports dans les établissements scolaires, socialisée et infantilisée par le travail de groupe et les méthodes pédagogiques modernes (exposés, enquêtes, etc.), la jeunesse des lycées de demain sera en effet bien différente de celle d'aujourd'hui. Habités à être pris au sérieux dans leurs goûts, leurs modes et leurs désirs, à considérer le signe comme revêtant une importance extrême surtout quand il est celui de leur propre jeunesse, à obéir aux impératifs des groupes auxquels ils participent et participeront, les adolescents vont réellement contribuer à la

formation d'une nouvelle race d'hommes. Ils prendront garde à consommer les signes que leur classe d'âge et leur classe sociale jugeront bons pour eux : idées, vêtements, journaux, chansons, etc. La jeunesse étant une qualité valorisante, ils en arboreront fièrement les symboles que leur vendront massivement les grandes industries. Consommateurs identiques (mais persuadés chacun de son originalité), ils deviendront des êtres très semblables. Les variations d'un individu à l'autre seront surtout marginales, porteront sur deux ou trois idées, quelques minces différences de goût, la plus ou moins grande intensité des réactions à tel ou tel stimulus. Bien sûr, comme la société ne forme pas un ensemble homogène et demeurera divisée en groupes et sous-groupes divers, ces futurs robots ne seront pas absolument semblables. La coupure entre classes sociales ne disparaîtra pas, mais ses signes les plus évidents, grâce à la production et à la consommation de masse, seront moins immédiatement perceptibles, et, pour ces amoureux du signe, ce sera l'essentiel. Adultes, ils continueront dans le chemin suivi pendant leur jeunesse; ils différeront par des écarts légers, des riens superficiels. L'homme sera enfin semblable à l'homme, et les légères différences seront dues à l'appartenance à divers sous-groupes; elles constitueront pour chacun ce que j'appellerai l'originalité impersonnelle : une certaine façon d'être un peu dissemblable de ses pairs grâce à des détails. On consommera les mêmes modes mais pas des objets absolument identiques; on parlera des mêmes choses, mais pas avec le même timbre de voix; on imitera telle ou telle vedette, mais les vedettes auront chacune une certaine façon de s'habiller, de se maquiller, de sourire. L'originalité impersonnelle sera l'écart toléré par le groupe, et cet écart, fort mince et surveillé en permanence; sera l'essentiel de la personnalité d'un être humain.

Le schéma juvénile-marxiste ne mène nulle part ailleurs que dans cet univers de palais des glaces où l'homme sera le reflet d'un reflet, et d'abord le reflet de sa propre production. A production de masse, homme de masse; autrefois, on préparait l'adolescent à devenir un individu armé pour la lutte en isolé; demain, il faudra le préparer à consommer et produire les mêmes choses que les autres, à calquer son attitude sur celle des autres pour que le groupe ait mêmes désirs, mêmes goûts et surtout mêmes achats, à former avec les groupes dont il dépendra (école, classe d'âge, classe sociale, région géographique, etc.) même clientèle homogène.

L'originalité impersonnelle sera, dans ce contexte, un excellent stimulant de la consommation : elle permettra de démoder les objets avant qu'ils soient usés et créera l'envie d'acheter pour se distinguer dans les limites permises.

Le comportement de l'homme de masse est un comportement infantile précisément parce qu'il se réduit à l'acceptation pure et simple des produits et des idées du moment: il est en quelque sorte le résultat d'un résultat, la mode d'une mode. Mais nul n'est plus sensible à la publicité, plus désireux d'acquiescer des objets-signes, plus soucieux de s'intégrer à son groupe d'âge que l'adolescent. La légèreté de son bagage intellectuel, son avidité à être traité en adulte, son esprit critique peu aiguisé, la minceur de ses connaissances politiques en font une victime facile pour les fabricants et marchands d'objets. Développez sa socialisation et l'ouverture au monde moderne dans les lycées et collèges, et vous obtiendrez simplement des consommateurs plus dociles et mieux dressés. Si le travail en équipe permet d'abord d'apprendre à s'intégrer dans un groupe plutôt que d'apprendre tout court et polit le caractère comme on polit une pièce en usine, l'ouverture aux réalités du moment s'apparente plutôt à une fermeture de l'esprit critique – et de l'esprit critique capable de juger en profondeur.

Il est peut-être nécessaire d'enseigner certains automatismes et certaines connaissances utiles plus tard à l'adulte pour survivre dans un monde complexe et minutieusement organisé, mais ces automatismes et ces connaissances doivent-ils être enseignés au lycée et prendre la place d'une culture stupidement appelée bourgeoise ? Les contingences doivent-elles l'emporter sur les idées générales ? Apprenez, par exemple, systématiquement la conduite de l'automobile et la réparation des moteurs à des jeunes gens; prévoyez le remplacement d'une heure de français ou de géographie par cette leçon-là. Vous obtiendrez sûrement d'excellents résultats : les conducteurs, une fois devenus adultes, seront plus adroits, plus courtois et plus respectueux des règles. Ce sera un immense progrès, avec toutefois quelques petits inconvénients : la voiture sera intégrée à la vie des hommes dès leur

enfance, valorisée par l'enseignement donné au lycée, et ces mêmes hommes seront juste un petit peu plus ignorants en français ou en géographie, car on peut bien se moquer du peu qu'il reste après avoir tant étudié, mais il ne reste rien du tout lorsqu'on n'a point étudié. Vous aurez pourtant socialisé et ouvert au monde moderne l'esprit de vos élèves, et vous serez décrété progressiste. Mais où le progressisme va-t-il donc se nicher de nos jours ?

Souvent, il est bon également de partir d'un problème concret pour aboutir à la découverte, par les adolescents eux-mêmes, d'une idée générale. C'est là une bonne technique, pas toujours facile à utiliser, qui rend l'élève plus actif et assure une démarche logique – on va du simple au complexe et de l'élémentaire au compliqué. Mais lorsque la technique est promue au rang de fin en soi, l'impact sur l'esprit des élèves et sur la société n'est plus le même. Lorsque l'essentiel du travail est basé sur l'enquête, l'exposé et le compte rendu d'élèves, cela signifie que disparaissent presque entièrement la connaissance et le sérieux de l'adulte qualifié au bénéfice du vague de la pensée adolescente : les arguments passe-partout, les analyses floues et superficielles et les conclusions péniblement moralisantes sont le potage et le dessert d'un tel enseignement. Quelques minutes de critique modérée – le professeur n'est pas un ogre, il deviendra même bientôt une vraie brebis – ne changeront rien à la chose. En fait, ce type d'enseignement encourage une affreuse banalité de pensée, et le puérocentrisme qui l'accompagne infantilise toute la société, gamins et adultes. Mais une telle régression est finalement très utile au système industriel moderne

la pauvreté de la pensée, de la connaissance et de l'expression prépare au langage et à l'univers de la publicité, et que cette indigence soit acceptée comme un progrès par rapport au “gavage intellectuel” et à la culture réelle montre que l'on s'apprête à classer définitivement les valeurs de consommation au-dessus des valeurs intellectuelles et à prendre au sérieux les modes et la niaiserie des slogans commerciaux. L'infantilisation de la société grâce au puérocentrisme est également un excellent moteur pour l'économie moderne telle qu'elle est bâtie : avec l'élévation régulière du niveau de vie, le pouvoir d'achat des jeunes augmente continuellement et rapidement; or, traitée comme une classe sociale homogène, la jeunesse est facilement manipulée – car plus sensible que n'importe quel groupe social aux signes, nous l'avons dit –, mais, en plus de cela, c'est une clientèle qui se renouvelle rapidement; c'est donc une clientèle remarquable, la clientèle qui doit servir de modèle aux autres groupes sociaux. Il est naturel que, dans une société de consommation néo-capitaliste, le jeune – ce parfait consommateur – passe au premier rang, et l'hommage rendu à sa personne par le monde des adultes se traduira non seulement en un supplément d'argent pour couvrir des besoins artificiels, mais surtout en une fixation définitive des habitudes acquises dès l'enfance et prônées par la société dans son ensemble : l'enfant, flatté comme consommateur de signes et d'objets, deviendra un adulte soucieux d'objets et de signes. L'adulte s'entêtera, comme il le faisait au meilleur temps de sa vie, à renouveler sans cesse sa consommation. Et puis ne faut-il pas imiter le groupe qui sert de modèle ?

Bref, le juvénilo-marxisme, en proposant de libérer la jeunesse, ne parviendra qu'à la mutiler de l'esprit critique, de la culture non consommable par quantités industrielles, de l'originalité vraie; il infantilise la société et la rendra plus perméable aux slogans de la publicité et plus docile aux manipulations du monde commercial; il socialisera les esprits en les uniformisant et permettra à la fabrication de masse d'agrandir sa clientèle et sa puissance; il assujettira enfin l'homme à sa production dès son enfance.

Bien entendu, ce n'est pas ainsi que raisonnent les prophètes du “si” et “il n'y a qu'à”, mais les réalités économiques et sociales ont un autre poids que leur langage de derviches tourneurs.

Tout cela est bel et bon, mais les professeurs ne sont-ils conscients de rien ?

VI

“ Si l'on en vient maintenant à la catégorie des éducateurs, il ne faudra pas s'étonner qu'elle doive affronter des critiques de la part de ceux qui, préconisant une éducation moins rigide, – de l'image plus que des mots, voudraient que l'école fournisse aux élèves les notions strictement utiles à leur future qualification professionnelle... Bientôt on n'aura plus le moindre intérêt à suivre l'ancienne formation scolaire et universitaire, et la catégorie des enseignants subira une révision nécessaire. ”

ELEMIRE ZOLLA.
L'Éclipse de l'Intellectuel.

Depuis quelque temps, les professeurs “ participent ” dans les lycées et les collèges et, en effet, ils participent très activement à leur propre et lente strangulation. Au mois de mai 1968, le suivisme, parmi les professeurs, fut effrayant; il continue actuellement, avec moins de bonheur, mais il est difficile de brûler bien vite ce qu'on a adoré et de s'accuser brutalement de niaiserie, de candeur et de crédulité. Sous prétexte de briser leurs chaînes, fort légères jusque-là, de nombreux professeurs s'employèrent à en forger de plus lourdes. Séduits par le schéma juvénile-marxiste qui les culpabilise et les écrase, ils se précipitèrent à l'aide des réformateurs les plus décidés. Convaincus que l'enseignement qu'ils prodiguaient n'était pas adapté au monde moderne dont ils se sentaient en quelque sorte coupés, ils rejetèrent la culture pure au bénéfice d'une adaptation des caractères à la société. Ils se déclarèrent révolutionnaires, ou progressistes, ou modernistes d'avant-garde. Ils n'étaient que des Gribouille.

Manipulateurs peu avisés, ils crurent se libérer des contraintes d'une administration centralisée en mettant en place un organisme local qui administrerait le lycée ou, tout au moins, dirigerait une part fort importante de la vie de l'établissement. Ils triomphèrent. Aujourd'hui, en effet, des conseils auxquels participent des professeurs, des lycéens, des parents, l'administration, des “ personnalités intéressées aux activités de l'établissement ”, exercent leurs fonctions “ dans tous les domaines qui intéressent la vie pédagogique, morale, financière de l'établissement ainsi que son rayonnement ”. Autrement dit, le professeur, qui était jusqu'ici fort libre, devra à présent obéir aux décisions d'un conseil qui, comptant dans son sein tous les usagers du cru, l'aura demain au doigt et à l'œil. Est-ce une démocratisation, mot gargarisme des voyants de mai 1968 ? Point du tout. C'est au niveau du pays, de la société tout entière que peut s'effectuer une véritable démocratisation. Les nouvelles structures de l'enseignement secondaire nous promettant féodalisme, autocensure et aplatissement de l'intellectuel et des valeurs qu'il véhicule; mais le tour de prestidigitation qui a consisté à baptiser démocratisation une telle dégradation est encore aujourd'hui applaudi et commenté avec émerveillement. Durant les “ événements ” de mai 1968, des enseignants manipulèrent des collègues – manipulés manipulant qui à leur tour manipulèrent des élèves et se firent aussi parfois manipuler par eux. Je ne retrancherai pas une virgule à ce charabia, il décrit parfaitement la situation. S'imaginant libérés et libérateurs grâce au schéma juvénile-marxiste, les professeurs s'enthousiasmèrent tout à la fois pour une cogestion qui, pensaient-ils, ferait d'eux les véritables arbitres à l'intérieur des lycées et les fondateurs d'une société nouvelle, et pour l'apport original et révolutionnaire de la jeunesse. Certains de devenir les maîtres de leur établissement avec le soutien actif de leurs élèves et des parents, ils ne songèrent pas un instant que la nouvelle organisation qu'ils se proposaient de bâtir les coincerait et les broierait lentement entre les autorités administratives, les autorités locales, les parents d'élèves, les élèves et leurs propres collègues. Ivres de leur puissance pendant un court laps de temps, ils ont goûté les joies de la parfaite autonomie; ils apprendront peu à peu ce qu'il en coûte de choisir des patrons si proches, si multiples, si exigeants. Mieux encore, représentés par quelques-uns de leurs pairs au sein des organismes de décision, les professeurs

seront, comme les militaires, récompensés dans la personne de leurs chefs. En effet, des parcelles de pouvoir seront distribuées à quelques enseignants avides de s'en saisir et de se tailler une réputation locale ou de bénéficier de quelque substantiel avantage. De solides empoignades, mais silencieuses, lentes, invisibles, se dérouleront un peu partout dans l'enseignement secondaire : abattements de service, titres officiels, pouvoir effectif, etc., sont déjà convoités d'un oeil jaloux par l'un et par l'autre, ils le seront encore davantage demain, car la décentralisation et les nouvelles structures et méthodes tendront à supprimer l'égalité des statuts ¹⁴. Car, entendons-nous bien, si j'ai dit que certains enseignants de l'École nouvelle prennent souvent leur dévouement exceptionnel et de tous les instants pour une méthode, cela ne veut pas dire que ces enseignants-là sont nombreux; ils sont la fierté et le drapeau de l'École nouvelle, mais ils ne sont guère qu'une poignée; les autres semblent surtout fort satisfaits d'eux-mêmes, de leur ouverture d'esprit et de leur modernisme qui cloue le bec à leurs collègues – car dans ce pays vieillot qu'est la France, pays du petit bistrot et du bas de laine, l'accusation de ne pas être moderne vous fait perdre votre sang-froid. Si certains vantent tant les avantages de la décentralisation et de la cogestion, c'est qu'ils comptent bien se glisser dans les mécanismes et retirer la récompense de tant de mérite. Et si l'enseignant traditionnel a été tellement brocardé pour sa vanité et sa suffisance par les tenants de l'école nouvelle, permettez que je retourne les traits : le professeur qui souhaite si ardemment la création d'un nouveau type d'établissement, de nouveaux rapports et une nouvelle sorte d'enseignement, souhaite trop souvent institutionnaliser sa propre vanité ¹⁵ ou satisfaire quelque ambition. Il est facile, lorsqu'on est convaincu de sa supériorité sur ses collègues, de rechercher le jugement permanent des usagers du lycée – jugement qui, croit-on, sera valorisant; il est tentant, lorsqu'on s'imagine plus habile que les autres, de pousser à une décentralisation qui assure de nouvelles fonctions, de nouveaux titres, de nouvelles satisfactions matérielles ou d'amour-propre. Les professeurs qui sont animés de tels sentiments ne sont pas les plus nombreux, mais leur nombre n'est pas négligeable et ils ont été à la pointe du combat pour la “modernisation de l'enseignement du second degré”, ils ont assez souvent joué, avec d'autres, un rôle essentiel. Sous une apparente humilité et une feinte modestie, ils sacrifieraient volontiers tous leurs collègues à leur appétit d'hommages et de puissance. Plus que les autres, ils sont capables d'un militantisme sans défaillance pour arriver à leurs fins – souvent dérisoires comparées aux buts généraux proclamés à haute voix. Ils ne sont pas la grande foule, soit, mais ils sont efficaces par leur lent travail de fourmi, leur entêtement à s'insinuer partout où l'on se réunit et où l'on jase sur l'enseignement et par leur volonté de rechercher toujours la désignation comme représentant de quoi que ce soit. Ils ne constituent pas la majorité, soit, mais enfin M. Beau-Nombril et Mme Dents-Longues sont devenus des personnages marquants du mouvement pour la rénovation de l'enseignement secondaire. Ce seront eux qui, demain, avec l'appui de naïfs enseignants, de l'administration centrale, des autorités locales, et finalement de la nation entière, exigeront de leurs collègues un assujettissement total qui liquidera l'indépendance d'esprit et l'indépendance tout court.

D'ailleurs, les dépenses pour l'enseignement ne peuvent atteindre un niveau insupportable – c'est-à-dire, dans le cadre de la société actuelle, un niveau freinant l'expansion économique habituelle –, aussi le surcroît de travail remplacera-t-il l'introuvable surcroît de capital ¹⁶. La chose est tellement évidente que les plus chaleureux sympathisants de l'École nouvelle, s'ils détaillent avec soin toutes les mesures susceptibles de transformer les lycées et collèges, s'enveloppent dans un nuage lorsqu'il est question de gros sous. Cela, affirment-ils, coûtera de l'argent; c'est tout ce qu'on peut tirer d'eux. Eh bien, disons-le, cela ne coûtera pas un centime, sinon peut-être les premières années, et cela grâce aux habitudes acquises ^{*} : on ne peut du jour au lendemain imposer à des salariées un statut qui les assomme; mais l'ordre nouveau s'installera lentement, insidieusement et à peu de frais ¹⁷. Une société se sacrifie rarement dans sa totalité, sauf lorsque sa vie est en jeu dans une guerre qui risque d'aliéner tout le pays; habituellement, elle se sacrifie à travers des institutions, des groupes sociaux et professionnels. On sacrifie les vieux à la productivité, certaines catégories de fonctionnaires au bon fonctionnement de la machine sociale, les travailleurs qui ne disposent que de la force de travail la plus élémentaire et les femmes également, les militaires de carrière au temps des dernières guerres coloniales et les jeunes lorsque ces guerres réclamaient davantage de chair humaine, etc. (la liste n'est

* Bien sûr, les dépenses en faveur de l'enseignement sont appelées à augmenter chaque année, mais cela n'aura rien à voir avec le nouveau système.

pas exhaustive). Très naturellement, la société demandera le sacrifice des enseignants pour des fins élevées qu'elle estimera ne pas avoir les moyens d'atteindre autrement. Et les nouvelles structures, les nouveaux rapports, les nouvelles méthodes et les nouveaux programmes joueront peu à peu en faveur de ce sacrifice, l'imposeront même. Cela n'ira pas sans secousses ni lenteur; bien des tâtonnements et même des reculs se produiront avant d'en arriver là, mais enfin le but est fixé et les premiers moyens sont mis en oeuvre.

Le sacrifice permanent des enseignants sera facilité par l'atomisation de l'enseignement secondaire¹⁸. Si l'on a voulu se débarrasser de l'émulation parmi les élèves, celle-ci va, par contre, trouver un autre champ parmi les professeurs. Au niveau de l'établissement, l'enseignant ne sera plus ce fonctionnaire chargé d'un labeur précis et limité, mais un adulte commis à la formation psychologique, sociale et morale de l'adolescent. Et là, il faut préciser que, contrairement à une croyance commune à beaucoup d'enseignants, le haut niveau culturel des maîtres du second degré n'est pas du tout nécessaire à la bonne marche de la société¹⁹. On peut même supprimer sans aucun risque une bonne partie des disciplines enseignées, car le développement économique dépend de l'organisation de l'enseignement supérieur et non de l'enseignement secondaire, qui peut être très médiocre sans graves inconvénients. La culture est un vain mot pour les thuriféraires de l'idéologie du PIB, car elle ne sert rigoureusement à rien d'immédiatement productif et l'enseignement devrait, selon eux, distribuer une connaissance non plus abstraite, mais socialisant l'élève et l'intégrant aux réalités présentes. Aussi n'est-ce pas sur son savoir et sa capacité à véhiculer des connaissances que le professeur sera demain jugé, mais sur son habileté à jouer un rôle d'adulte apprenant à des adolescents l'art de se comporter dans la société : compréhension des signaux, utilisation des institutions, participation à des tâches collectives, etc.²⁰. A partir de là, les professeurs, enserrés dans un cadre plus étroit, devront faire la preuve de leur sûreté dans ce nouveau labeur de guides sociaux, et une compétition permanente s'établira entre eux pour la désignation des plus qualifiés. Autrefois, le professeur était jugé sur son savoir et sur sa technique de transmission des connaissances par une administration lointaine; demain, il sera, sur place et en permanence, pesé selon son adresse à manier les groupes et son dévouement à la jeunesse. Hier, la vanité universitaire se maintenait au niveau de l'individu et s'arrêtait là – chaque enseignant était convaincu d'être un petit génie; demain, une confrontation permanente devant des juges permanents créera une certaine émulation parmi tous les professeurs quelle que soit la matière enseignée – la transmission des connaissances sera remplacée par l'art des public-relations. Et le professeur surveillera le professeur²¹. Ce système mènera à une escalade démagogique et écrasante pour l'intellectuel salarié. Le travail proprement dit ne sera pas tellement alourdi, mais la présence sera incessante et la vie de l'enseignant sera dévorée par des tâches non pas pénibles mais multiples et contraignantes²². Dans ce nouveau système, les médiocres, les minuscules ambitieux, les malins étriqués triompheront; dans la société telle qu'elle est, c'est le conformisme qui assure les plus brillantes perspectives lorsque votre carrière dépend de juges locaux. Laminé par son travail et peu désireux de conflits – car, justement, le conflit prouverait votre gaucherie dans vos nouvelles attributions –, l'enseignant pratiquera l'autocensure et apprendra à courber l'échine. Risquant sans cesse d'être discuté, il évitera de donner des aliments à ces discussions et adoptera les points de vue et les attitudes les plus conventionnels. Perpétuellement comparé à ses pairs, il essaiera de leur ressembler le plus possible. Adieu la véritable originalité et la fraîcheur intellectuelle. Jugé sur son dévouement et sur ses qualités sociales, il négligera la culture au bénéfice d'une insertion plus poussée dans la société et guettera du coin de l'œil ses collègues pour ne pas se retrouver distancé par eux dans les faveurs du public.

Le laminage du professeur sera quotidien. Dans ces futurs établissements, le maître chahuté ou simplement rabroué avec grossièreté par un élève sera, au fond, le véritable responsable du conflit puisque sa tâche sera de socialiser les élèves, et le jugement des élèves sur leurs maîtres aura une autre importance que celui des maîtres sur les élèves. Les professeurs recevaient et reçoivent encore aujourd'hui une note de "rayonnement"; les débutants rayonnent à 16 ou 17, notes moyennes que des élèves, autrefois, auraient reçues avec enthousiasme et qui donnent une haute idée de la fonction; de misérables larves luisent péniblement derrière leur table à 12 ou 13; des astres vous aveuglent à 19, voire 20. Cette note de lumière n'est, en réalité, qu'une cote d'amour octroyée par l'administration. Certes. Mais, demain, son classique arsenal de punitions vidé par les bonnes âmes de l'École

nouvelle, sévèrement surveillé par les uns et les autres, le professeur se devra de rayonner sans discontinuer : c'est l'autorité de sa personne, son magnétisme propre, ses qualités sociales, bref son rayonnement ²³ qui assurera la discipline ainsi que sa réputation dans l'établissement. Autrefois, le professeur punissait; demain, il illuminera. Le bourreau sera devenu lampadaire. Rayonner plusieurs heures par jour est épuisant et condamne à s'éteindre le reste du temps. Fort heureusement, ce tableau est irréal; ce sont au contraire, nous l'avons vu, les esprits les plus conventionnels et les plus médiocres qui recevront hommages et récompenses. Ce travail de "rayonnement" sera un simple effacement des aspérités du caractère et de l'originalité de la personne. Nous fabriquerons enfin le professeur-objet, produit de masse identique et consommable selon le même mode d'emploi par tous et partout. Enfin la société aura transformé ces éducateurs, ces intellectuels salariés, ces "paresseux qui devraient être aussi répétiteurs et directeurs de promenades" en "bonnes d'enfants à redingotes et à diplômés" (*La Vie quotidienne dans les lycées et collèges au XIX^e siècle*, Paul Gerbod, éd. Hachette). Ce sont même les gauchistes qui réclament plus fort que les autres cette conversion du professeur en objet ²⁴.

Ainsi, non seulement les valeurs intellectuelles et culturelles seront rejetées par les éducateurs eux-mêmes loin derrière la souplesse sociale, l'habileté à jongler avec les mécanismes de la société et la dextérité à manipuler les autres, mais les professeurs seront les victimes consentantes d'un système qu'ils auront été les premiers à exiger. Cela ne signifie pas que l'enseignement des disciplines habituelles disparaîtra ni que les professeurs souffriront davantage dans le nouveau système que dans l'ancien. Simplement, le niveau sera moins élevé, on se préoccupera de techniques beaucoup plus que de contenu, on n'attachera guère d'importance aux matières non fondamentales (sauf spécialisation), et le tout entraînera un appauvrissement de l'esprit critique et de la culture ainsi qu'une sorte d'autospécialisation invisible et rapide. Quant aux professeurs, ils seront autres; voilà tout. Bulles de savon légères, incolores et inodores, soufflées au gré des uns et ballottées par les brises, craignant d'éclater au moindre choc, groupées au plus imperceptible frisson d'air, vous êtes ce qu'ils seront. Les professeurs des établissements de demain seront des esprits dociles, sans vigueur ni relief et aussi semblables entre eux que possible. Leur rôle sera de vanter indirectement une société qui les écrasera, un monde qui les méprisera, un système qui les étouffera. Dans un pays où l'éloge du PIB est tout, l'intellectuel n'est rien de plus que l'écho des cris d'alarme qu'il pousse; il n'y aura plus d'écho puisqu'il n'y aura plus de cris. Enseignant et prônant des valeurs qui précisément repoussent au bas de l'échelle celles qui faisaient jusqu'ici sa force et son prestige, l'enseignant dégringolera au sein de la société. Manipulé par les uns, improductif pour les autres, domestique de la société pour tous, le professeur de nos futurs établissements sera donc bien différent de ce qu'il est aujourd'hui : son caractère aura la minceur du papier à cigarettes, sa personnalité sera celle d'un objet de Prisunic.

La tension entre ce pan de l'université et la société aura alors enfin disparu, et ce sera bien ainsi.

L'intellectuel est un mauvais consommateur; cet esprit rétif refuse de se laisser manipuler par les firmes industrielles et commerciales; il dédaigne les retombées publicitaires de la production de masse et ses réactions sont trop imprévisibles. Il ne suit pas les engouements passagers si nécessaires à la bonne marche de l'industrie moderne, se moque du langage des spécialistes de la vente et se pique d'originalité. Son goût et ses habitudes le portent vers les oeuvres artisanales et sa consommation n'est pas celle qu'attend de l'homme de masse une société industrielle puissante. D'ailleurs, des individus qui passent à lire, admirer et réfléchir un temps qui pourrait être utilisé à consommer de nombreux objets sont une entrave au développement économique. Non seulement l'intellectuel consomme mal – car il est difficile à manipuler et ne permet donc pas une planification sûre et la rationalisation de l'appareil de production –, mais il consomme peu selon les critères de la société moderne – c'est-à-dire qu'il consomme moins que les gens de même statut des objets fabriqués massivement.

Bien entendu, le caractère ainsi décrit est un type pur, idéal, exceptionnel dans le monde réel, mais les intellectuels lui ressemblent tous à des degrés divers ou, si l'on préfère, conservent tous des traits de ce modèle auquel ils se réfèrent volontiers. Et leur choix de ce modèle se retrouvait dans leur enseignement. Ne plaçaient-ils pas en tête la qualité abstraite de l'intelligence ? Ne se flattaient-ils

pas de choisir en tout d'après un certain goût personnel, individuel ? Ne prétendaient-ils pas demeurer des êtres libres, indépendants, dédaigneux des groupes sociaux comme des nécessités économiques et indifférents à leur pression ? Ne proclamaient-ils pas la supériorité de l'étude et du savoir sur l'habileté pratique à utiliser les rouages sociaux ?

L'enseignement nous a présenté jusqu'ici une image du monde renversée; nos réformateurs vont peu à peu remettre cette image à l'endroit, ce sera plus aisé que de changer la société. Il s'agira de donner la primauté à ce qui est bénéfique net et tangible pour la production et pour la consommation de masse et de supprimer tout ce qui leur est insupportable obstacle – c'est-à-dire l'individualisme dans le goût, l'effort et le mode de vie. On a souvent dit que l'enseignement traditionnel favorisait trop la mémoire aux dépens de l'intelligence; cette critique contient une part de vérité : toute institution est vulnérable, car elle se fige en même temps qu'elle se stabilise, et il est donc souhaitable de la réviser et de l'améliorer en permanence. Mais ce qu'on veut dire par là n'est jamais honnêtement exprimé : on veut dire qu'il faut se débarrasser de ce qui est culture pure et non réalité quotidienne, de ce qui est gratuit et ne s'intègre pas immédiatement à la machine à produire et à distribuer, de ce qui est effort de l'intelligence spéculative et de la mémoire et non adresse à manier des leviers ou habileté à s'adapter à la production. Le raisonnement se suit d'ailleurs facilement :

I) L'enseignement traditionnel est trop abstrait, trop loin des réalités modernes. Il s'adresse à l'intelligence et vise à instruire un individu détaché du monde existant. Il s'occupe de l'homme et non des produits industriels que celui-ci fabrique et consomme.

II) Il faut désormais former des caractères coopératifs capables de s'intégrer rapidement dans n'importe quel groupe social et d'y trouver leur place. D'où la nécessité d'un changement des programmes (nouvelle importance accordée aux réalités quotidiennes et délestage de la culture inutilisable dans le circuit production-distribution) et des méthodes (socialisation des enseignants et des enseignés).

L'enseignement nouveau, l'enseignement de demain aura pour but l'adaptation indolore de l'homme à ses produits. Grâce à ce nouveau type d'établissement, le promoteur des ventes ne sera pas seulement un monsieur qui gagne bien davantage qu'un intellectuel salarié, il sera enfin et également le modèle que proposera l'enseignement et le maître de cet enseignement dont il tiendra certains leviers. En un sens, ce sera réellement un progrès puisque la production et la consommation quantitatives y trouveront leur compte : goûts de masse et travail dans les grands ensembles industriels ou commerciaux terminent le voyage pédagogique.

Il fallait, c'est entendu, moderniser certains aspects de l'enseignement, activité vivante donc mouvante, et mieux le faire coïncider avec les nécessités de la vie économique et du pain quotidien. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il n'est pas simplement question de modifier des programmes, de changer des orientations, de créer de nouvelles filières. C'est la nature même de l'enseignement que l'on met en cause et que l'on changera.

Puisque la société a établi une échelle des valeurs qui est le contraire de celle proposée jusqu'ici par l'enseignement, échelle qui est fort utile à son développement économique dans le cadre actuel, puisque les enseignants offrent des modèles qui empêchent la parfaite soumission de l'homme à ses produits, la parfaite intégration des esprits au nouveau système industriel, il suffira, pour remettre les choses en ordre, de livrer directement entre les mains de la société ceux qui enseignent. Jusqu'ici, le professeur disposait d'une trop grande autonomie; demain, enfermé dans son lycée ou son collège, aux ordres des parents d'élèves, des élèves, des collectivités locales et des personnalités du lieu, victime et bourreau de ses pairs qu'il jugera et qui le jugeront, son autonomie perdue, le professeur devra se plier aux décisions les plus aliénantes de la société néo-capitaliste, devra enseigner les vertus les plus étouffantes du nouveau système industriel.

Les gauchistes ont beau hurler que les élèves doivent recevoir un enseignement développant leur intelligence, leur esprit critique, leur curiosité et leurs dons – c'est-à-dire un enseignement plus soucieux de l'homme que des besoins artificiels de la société de consommation –, ils ont aidé plus que quiconque à la mise en place de structures qui vont peu à peu favoriser le mépris de

l'intelligence, la disparition de l'esprit critique, le désintérêt pour tout ce qui n'est pas acte de production de masse ou de consommation de masse. Contrairement à ce que proclament et ont proclamé des nuées de tracts, manifestes et autres motions élaborés par de microscopiques organisations mais votés par d'enthousiastes majorités, la grande foule des parents d'élèves et des élèves réclame un enseignement qui aboutisse à un épais bifteck quotidien et rien de plus; plus épais le bifteck, meilleur l'enseignement, telle pourrait être leur devise, et aucune idée de finalité ne les guide. Tous les sondages le prouvent, et c'est naturel. Ce sont eux qui, peu à peu, vont contrôler l'activité des établissements du second degré au niveau local. On peut leur accorder toute confiance pour bâtir enfin un enseignement coïncidant admirablement avec la société telle qu'elle est et sera.

Et, enfin, le professeur sera transformé en ce maître laminé, en cet enseignant-objet que demande avec énergie une multitude braillarde et disparate qui obéit, sans même s'en douter un seul instant, aux impératifs aveugles de sa propre production.

Il serait grand temps que les professeurs se ressaisissent.

VII

“ ... L'idéologie se situe aujourd'hui dans le processus de production lui-même. ”

H. MARCUSE
L'Homme unidimensionnel.
Éd. de Minuit.

Le lycée unidimensionnel n'est pas encore une réalité et ne fonctionnera pas de façon satisfaisante avant bien des années. Il faudra vaincre de nombreuses résistances avant de parvenir à constituer tous ses rouages, à les ajuster entre eux et à faire tourner l'ensemble à un rythme convenable. Aussi cet essai ne prétend-il pas décrire la situation présente ni une institution achevée; c'est une tendance générale, une orientation globale, un futur presque certain qui sont analysés là. Jamais, bien sûr, le lycée unidimensionnel n'atteindra la perfection que lui suppose cet ouvrage : la vie quotidienne est bourrée de mille contradictions dues au poids du passé et liées aux incertitudes du présent; une société, si large qu'y soit le consensus, si féroce ou pénétrante qu'y soit la répression, connaît toujours des forces divergentes qui la contraignent à altérer plus ou moins sa démarche, surtout lorsque son régime est celui de la démocratie parlementaire où composer avec l'adversaire fait, en principe, partie des règles. Les réalités quotidiennes ne possèdent jamais la pureté des analyses, c'est vrai, et cela permet de nier les analyses quand elles sont désagréables. Demain, des enseignants demeureront convaincus de participer à une oeuvre réellement progressiste alors qu'ils ne feront que prêter leur concours à une entreprise laminant et mutilant l'être humain. Aujourd'hui même, de nombreux professeurs s'imaginent tirer l'enseignement – et donc la société vers des matins radieux alors qu'ils préparent simplement l'adaptation de l'homme aux productions des hommes. Reste la dernière tranche des thuriféraires du nouveau type d'enseignement : le raisonnement du “ il n'y a qu'à ” et du “ mais si ”, raisonnement qui commence généralement par “ mais si tous les professeurs... ”, et se réduit à la vaniteuse croyance que si tous les enseignants étaient comme soi-même tout serait parfait, ou à l'anecdotalisation de l'intelligence incapable de comprendre qu'un système n'est point un recueil de petites histoires, ou encore à un boy-scoutisme misérable du niveau de “ si tous les gars du monde voulaient se donner la main ”.

Mouvements politiques, élèves et professeurs ont souvent agi dans le même sens malgré des motivations bien différentes.

Les modernistes souhaitent un système d'enseignement capable d'améliorer la production quantitative, d'intégrer rapidement l'homme à la société et d'en finir avec la lutte des classes. L'univers qu'ils comptent créer à partir de l'école est réellement apaisant et efficace. Bien entendu, les actes intellectuels sont rejetés au bas de l'échelle, et, au sommet, sont rangés l'acte commercial et ses dérivés. Après tout, on peut préférer le geste de celui qui vend la nature au geste de celui qui l'analyse, ou la décrit, ou la chante. Seulement, si vous apprenez aux adolescents les techniques du vendeur et les recettes de production plutôt que la connaissance gratuite des choses en profondeur, vous obtiendrez un certain type de société, un certain type d'homme, un certain classement des valeurs. Ce choix est d'ailleurs judicieux dans la mesure où, soi-même, on admire sans hésiter la société de consommation de ce type pour la profusion de ses biens, quels qu'ils soient, et où on ne ressent point d'horreur devant les automates humains qui la constituent. Cette société a ses avantages : les robots ignorent la haine et l'agressivité – ce qui a quelque intérêt par les temps qui courent; la richesse ou l'impression de richesse qu'offre la production de masse, même si cette richesse est très mal partagée et très mal utilisée, procure de bien agréables jouissances; enfin, n'est-il pas normal que l'enseignement se conforme de A à Z aux exigences de l'économie sous peine de se perdre dans le vain ornement ? Les modernistes ont donc parfaitement raison d'estimer qu'ils sont des

progressistes : ne veulent-ils pas accomplir, par le moyen du lycée, des progrès dans la socialisation des individus et dans l'économie ? Ne veulent-ils pas débarrasser l'enseignement d'ornements qu'ils jugent inutiles, voire néfastes, pour la production, et que les gauchistes baptisent bourgeois ?

Les chrétiens aussi souhaitent socialiser les individus. La stratégie est nouvelle, mais le but reste le même : institutionnaliser les vertus chrétiennes, changer les âmes, apaiser les esprits, bref, offrir la grâce sur la terre à chaque être humain. L'éducation doit donc passer avant l'enseignement et polir les esprits; l'individu doit obéir de bon cœur au groupe; le groupe doit surveiller gentiment l'individu; le maître doit tout sacrifier à l'enfant. Au lycée de commencer cette tâche et de préparer cette société fraternelle. Mais, ô mon Dieu, comme tous ces petits anges se ressemblent entre eux et comme ils parlent tous en chœur pour réciter les mêmes choses! Ils sont joyeux, mais leur joie a la monotonie de la résignation et du conformisme.

La gauche non communiste, divisée, abandonnée à elle-même, sans cadres, sans journaux, sans troupes et sans buts a fini par se laisser balloter au gré des hasards de l'opposition. Floc! Je descends le long du gulf stream chrétien; hop! Je remonte avec le courant moderniste; plouf! Un petit crochet avec la vague communiste. Le schéma juvénilo-marxiste, cher aux chrétiens, lui a plu; rien ne s'est substitué à ses anciennes doctrines, et ce vide est bien ennuyeux. Aussi la gauche non communiste a-t-elle accueilli avec élan tout ce que les chrétiens et les modernistes lui ont proposé ces derniers temps, en particulier depuis mai 1968, et elle a confondu socialisation et socialisme, boy-scoutisme et collectivisme.

Les communistes, plus marqués qu'ils n'osent l'avouer par leurs échecs de mai 1968 dans les universités – le courant n'a pas été facile à remonter –, ne peuvent guère se risquer à se couper de la gauche et de la jeunesse. Habités au travail fructueux, obscur et incessant du militant, ils pensent trouver dans les nouvelles structures de l'enseignement secondaire un nouveau champ d'action (associations de parents d'élèves, UNCAL, mairies, syndicats, etc.). Enfin, certains communistes voient dans les nouvelles méthodes une ébauche de la société communiste – ébauche qui, croient-ils, ne manquera pas d'influencer les esprits en leur faveur. L'avenir les détrompera.

Les hommes de l'École nouvelle – lorsqu'ils ne sont pas de simples punaises du bénitier pédagogique, des ambitieux aux ailes courtes, ou de vaniteux ratiocineurs – ou bien se classent dans l'une des catégories précédentes, ou bien sont des thuriféraires du schéma juvénilo-marxiste.

Les élèves, flattés d'être tant pris au sérieux et même flattés tout court (laissons de côté les groupuscules extrémistes), inquiets de leur avenir, sont tout à fait d'accord pour que la jeunesse compte comme la plus précieuse des qualités et pour qu'on les chante comme une race nouvelle bien supérieure à l'ancienne; aussi sont-ils prêts à s'organiser de diverses façons ou simplement à se comporter comme une classe à part. Ils satisferont ainsi les uns et les autres : les fervents du schéma juvénilo-marxiste et les adeptes d'une socialisation très poussée.

Les professeurs, enfin, cherchant à échapper à leur situation d'emmurés et aux contradictions de leur condition dans le monde moderne, sont disposés à participer à cette mission neuve : la formation des caractères. Responsables de la socialisation des élèves, ils sont persuadés qu'ils deviendront ainsi les véritables orienteurs et les modèles de la société. Ils ne seront que des outils. Mai 1968 et ses séquelles immédiates les ont saoulés d'illusions: ils ont connu quelque temps la liberté de se donner de nouveaux maîtres, ils n'en savent ni la puissance ni les desseins. L'engrenage les broiera peu à peu.

On peut parler longuement de mille facteurs dont l'addition a provoqué l'éclatement – qui n'en est qu'à ses débuts – de l'enseignement traditionnel et qui se sont combinés – et se combineront – pour construire un nouveau type de lycée, mais un tel éclatement, le bouleversement d'une institution de cette importance ne peuvent s'expliquer par une simple accumulation de hasards.

Dans toutes les directions, l'analyse bute toujours sur le même facteur : le désir de socialiser les adolescents à l'intérieur des lycées et collèges. Il serait bien étrange qu'un sentiment si profondément ressenti par tant de gens et avec tant de soudaineté ne coïncide pas avec quelque changement économique, avec quelque nouvelle nécessité dans la production.

Dans *le Nouvel État industriel* (Gallimard), Galbraith constate que “ les cinq cents plus grandes sociétés produisent plus de la moitié de tous les biens et services disponibles chaque année aux États-Unis ”, qu' “ un délai croissant sépare le commencement de toute tâche de son achèvement ”, que ces délais accrus, l'énormité des capitaux engagés dans l'industrie moderne ainsi que la vaste organisation mise sur pied pour fabriquer et vendre, nécessitent une planification poussée. Tout échec pour ces géants industriels signifierait une crise qui secouerait l'économie tout entière et fragiliserait l'ensemble de l'appareil économique. Aussi n'est-il plus imaginable que le marché refuse un produit préparé de longue date, fabriqué massivement et distribué partout. Le développement économique moderne, la création du nouvel état industriel ont profondément modifié la situation des producteurs et des consommateurs. La vente du produit étant devenue une nécessité non plus pour un seul individu mais pour la collectivité tout entière, cette vente s'adressant non plus à des groupes sociaux restreints mais à la masse des habitants, la manipulation des consommateurs est effectuée par les grandes firmes avec l'approbation unanime du pays et a remplacé l'économie de marché. Et cette manipulation doit être recommandée et aidée par les institutions en place. Préparer le consommateur de masse est un acte d'éducation puisqu'il permet l'essor économique du pays; au contraire, renforcer l'individualisme, en quelque activité que ce soit, est un acte antisocial puisqu'on sabote ainsi les progrès de la production de masse.

La production et la diffusion du produit passe des mains du patron, entrepreneur libre d'autrefois, à celles des managers et de leurs équipes. Les moyens de production restent entre les mains d'individus, mais leur mode de gestion change. Les exigences techniques de l'industrie moderne – complexe et compliquée, aux conditions mouvantes et réclamant, par conséquent, une planification souple et serrée à la fois – font que la décision est prise par des groupes. Le travail en équipe est une des nécessités de l'industrie moderne ²⁵.

Dans les sociétés d'aujourd'hui, l'idéologie régnante est celle du PIB. Quelle que soit l'opinion politique ou la nationalité des gens que vous interrogerez, quel pourcentage d'entre eux, s'ils sont sincères, accepterait de freiner délibérément le progrès de la production de leur pays au profit d'autres buts ? Quel pourcentage accepterait de sacrifier une amélioration du confort des particuliers au bénéfice d'une finalité précise ? N'a-t-on pas parlé de la mort des idéologies ?

Pour parvenir à faire fonctionner de manière satisfaisante le nouvel État industriel, un certain nombre de conditions doivent être remplies : la compétition à l'intérieur des groupes “ doit être réduite au minimum ”, le conditionnement doit s'exercer “ non sur l'individu mais sur la masse ” – c'est-à-dire sur des collectivités homogènes dans leurs goûts et leurs attitudes –, la coopération doit être “ intime et constante ”, etc.

Comme le dit fort justement Galbraith : “ Les éducateurs ont la vanité de vouloir modeler le système d'éducation sur l'image qui a leur préférence. Il peut se faire que leur influence ne soit pas négligeable, mais la décision appartient bel et bien au système économique. Ce que l'éducateur prend pour de la latitude, c'est ordinairement la latitude de se plier aux exigences économiques. ”

Et pour que la société unidimensionnelle – celle où règne l'idéologie du PIB – absorbe sans difficulté ses propres contradictions, il suffit de faire perdre ses autres dimensions à l'adolescent : l'homme ne s'insérera alors que mieux dans la société, et nos pédagogues s'écrieront que c'est là un miracle progressiste.

Dans le lycée unidimensionnel, l'adolescent est, en effet, préparé à sa tâche future d'homme : on lui enseigne à coopérer avec ses pairs, à socialiser ses goûts et ses tendances, à manipuler les autres et à

être manipulé par eux. La compétition et l'individualisme sont bannis. L'ouverture au monde moderne signifie une connaissance plus poussée des mécanismes de production et de distribution ainsi qu'une ignorance plus grande des disciplines peu utiles immédiatement à l'industrie et au commerce. L'adolescent y apprend des techniques qu'il utilisera toute sa vie – dans son travail, mais aussi dans ses loisirs – plutôt qu'un contenu; ces techniques, d'ailleurs, lui seront précieuses, car le monde moderne risque fort d'être bientôt invivable sans elles et les idées générales le rendraient malheureux. Enfin, il sort de là convaincu de la supériorité de ceux qui font manifestement progresser le PIB (n'a-t-il pas surtout retenu sa tâche de producteur et de consommateur ?) sur ceux qui manient les idées (on a omis de lui procurer la culture et les moyens d'expression nécessaires pour qu'il en ait sa part). Les quelques idées qu'il n'a pas oubliées sont courtes et vagues : deux ou trois bribes de discussions, quatre ou cinq exposés rôdent dans sa mémoire. On a bien parlé de tout, mais ce n'était finalement pas grand-chose, et le voilà un homme. Utilitariste, pragmatique, c'est une intelligence solide, c'est-à-dire bornée. Élève, il a subi l'influence des groupes; adulte, il en sera le serviteur complaisant. Adolescent, il a apprécié les analyses superficielles et conformistes des grands et petits problèmes du moment; adulte, il sera sensible aux moyens de communication de masse et à la dépolitisation dans le choix des solutions – dépolitisation qui n'est que l'expression du néo-conservatisme. Enfant, ses idées furent prises au sérieux; adulte, il prendra l'infantilisme au sérieux et sombrera dans une niaiserie politique bien utile au consensus que réclame le nouvel État industriel. Jeune homme, on fa traité en membre d'une classe à part qui devait créer un monde remarquable; adulte, il délaissera les idéologies et toute stratégie politique supposant une finalité précise pour reporter sur la nouvelle génération ses vagues espoirs en une société meilleure. Pendant toute sa jeunesse, il a appris à consommer les signes de sa classe – la classe des jeunes qui, par nature, supprime l'idée de classe sociale; adulte, il consommera les signes de sa classe sociale et des groupes dont il fera partie.

Les “ mais-si-istes ” et les “ n'y-a-qu'à-istes ” jureront que là n'est pas leur but, au contraire; c'est pourtant le lycée qu'ils ont commencé et continueront de construire. Ces malheureux volontaristes croient toujours qu'une institution est une simple addition d'hommes, et ces apothicaires font leurs comptes en retranchant et en ajoutant des bonnes volontés et des bons sentiments.

Les professeurs seront laminés par le système. Ils seront tenus au plus grand conformisme, mais sous l'apparence du renouveau : n'enseigneront-ils pas des techniques nouvelles et n'élargiront-ils pas leur enseignement en picorant dans la vie quotidienne ? Les structures décentralisées, une certaine idée de l'honnêteté intellectuelle et l'inévitable consensus que réclame le lycée, les obligeront à adopter des attitudes prudentes qui videront de sa substance l'étude des “ problèmes ” et habitueront élèves et maîtres au maniement de plates conclusions moralisatrices ou à la recherche de solutions dans le cadre de l'idéologie du PIB. Aidant au triomphe de cette idéologie, le professeur en sera la première victime. On ne lui demandera pas tant de cultiver des intelligences que de tailler sur le bon patron les futurs producteurs, consommateurs et vendeurs. Son travail sera donc moins intense et son enseignement très superficiel; par contre, son temps sera dévoré par ses nouvelles tâches et il connaîtra l'usure plus que la fatigue. Il sera peu à peu relégué assez bas dans l'échelle sociale, car il enseignera lui-même, mais indirectement, à dédaigner les qualités qui sont les siennes propres. Les professeurs, nivelés par leur usure, assujettis à la machine sociale par leur nouveau statut, perdront liberté et originalité d'esprit; et, enfin, l'intellectuel sera rejeté à son véritable rang dans la société moderne : le dernier.

Ce sera un résultat logique. Le nouvel État industriel supprime le marché, la compétition ainsi que l'entrepreneur indépendant; il ne peut vivre que grâce à la planification, à la production, à la vente de masse et à la manipulation du consommateur. Il lui faut donc des clients malléables, de préférence coulés- dans le même moule et ayant mêmes goûts, mêmes désirs, mêmes ambitions – des hommes qui se plaisent avant tout à se rendre et à se sentir identiques : la nouvelle société industrielle se nourrit de ressemblances. Aussi l'intellectuel en est-il l'ennemi exécré : il est difficile à manipuler, et la multiplication de ses attitudes interdirait le bon fonctionnement d'une telle société. Il faut donc surtout éviter qu'il s'impose comme modèle; il faut l'asservir et détruire son influence. L'adolescent, par contre, doit être vanté : n'est-il pas le consommateur parfait ?

Le nouvel État industriel n'est pas encore une réalité précise et achevée, c'est vrai, il se construit en ce moment même. Le marché, l'entrepreneur libre, la concurrence continuent et continueront de coexister avec lui, mais ces facteurs représentent le passé ou la partie la moins dynamique de la société – celle dont l'impact sur les hommes est faible. La France est encore un pays vieillot, mais l'image du pays capitaliste le plus avancé et le plus puissant s'impose à ses yeux; les États-Unis deviennent le modèle à copier, et les retombées les plus déplorables du système américain passent (le truc est constant) pour d'excellentes recettes à copier afin d'atteindre l'efficacité économique de ce pays. On dirait que les esprits des hommes sont aspirés par leur propre futur en tant que producteurs et non guidés par leur vision politique; tout se passe comme si les possibilités de production dans l'avenir et à l'intérieur du système économique tel qu'il se développe poussaient les hommes à créer aveuglément les structures qui leur permettraient de fabriquer et de vendre davantage. L'homme n'est pas seulement prisonnier de ses propres productions, il a aussi vendu son futur à la productivité – le nouvel État industriel devient donc son futur.

Marcuse²⁶ a raison de soutenir que ce type de société résorbe ses propres contradictions et absorbe ses propres opposants. C'est, nous l'avons vu, au nom de principes diamétralement opposés aux règles du nouvel État industriel que nous allons construire des lycées unidimensionnels qui favoriseront ce nouvel État, et, depuis mai 1968, les mots recouvrent trop souvent leurs contraires.

Bien entendu, l'avenir n'est pas aussi sombre qu'un tel tableau peut le laisser croire. En France, les traditions révolutionnaires demeurent fortes et leur empreinte est profonde; aussi, bien des esprits refuseront-ils cette insertion sociale mécanique. Une large clientèle de gauche, actuellement désorientée, peut retrouver dans le cadre d'un nouveau parti dynamisme et force. Le PCF a tenté plusieurs fois une évolution intéressante et reprend lentement parmi les jeunes les positions gagnées par les gauchistes. Les situations acquises, les habitudes ancrées et le statut actuel des enseignants interdiront une transformation rapide et facile dans les lycées et collèges et un assujettissement trop étroit des professeurs. La répartition remarquablement inégale des richesses créées chaque année en France, le poids des archaïsmes et les maladresses de la droite française stimuleront bien des résistances et seront responsables de bien des refus et aussi de bien des émeutes peut-être. L'enseignement supérieur, si spécialisé qu'il soit, encourage la réflexion et finalement la contestation réfléchie – une fois passées les explosions anarchiques; les universités peuvent devenir, à l'intérieur du nouvel État industriel, des îlots de progressisme, même si les progressistes (et non point les gauchistes, qui sont objectivement les alliés de la droite) y demeurent très minoritaires; l'enseignement supérieur s'adresse à des hommes jeunes, non à des enfants et des adolescents. Au niveau de cet enseignement, la spécialisation et l'apprentissage des techniques sont la véritable culture.

Mais tout l'effort de nos réformateurs dans les lycées ne sert et ne servira qu'à essayer de supprimer totalement cette tension entre l'enseignement secondaire et la société qui se dessine et échappe au contrôle de l'homme – le nouvel État industriel. Une tension trop grande – c'était le cas jusqu'ici – finit par casser l'appareil, et le malaise dans l'enseignement secondaire n'a point d'autre explication. Certes, il fallait une réforme portant sur l'orientation, les programmes, les passerelles, les structures d'accueil des non bacheliers et les activités postsecondaires. Il fallait également alléger les classes, former les maîtres et les recycler régulièrement. Seulement, supprimer cette tension, c'est créer l'univers fermé, asphyxiant du nouvel État industriel.

Mais je m'égare, je donne dans la réaction, je n'admire pas nos réformateurs et autres piailleurs de la pédagogie qui, dans leur rage d'autodestruction et leur amour commun et divergent pour le progrès des âmes et du PIB, vont enfin fabriquer cet instrument susceptible d'apaiser l'homme en l'aplatissant : le lycée unidimensionnel²⁷.

NOTES

1. Par contradictions contemporaines, Gallo entend, par exemple, a celles qui opposent le prolétariat au capitalisme ”, mais on peut également trouver ce genre de contradiction dans l'opposition entre la société de consommation et l'individualisme universitaire, (échelle des valeurs de la société industrielle et celle de l'enseignement, la vie scolaire et la vie quotidienne, etc. Dans les établissements du second degré, les contradictions seront résolues par (élimination pure et simple des modèles universitaires admis jusqu'ici, l'adaptation de l'enseignement aux nécessités économiques et sociales et la soumission des maîtres au public des utilisateurs.

2. Cela ne signifie nullement que la gauche doive se désintéresser des progrès de l'économie et de la modernisation de l'appareil, au contraire, car il faut des richesses pour pouvoir les partager. Mais les moyens ne doivent pas primer les fins, et le choix des objectifs passe avant l'accroissement anarchique de la production. Ce qui est mis en évidence ici, c'est l'irrationalité cachée du choix moderniste, l'immense stupidité de l'idéologie du PIB (produit intérieur brut).

3. Annie Kriegel (les Communistes français, éd. du Seuil) : “ L'immaturation qui rend compte de l'échec ne saurait à elle seule rendre compte du gauchisme : il faut y ajouter l'absence de modèle révolutionnaire. ” Et je suis tenté d'ajouter : ainsi que de modèle réformiste, et même de modèle tout court. C'était le vide.

4. Au lycée technique de Vernon, un maître auxiliaire ayant donné à ses élèves de BEP1, âgés de dix-sept à dix-huit ans, ce sujet de français au choix avec deux autres : “ lisez *le Mur* de Sartre et dites ce que vous en pensez ”, directrice, inspecteur d'académie et académie se mêlèrent de l' “ affaire ”; une enquête fut effectuée, et M. Camus – le maître auxiliaire – fut muté. Là-dessus, grève des élèves, intervention de certains parents menaçant de “ casser la figure aux grévistes ”, etc. (voir *le Monde* du 18 janvier 1969 : “ Libres Opinions ”).

Les maîtres auxiliaires représentent environ le quart des enseignants du second degré. Le maître auxiliaire est le véritable sous-prolétaire de l'enseignement : nommé chaque année par le rectorat, il peut toujours être remercié sur-le-champ; il ne possède aucune formation pédagogique et ses diplômes sont quelquefois d'un niveau très satisfaisant, quelquefois d'un niveau très bas.

5. Et G. Friedmann s'exclame (*le Monde* du 12 février 1969) : “ Qui dira aux jeunes, beaucoup mieux que je ne le fais ici, que désormais, en tenant compte des expériences du siècle et dans un monde tel que le nôtre, la seule révolution digne de leur engagement doit être, autant et peut-être encore plus que politique, morale ? ” C'est-à-dire verbale et au niveau des individus, car il ne s'agit pas là de la nécessaire liaison entre l'éthique et les doctrines politiques.

6. Durant les journées de la paroisse universitaire, M. Natanson déclare en substance selon *le Monde* du 10 avril 1968 : “ Si nous ne nous battons pas pour cette liberté (= liberté pédagogique), c'est parce que cela nous paraît plus commode, qu'ainsi est préservée notre autonomie absolue dans nos classes où nous sommes les dieux d'êtres faibles que nous humilions. ” Ce sont là de vieux thèmes chrétiens (dévouement absolu de l'adulte à l'enfant, suppression de l'autonomie de l'enseignant) qui continuent d'être utilisés et que nous retrouverons chez les pédagogues de choc – qui comptent de nombreux chrétiens dans leurs rangs.

7. Dans *le Monde* du 12 septembre 1969, voici que déclare M. Louis Legrand, directeur des recherches de l'Institut pédagogique national : “ Ce qui est certain et ce qui est positif est l'enthousiasme avec lequel les équipes travaillent. Les rapports sont convergents : les maîtres de tous niveaux trouvent une vigueur nouvelle et un intérêt nouveau à leur enseignement. *C'est là aussi un facteur non négligeable mais qui compliquera singulièrement les essais d'évaluation.* ” (*C'est moi qui souligne.*) Les propos, on le voit, sont prudents, mais c'est là un terrain brûlant dans ce milieu.

8. Rappelons que le colloque d'Amiens a été subventionné par le gouvernement, mais que les associations de professeurs qui tentent un recyclage de leurs membres le font à leurs frais du moins en a-t-il toujours été ainsi jusqu'ici. (Les associations “ qui organisent de nombreux stages (comme les associations de professeurs de mathématiques et de physique) ne reçoivent aucune aide financière ”. *Le Monde* du 20 mars 1968, à propos, du colloque d'Amiens.) L'association des professeurs de mathématiques, devant l'impérieuse nécessité d'un recyclage, a accompli un gros effort avec des moyens très modestes, d'où, sans doute, ce petit coup de chapeau. En fait, rigoureusement rien n'est fait pour aider les professeurs – dont la majorité n'ont reçu aucune formation pédagogique – à améliorer leurs connaissances et leur technique.

La calomnie contre les professeurs caractérise les amoureux de l'École nouvelle qui distillent sournoisement bien des mensonges dans leurs articles, conférences et dialogues. La répétition finit par faire passer pour une vérité les plus impudentes sornettes. Un exemple entre mille; on peut lire dans *le Monde* du 6 avril 1969 : “ Les professeurs qui croient aux moyens audiovisuels ne sont pas si nombreux qu'on puisse se payer le luxe de les décourager par des changements de programme. ”

J'ai déjà rencontré des professeurs qui ne savent pas utiliser les moyens audio-visuels (on ne leur a pas appris), des professeurs qui ne peuvent pas les utiliser (ils en sont démunis) et des professeurs qui en veulent *limiter l'utilisation* pour des raisons précises (et, fort heureusement, ils sont là pour freiner les ratiocineurs de l'École nouvelle); mais des professeurs qui ne croient pas aux moyens audio-visuels ? Il y en a, certes, mais ils sont une infime minorité.

9. G. Bonnot, grand admirateur de la pédagogie nouvelle et de l'enseignement aux États-Unis, écrit : “ Il suffirait d'admettre que la culture, ou disons plus modestement l'enseignement, est non pas ce qui sépare et distingue mais ce qui rapproche et aide à vivre. ” (*L'Express* du 15 septembre 1969.) C'est à peu près le raisonnement du leader de la société robotisée et inhumaine du *Meilleur des mondes* de Huxley.

10. Au congrès de la FNEF – syndicat étudiant très marqué à droite –, la commission “ doctrine ” constate (*le Monde* du 6 juillet 1968) “ que la jeunesse était devenue un tout homogène, que les clivages étaient désormais fonction des âges et non des catégories socio-professionnelles ”. Ce tour de passe-passe est très commode et ravit une partie de la droite. Jusqu'à ces derniers temps, seuls les partis fascistes feignaient de croire que la jeunesse était “ un tout homogène ”. A présent, non seulement une partie de la droite, mais plus encore la nouvelle gauche, applaudissent à de telles déclarations. Mais la nouvelle gauche a adopté l'idéologie chrétienne qui fait de l'enfant le régénérateur de la société. Jean Onimus, chrétien militant et professeur à la faculté des Lettres de Nice, écrit : “ Les forces révolutionnaires dans nos pays ne se trouvent plus dans les classes économiques, mais dans des classes d'âge. ”

11. M. Namjan, animateur des CAL, déclare (*le Monde* du 21 novembre 1968) : “ Ce à quoi nous assistons, c'est à l'entrée en masse des scolarisés dans la lutte pour le socialisme. A l'émergence de ce groupe social en mouvement, qui a des revendications (donc des intérêts) spécifiques correspond un nouveau type d'organisation dont on commence à apercevoir la silhouette à travers les CAL. ”

- Dans *le Monde* du 6 février 1968, des professeurs du lycée Lakanal, à Sceaux, réclament le droit de grève pour les élèves à partir de la seconde. Rappels que les potaches sont censés entrer en seconde à... quinze ans.

- Et *le Monde* du 14 février 1969 publie sur trois colonnes un article rédigé par un étudiant en philosophie et qui dit ceci : “ Il faut souligner l'importance d'un phénomène qui, par son ampleur, est nouveau : la “ classe ” des fils de bourgeois, dans une proportion importante, est acquise à l'idéal révolutionnaire... La révolution n'est pas dans les usines, elle est dans l'Université. ” Tous les sondages d'opinion, précisons-le, contredisent cette affirmation.

On a parfois été très loin dans ce genre de rêverie. Trois professeurs écrivent dans *le Nouvel Observateur* du 3 juillet 1968 : “ Si les usines se sont mises en grève, ce n'était pas pour les étudiants... ni pour les salaires... Mais peut-être pour l'Université. ” Et la boucle du délire est bouclée.

12. Et une petite fraction des enseignants approuve. L'université syndicaliste du 14 mai 1969 rapporte qu'un délégué “ lit une motion présentée par l'École émancipée (= tendance à l'intérieur du syndicat)... il conclut que l'enseignant n'est pas un travailleur asservi mais un instrument de la bourgeoisie ”.

13. L'admiration pour l'adolescence a rapidement entraîné l'admiration pour toutes les formes d'infantilisme et – démarche logique – pour toutes les régressions. La drogue est devenue, paraît-il, une sympathique consommation de gauche; l'aliénation du drogué, sa fuite devant les réalités sont devenues une recherche louable d'un monde meilleur et sans entraves. A quand la Joyeuse Ligue des Poivrots Progressistes ? Mais le gros rouge n'est guère apprécié par les révolutionnaires des salles de rédaction et des salons parisiens.

14. La lettre ministérielle adressée au SNES le 28 janvier 1970 est très révélatrice. Dans cette lettre, le ministre de l'Éducation nationale envisage de procéder à des réductions du service d'enseignement en attribuant à chaque établissement du second degré “ un contingent de réductions des services d'enseignement ”. Le partage se ferait à l'intérieur de l'établissement.

15. Voici ce que M. Clavel, ce doux chrétien, ce modeste pénitent, ce philosophe aux yeux baissés pense du travail de ses collègues (*tes Lycéens ont la parole*, éd. du Seuil) : “ Je n'écoute pas aux portes mais je me promène sous la galerie pendant les compositions de philo au lieu de surveiller la composition, alors j'écoute des cours. Ils ne sont pas mauvais, mais prendre des notes là-dessus pendant sept ans, il y a de quoi devenir dingue et complètement abruti. ” Je suppose que l'enseignement de Clavel – le texte vous force à le penser – ne rend ni dingue ni abruti. Clavel, donc, surclasse très nettement ses collègues qui, malgré tout, ne sont pas mauvais. Et si M. Clavel hurle tant avec les jeunes loups, ce n'est pas – croyez-le bien – par hurluberlisme de chrétien progressiste pressé de prendre en marche le wagon des jeunes. Pourtant, il écrivait dans *le Nouvel Observateur* du 7 juin 1967 : “ Il faut être impitoyable déjà vers la fin de la troisième. Il faut être très dur au baccalauréat. Mais la démocratisation ? dira-t-on. Eh bien, parlons-en ! Si c'est la multiplication et l'accroissement des bourses, la gratuité enfin absolue, alors oui ! Si c'est l'accès de tous à tout, à n'importe quoi, seule la bourgeoisie en profite pour encombrer et dévaluer les études... J'expliquerai plus tard pourquoi la suppression du premier bac dans les lettres est une catastrophe nationale sciemment organisée par Georges Pompidou – en cela plus habile que Fortoul en 1852 – pour étrangler la philosophie avec un bas de soie... Des pédagogies deux fois meilleures... Ici, qu'on me permette de répondre qu'un maître existe ou n'existe pas, qu'il a quelque chose ou rien à dire, à donner, que ça passe ou que ça ne passe pas, que toute méthode est générale et abstraite, que tout élève, et même toute classe sont radicalement concrets et singuliers... Comme si le climat familial des élèves riches n'était pas souvent matérialiste et vulgaire, celui des élèves pauvres tendu de ferveur et d'espoir ! Comme si les conversations des humbles avec leurs fils lycéens n'étaient pas exaltées par la soif de culture, celles des riches par l'appétit de jouir ! Je sais ce que j'affirme, par expérience professorale. Je crains que ce prétendu handicap des pauvres et ce bain culturel suréminent des riches ne soient que lieux communs faux et odieux, insulte au peuple et, pour la gauche, une gaffe... ”

Il est vrai que depuis mai 1968, on a fracturé l'Être et que M. Clavel a vu des choses dedans. Ce qui explique son brutal changement de position. Il y a eu beaucoup de petits Clavel en mai 1968.

16. M. Girod de l'Ain écrit (*le Monde* du 25 septembre 1969) : “ Il paraît donc peu réaliste de croire que même avec une situation économique redressée le nombre d'emplois nouveaux accordés à l'éducation nationale puisse continuer à augmenter au rythme si rapide de 1968 et 1969 sans provoquer ces distorsions signalées par Philip Coombs.

Or dans de nombreux domaines, l'éducation nationale ne dispose encore que de moyens insignifiants pour satisfaire les besoins : maternelles encombrées et qui refusent de nombreux enfants, maîtres et locaux en nombre dramatiquement insuffisant pour l'enfance inadaptée, etc. C'est pourquoi il n'est plus possible d'étudier ce délicat problème du “ rendement ” des services éducatifs, qui, à peine abordé en France, fait l'objet de nombreuses discussions et études aux États-Unis, en Grande-Bretagne ou en Union soviétique. ” Un peu plus haut, il dit : “ Il y a certes des dépenses excessives dans certains cas, voire du gaspillage dans un système d'enseignement à faible “ productivité ”, notamment à cause de la brièveté de l'année scolaire et universitaire. ” On voit d'autant mieux d'où doivent venir les sacrifices – que ne voudra pas faire la société globale – que M. Girod de l'Ain écrivait dans *le Monde* du 8 juin 1968 : “ Faut-il rappeler que dans aucun pays du monde les professeurs du second degré n'ont un service aussi faible ? ” Et M. Girod de l'Ain fut chargé, au colloque d'Amiens de mars 1968, de rédiger la première partie des propositions sur la formation des enseignants. M. Girod de l'Ain passe donc pour un spécialiste; il a, en effet, des idées très précises sur l'enseignement et sur les enseignants, des idées qui, c'est vrai, décrivent parfaitement l'avenir – un avenir qu'il appelle de tous ses vœux.

17. Mme S. Citron écrit (*le Monde* du 20 février 1969) : “ La troisième opération... est l'organisation immédiate de la formation permanente et du recyclage des maîtres en exercice. Cette tâche capitale doit être entreprise sans plus attendre. L'insuffisance des crédits doit être dénoncée mais ne saurait être une excuse à la temporisation. ”

- Le docteur Escoffier-Lambiotte déclare dans *le Monde* du 6 février 1969 : “ Les lacunes les plus graves concernent les structures et les méthodes; leur réforme n'exige pas de crédits importants comme vient de le souligner à nouveau le docteur Vermeil. ”

18. C'est même la prétendue nouvelle gauche qui propose souvent – sous prétexte de “ mouvement ” – les solutions les plus féroceusement réactionnaires. Dans *le Nouvel Observateur* du 10 août 1969, Philippe Viannay écrit : “ Rendons la liberté, ou plutôt donnons-la, car ils ne l'ont jamais eue, aux directeurs des établissements : permettons-leur d'exercer leur imagination et leur générosité et même laissons-leur la liberté de gestion et d'embauche dans le cadre d'un budget indicatif et selon de souples normes techniques. ”

Et dans *le Monde* du 6 septembre 1966, M. Jacquenod, proviseur, écrit : “ Il est... regrettable que l'absence d'une marge d'initiative prive le chef d'établissement de tout moyen de récompenser efficacement les maîtres de valeur... Ne peut-on imaginer qu'un chef d'établissement puisse accorder, sous contrôle, une prime d'assiduité à ceux qui ont résisté à toutes les tentations de l'absentéisme ? J'imagine – peut-être n'est-ce que paradoxe – qu'en attribuant un treizième mois de traitement sur lequel on retiendrait toute journée d'absence, quel que soit le motif, l'administration ferait très vite l'économie d'innombrables heures de suppléance : bien des fonctionnaires ne renonceraient pas à faire leur classe pour une légère indisposition, et la continuité ainsi que la qualité de l'enseignement en seraient améliorées. ”

Tous boîtes à soupe! Ce slogan, dans certains milieux de gauche, semble être le dernier mot en matière d'enseignement.

19. Dans *le Nouvel Observateur*, Évelyne Sullerot rappelle des évidences un peu trop souvent oubliées (courrier des lecteurs) : “ Nous sommes tellement obnubilés par la réussite américaine que nous en excipons que les Américains ont un enseignement hors pair. Non. Il n'y a pas *parallélisme entre réussite économique et investissement humain* ” (c'est moi qui souligne). C'est dur à avaler pour nous, socialistes, mais c'est ainsi. L'enseignement américain, ce sont des universités prestigieuses et un lamentable marécage. Les Américains qui font marcher la machine économique ont été élevés dans des écoles déplorables, dont le niveau ne vaut pas celui des écoles allemandes, russes, françaises, italiennes. Il y a, par exemple, aux États-Unis, 2,3 millions de femmes qui n'ont pas fait plus de trois ans de scolarité en tout. ”

20. Rapport de la commission chargée, au colloque d'Amiens de 1968, d'élaborer des propositions sur la formation des enseignants : “ La fonction d'éducateur et d'animateur va prendre une place croissante dans la mission des enseignants, tandis que la fonction traditionnelle de transmission de connaissances ne sera plus prééminente. ”

- F. Gaussen (“ La Crise de l'enseignement secondaire ”, *le Monde* du 15 mars 1969) écrit : “ Dans le lycée moderne, la tâche de transmission du savoir – la seule pour laquelle les maîtres soient formés et les établissements conçus – deviendra sinon secondaire du moins un exercice parmi d'autres. Elle devra s'intégrer dans un ensemble d'activités ayant pour fonction de développer l'imagination et l'esprit créatif, de faciliter la compréhension et la maîtrise de l'environnement social et intellectuel et d'assurer l'équilibre personnel. ” Les mots “ imagination ” et “ esprit créatif ” sont déplacés ici; lisez plutôt “ qualités de producteur et de consommateur ”. Bien entendu, un fonctionnaire assurant l'éducation sociale des masses et non la transmission des connaissances, et cela dans des structures décentralisées et vigilantes, ne pourra dispenser que la plus conventionnelle des éducations : les sociétés ne pratiquent pas le suicide et ne paient pas pour qu'on les détruise, pas même pour qu'on les réforme.

Un peu plus haut, F. Gaussen dit : “ S'il est vrai que l'enseignement ne peut plus être “ centré sur les connaissances ” à une époque où celles-ci évoluent à un rythme très rapide mais doit être “ centré sur l'enfant ” pour lui permettre d'acquérir la plastique nécessaire, l'ensemble du système de formation des maîtres est entièrement à revoir. ” C'est bien le futur producteur et consommateur qu'il s'agit de préparer. L'homme unidimensionnel apparaît ici en filigrane. Le système d'enseignement doit s'adapter totalement à l'économie, en être le serviteur muet et inconditionnel. Curieuse finalité.

21. Voilà comment Guy Herzlich rend compte du congrès du SGEN, syndicat affilié à la CFDT et qui, malgré la laïcisation de l'étiquette, conserve son idéologie chrétienne intacte, idéologie qui est celle, ne l'oublions pas, de la plupart des rédacteurs du journal *le Monde* : “ Pour M. Prost, le “ verrou ” est constitué par le maintien d'un système éducatif “ hiérarchique et centralisé ”. “ On ne peut engager les enseignants à une action pédagogique, a-t-il dit, et les laisser dans une organisation bureaucratique. ” ... Un système décentralisé favorise, au contraire, les possibilités d'innovation. *Il implique que l'on renonce à la notation et à l'inspection traditionnelle des enseignants, remplacées par la “ pression ” des autres enseignants de l'établissement.* ” (*Le Monde*, du 27 mars 1970. C'est moi qui souligne.)

22. La transformation des établissements secondaires en usines à former l'animal social de demain selon le cadre en place aujourd'hui réclame ce laminage, mais celui-ci ne sera possible que si le professeur passe ses journées au lycée, ainsi : I) Il sera amené à s'intéresser davantage aux relations sociales dans l'établissement et moins à l'amélioration de sa culture. II) Ses cours seront légers, et, du coup, il donnera davantage la parole aux élèves; le contenu aura alors moins d'importance que la technique d'insertion sociale – ce qui est le but recherché. III) Il perdra autonomie et liberté, sera intégré dans un groupe et enfin manipulé et manipulant.

- Les congressistes de la Fédération des Cercles de Recherche et d'Action Pédagogique (CRAP) “ ont souligné les inadaptations du système actuel qui fixe les obligations du service des professeurs à un nombre fixe d'heures de classe en fonction uniquement de la catégorie à laquelle ils appartiennent... Ils ont demandé “ une révision totale du service d'enseignement ”... Il s'agit, affirmait un professeur, de concevoir notre travail autrement. Nous n'avons pas à demander des décharges de service, mais à répartir de façon différente nos quarante heures ”. (*Le Monde* du 18 novembre 1968.)

- Edgar Faure déclare (*Le Monde* du 23 mars 1969) : “ Le service des professeurs ne peut donc plus s'apprécier en horaires d'enseignement. De ce fait, toutes les normes anciennes devront être révisées. ” Signalons que ce personnage promettait à peu près dans le même temps aux enseignants de diminuer leur service d'une heure (première étape d'un alignement sur les agrégés de toutes les catégories).

- Mme S. Citron, professeur au lycée d'Enghien et prêtresse du réformisme, écrit dans *le Monde* du 20 février 1969 : “ Le ministère doit enfin se pencher d'urgence sur un problème clef : “ La notion du service de l'enseignant est l'une des premières choses sur quoi l'on bute lorsqu'on recherche les conditions du “ changement ”, écrit un proviseur... Il n'est plus possible de concevoir le service de l'enseignant comme une simple addition d'“ heures de classe ”... cette conception restreinte du service n'a plus aucun sens si l'on veut développer une pédagogie de groupe, intégrer les relations humaines dans la vie d'un établissement scolaire, promouvoir la transformation de l'enseignant en animateur. Le service de l'enseignant devra être évalué en *heures de présence* dans l'établissement sous des formes diverses (participation à la classe, travail en équipe, contacts et animation, travail personnel)... la grande masse des enseignants, à la base, est consciente de la nécessité urgente de cette redéfinition. ” La dernière phrase est un de ces francs mensonges qu'utilisent volontiers les marchands de propagande : persuadez les gens que tout le monde pense blanc – même si c'est faux – et tout le monde pensera blanc. La réalité est l'inverse, mais Mme Citron connaît les techniques de manipulation.

- F. Gaussen (*le Monde* du 15 mars 1969) écrit : “ ... La nature de la tâche éducative étant modifiée, la conception même du “ service ” des enseignants doit évoluer. Celui-ci est calculé en fonction des heures d'enseignement, système qui correspond à la pratique de la pédagogie traditionnelle. On ne saurait plus prétendre que le rôle du professeur se limite à ses cours proprement dits. Pour connaître l'enfant (c'est-à-dire pour que son enseignement soit véritablement efficace) il doit l'observer dans des situations pédagogiques diverses, donc participer davantage à la vie de l'établissement. Une définition nouvelle de ses obligations professionnelles et de son mode de rémunération doit être trouvée. Il semblerait naturel d'exiger une plus grande présence des enseignants dans l'établissement en leur assurant des traitements plus conformes à leur statut social et à leur niveau de qualification. ” La dernière proposition – c'est une

évidence – est un vœu pieux destiné à dorer la pilule. De même, il ne s'agit pas d'enseignement “ efficace ” mais d'enseignement différent, le mot “ efficace ” est là pour charmer l'esprit; d'ailleurs, Gaussien dit que “ la nature de la tâche éducative ” doit être modifiée et que cela entraîne un autre système de “ service ” des professeurs. Ce n'est pas d'efficacité dans la transmission des connaissances qu'il s'agit.

C'est dans la question du service des enseignants que les tenants du lycée unidimensionnel trouveront le plus rude obstacle; ils le franchiront avec peine. Seuls des faits nouveaux (par exemple, des troubles dans les établissements -troubles qu'espèrent secrètement bien des modernistes) permettront de modifier en profondeur tout l'enseignement. La multiplication des, réunions – depuis mai 1968, les enseignants souffrent de réunionnisme – n'a pas eu tous les effets espérés. D'autres moyens seront sans doute mis en oeuvre dans l'avenir : création d'un nouveau cadre d'enseignants, de fonctions nouvelles, de travaux supplémentaires agrémentés de primes, etc. Une décentralisation plus poussée aidera à obliger l'enseignant à cette présence constante et laminante dans l'établissement : le public tient les enseignants pour de grands paresseux.

23. M. Jacques Ardoing, maître assistant à la faculté de Droit et des Sciences économiques de Bordeaux écrit dans *le Monde* du 6 février 1968 : “ Le fond du problème est peut-être que les adultes, les éducateurs, les enseignants, les responsables politiques en place, doivent apprendre à se faire respecter autrement que par la “ supériorité de nature ” qu'ils s'attribuaient ou que leur statut leur conférait dans le passé. C'est seulement par l'estime née du rayonnement (c'est moi qui souligne) d'une plus grande expérience et d'une certaine sagesse qu'ils réaliseront un encouragement à l'initiative qui ne soit pas un laissez-faire. ”

24. Georges Suffert écrit (*l'Express* du 24 juillet 1967) : a La France reste une société régentée par le diplôme et par un enseignement qui a pour but, noble, d'inculquer des valeurs n, non de fournir des outils. Le professeur est vénéré ou chahuté – manifestations inconnues aux États-Unis. Ni maître à penser ni pion, *c'est un fournisseur.* ” (C'est moi qui souligne.)

Et on trouve dans *Ce n'est qu'un début* (Éditions et publications premières) : “ Le concept de *pouvoir étudiant* porte à son point extrême la prise en charge par les étudiants de leur destin universitaire. L'enseignement supérieur, dans cette perspective, doit être jugé par la collectivité étudiante. Les enseignants ne sont plus qu'un moyen, mis à la disposition de cette collectivité pour lui permettre de s'assurer sa formation, au même titre que les installations ou les équipements. ” Une fois de plus, gauchistes et modernistes se rejoignent.

25. A la conférence générale de l'UNESCO, M. Edgar Faure s'écrie : “ L'esprit et le travail d'équipe sont devenus les conditions du progrès. ” Mais de quel progrès s'agit-il ?

26. Dans les ouvrages de Marcuse, la partie critique est toujours remarquable, et il sera difficile à la gauche de ne pas en tenir compte dans l'avenir; par contre, dès qu'on demande au philosophe quelles solutions politiques précises il propose, quelle stratégie et quels moyens, il n'est plus qu'esquives, dérobades et silence (voir à ce sujet *la Fin de l'utopie*, éd. du Seuil). Son anarchisme est le contraire d'une solution, il ne mène qu'au fascisme ou à l'impuissance. Mais Marcuse n'est pas un parti politique, et l'erreur est de s'adresser à lui comme s'il était tel. Cette lacune n'ôte rien à la valeur de son oeuvre.

27. Bien entendu, cet essai peut être présenté comme un tissu d'idées négatives, il se contente pourtant de décrire les réalités de demain en analysant les événements du présent et du proche passé. L'analyse aurait-elle gagné à être plus modérée ? Je ne le pense pas, et pourquoi faudrait-il épargner ceux qui poussent les grenouilles à réclamer un roi, qui truquent le sens des mots et manipulent les masses ?

J'ai souvent dit que la réforme – nécessaire – de l'Éducation nationale devait être simple – ce qui ne signifie pas facile à appliquer – et, hélas, coûteuse. Il fallait : I) Assurer une culture générale commune à tous les enfants jusqu'à un certain âge. Cette culture générale se serait fort peu soucieuse des techniques du futur producteur et consommateur et de l'insertion sociale. II) Par contre, créer des structures d'accueil pour les activités parascolaires et post-scolaires qui, elles, auraient appris aux jeunes l'emploi des mécanismes sociaux et auraient intégré le monde moderne à l'enseignement – une sorte d'enseignement parallèle. Les investissements scolaires auraient pu être partiellement utilisés. III) Alléger certains programmes réellement démentiels et introduire quelques connaissances nouvelles (notions d'économie politique en terminale et troisième, par exemple). IV) Quadriller les établissements scolaires d'un réseau de blocs d'orientation travaillant en liaison constante avec les familles, les élèves, les établissements et le ministère. Ces orienteurs auraient dû être au courant des besoins et du pays et de la région dans le présent et dans le futur proche. V) Des établissements auraient dû accueillir les élèves au niveau de la 3^e, de la 1^{ère} (recalés du bachot) et du baccalauréat pour les former à une profession.

Ce tableau est parfaitement utopique.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

-- LE 29 AVRIL 1970 -

PAR L'IMPRIMERIE FLOCH

A MAYENNE (FRANCE)

N° d'éd. : 5321. – N° d'impr. : 950
D. L. : 2^e trimestre 1970.

